

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil Général de la Gironde*



Tome LXXVIII - Année 1987

1, place Bardineau, Bordeaux
1988

UNIVERSITÉ Michel de MONTAIGNE
Centre Léo DROUYN
BOULIAC

SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE DE BORDEAUX

Société fondée en 1873
reconnue d'utilité publique par décret du 11 mars 1915

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil Général de la Gironde*

**Tome LXXVIII
Année 1987**

Société Archéologique de Bordeaux
1, place Bardineau, 33000 Bordeaux
1988

Photographie de couverture :
Maquette en plâtre pour le tombeau du
peintre Pierre Lacour, oeuvre de Bonino.
(Cliché Musée des Arts Décoratifs,
Bordeaux)

CHRONIQUE D'ARCHEOLOGIE BORDELAISE 1987

par Marie-Agnès Gaidon *
avec la collaboration de Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais **
et de Marie-Noëlle Nacfer **

□ Conformément à la tradition, la Société Archéologique de Bordeaux ne prend sous sa responsabilité ni les opinions émises ni les analyses et synthèses développées par les auteurs.

□ Elle interdit toute reproduction totale ou partielle de documents sans son autorisation écrite.

L'année 1987 aura été riche en enseignements archéologiques, bien que les interventions aient été de petite envergure. Retenons au cours de cette année l'exécution de trois opérations de sauvetage urgent, à l'extérieur du *castrum*:

- La Clinique Tourny 54, rue Huguerie
- Les Bons Livres 66 à 70 rue du Palais Gallien
- Le Centre Dramatique National place Renaudel.

En outre nous nous sommes efforcés de surveiller le maximum de tranchées d'assainissement sur un périmètre plus large que le *castrum*, afin de poursuivre la réalisation de la carte archéologique.

Parmi celles-ci:

- le passage de l'Hôpital
- la rue des Palanques
- la place Maucaillou
- la rue Jean-Jacques Bel
- la rue du Cerf-Volant,

ont été régies par une convention générale signée avec la Communauté Urbaine de Bordeaux.

LA CLINIQUE TOURNY, 54, RUE HUGUERIE

Une première phase de surveillance seule avait été mise en place en 1986 (SAB 1986). A la suite de celle-ci, sur l'emplacement du futur parking souterrain à deux niveaux, ont eu lieu des sondages en janvier 1987, suivis par une fouille de sauvetage urgent du 28 janvier au 28 mars 1987 (fig. 1 et 2).

Ces 800 m² de terrain étaient un jardin au XIX^{ème} siècle, dont une partie avait été perturbée au XX^{ème} par la construction d'un parking couvert de surface (fondations sur piliers de pierre de 1 m² sur 1 m à 1,20 m de profondeur).

Lors de la campagne de fouilles, sont apparues les vestiges d'un quartier gallo-romain, semble-t-il, artisanal, construit en bordure nord d'un *decumanus*, avec des structures réparties à l'est et à l'ouest d'un *cardo*.

* Archéologue Municipale de la Ville de Bordeaux

** Contractuels, Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine.

Le *cardo* et le *decumanus*

De ces deux voies, seul le *cardo* a été intégralement fouillé, le *decumanus* n'a été aperçu qu'en bordure de la fouille et n'a pu faire l'objet d'une fouille exhaustive.

Toutefois, ces deux voies présentent le même type de structure: petits galets et tessons de brique, de tuile ou de céramique ennoyés dans un mortier de chaux. Des fossés de faible profondeur sont creusés de part et d'autre du *cardo*.

Celui-ci (d'une largeur de 6m, fossés compris) est séparé des constructions par une sorte de "trottoir", ou de galerie ? Seul le trottoir nord du *decumanus* est aménagé. Un sol de galets pris dans un mortier de chaux est limité le long de celui-ci par un petit muret. Il s'agissait peut-être alors d'une petite galerie en façade sur la voie.

Un collecteur, dont le fond est tapissé de *tegulae* est construit dans un état tardif du *decumanus*. Il subsiste également le long de cette "galerie".

L'orientation du *cardo* varie légèrement entre sa création aux alentours de 40 ap. J. C. et son abandon qui se situe à la fin du bas-empire, au V^{ème} siècle. De nord-sud, elle devient alors nord-est - sud-ouest. La structure est refaite une dizaine de fois, sans compter les nombreuses réfections ponctuelles.

Les structures

Ce quartier semble pouvoir être divisé en deux zones. A l'est du *cardo*, s'ouvre un secteur de grandes pièces et de cours, tandis qu'à l'ouest se développe une série de pièces moins vastes.

Des entrepôts dans le secteur ouest du cardo.

Dans l'angle est, au carrefour du *cardo* et du *decumanus*, les structures ne sont pas agencées selon une trame régulière. Des pièces longues et étroites sont juxtaposées à des pièces carrées ou en "L". De ce fait, il semble qu'il s'agisse d'une architecture peu concertée, mise en place rapidement en fonction des nécessités.

BORDEAUX 1987
CLINIQUE TOURNY

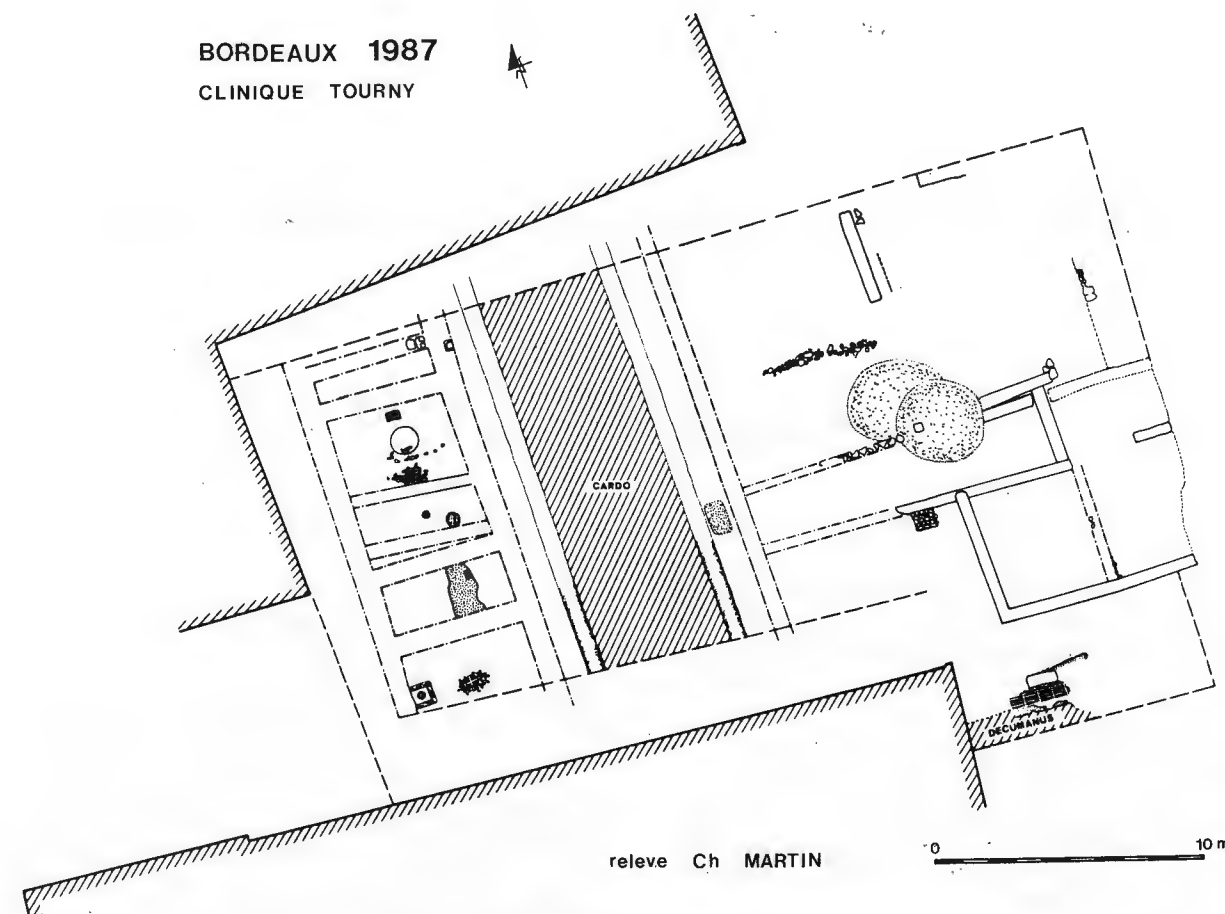


FIG. 1. — Bordeaux, Clinique Tourny, 1987. Plan d'ensemble.



FIG. 2. — Bordeaux, Clinique Tourny, 1987. Vue d'ensemble (Cl. F. Bunuel).

Certaines des salles possèdent des sols aménagés (mortier de tuileau) tandis que dans les autres des niveaux de grave rapportée servent de sol de circulation. Dans ces niveaux se trouvent en grande concentration des scories de fer, de bronze, et des tessons de céramique commune et sigillée. Des loupes de cuivre ont été également retrouvées dans cette zone.

Aucune structure domestique n'ayant été repérée au cours de la fouille et compte tenu des observations précédentes, il pourrait s'agir de constructions artisanales liées à des activités de fonderies : des aires de stockage avec apprentis, sans doute des entrepôts contemporains du *cardo* (vers 40 ap. J. C.).

Ils disparaissent vite, probablement dans le courant du II^{ème} siècle ap. J. C., après qu'une partie des structures ait brûlé.

Une sépulture primaire d'enfant périnatal est pratiquée le long d'un mur. Postérieure à la construction, elle peut néanmoins être contemporaine de l'utilisation des entrepôts. L'enfant disposé en *decubitus* dorsal, légèrement tourné vers le sud, présente un cas de pathologie osseuse rare, notamment au niveau du crâne et des clavicules. Identifié et fouillé par B. Bizot, I.T.A. à la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine, il fait l'objet d'une étude par H. Duday au Laboratoire d'Anthropologie de l'Université Bordeaux I.

Des remblais (épannage de torchis, terre à jardin) nivellent le terrain après l'arasement des murs. Ce secteur est alors transformé en "jardin". Des fosses y sont creusées pour récupérer des matériaux (argile - grave) nécessaires peut-être à la construction ou à la réfection des niveaux de voie, puis elles sont comblées par des dépotoirs avant la fin de l'époque romaine.

A l'ouest du cardo, les ateliers de fondeurs (?)

Dans le secteur ouest, les structures sont très organisées à l'inverse du secteur est. Deux murs parallèles, entièrement récupérés, délimitaient un espace divisé en pièces de tailles différentes.

A l'origine cet espace est divisé en trois salles.

Sur un premier sol de grave, oxydé fortement par des déchets de bronze, se distinguent dans l'une des pièces des trous circulaires. Sur le bord de l'un d'eux se trouvaient des morceaux de creuset et des loupes de cuivre. Au dessus sont aménagés des sols en mortier (pièce centrale et nord) ou d'argile et de galets autour d'une base de colonne en terre cuite (pièce du sud), sur lesquels apparaissent des zones fortement rubéfiées par l'action du feu (présence de plaque-foyer).

La grande quantité des déchets de bronze et de cuivre ou des scories de fer sur le "trottoir" ouest bordant le *cardo*, juste en avant de ces salles, régulièrement épanchée sur les niveaux de voie, nous incite à penser qu'il peut s'agir d'ateliers de fondeurs, ouverts sur le *cardo* (fig.3). Ces premiers niveaux d'occupation sont contemporains de la création du *cardo*, vers 40 ap. J. C.

Cette zone est restructurée à la fin du Haut-Empire à la suite d'une destruction, avec récupération des matériaux des murs et des cloisons. Une couche importante de remblais (épannage de torchis dans les salles sud et centrale, ou de fragments d'amphore cannelée dans la salle nord) scelle ces niveaux.

De nouveaux murs sont alors construits, selon une orientation nord-est - sud-ouest. Cette évolution témoigne d'une trame urbaine différente, précédemment observée

FIG. 3. — Bordeaux, Clinique Tourny 1987. Secteur ouest du *cardo*: niveaux de récupération au Bas Empire d'un atelier. (Cl. M.-A. Gaidon)



sur le *cardo*. Les pièces ainsi créées sont plus nombreuses mais plus étroites. Elles fonctionnent avec des sols de mortier de tuileau successifs construits sur radier de tuiles. Des plaque-foyers existent dans chacune d'elles. Un bassin de décantation est élevé contre le mur ouest de la salle méridionale. L'ouvrage est constitué d'un massif de maçonnerie recouvert d'un mortier de tuileau. Dans le fond, une céramique ("mortier" en céramique commune avec bec verseur), ennoyée dans le mortier, forme cupule.

Ces nouvelles structures, dont la fonction demeure plus difficile à cerner, peuvent avoir été aussi des petits ateliers ouverts sur la rue, formant galerie dans leur dernier état. Elles sont abandonnées à la fin du Bas-Empire. Les murs sont épierrés entièrement à l'exception d'un seul, à partir de la fin du Bas-Empire, jusqu'à l'époque médiévale comme en témoigne un fragment de sarcophage basculé dans une tranchée d'épierrement.

Le site est alors laissé à la mise en culture. Il est planté d'arbres au XVIII^{ème} siècle. Un grand nombre de fosses de plantation de formes variables, sont creusées en moyenne sur 0,50 m à 1 m de profondeur et comblées par des dépotoirs.

La fouille de sauvetage urgent de la Clinique Tourny montre, dans un secteur jusqu'alors peu connu des archéologues:

- l'existence d'un quartier artisanal dès 40 ap. J. C., au plus tard, organisé autour de deux voies à angle droit selon une trame urbaine définie,
- la persistance d'une activité à l'extérieur du *castrum*, au Bas-Empire,
- et la mise en culture du secteur à l'époque médiévale après la disparition de la trame de la voirie.

LES BONS LIVRES, 66 A 70 RUE DU PALAIS GALLIEN

La fouille de sauvetage urgent menée du 4 août au 4 septembre 1987 sur l'emplacement des "Bons Livres" (ancienne librairie catholique) fait suite à l'intervention archéologique de la Clinique Tourny (fig.4).

Sur 400 m² de terrain, seuls 150 m² de terre-pleins, n'ayant pas été perturbés par les caves des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, ont pu être fouillés, soit la parcelle n° 66 et une portion de la parcelle n° 68.

Cette campagne a permis d'analyser la structure du *decumanus* aperçu en bordure de fouille sud de la Clinique Tourny, de suivre la voie sur une longueur de 25 m et ceci sur toute sa largeur. Les abords n'ont pu être observés car ils étaient soit détruits par les caves, soit inaccessibles en raison de la proximité des bâtiments mitoyens.

Le *decumanus*

La structure du *decumanus* (fig.5) est identique à celle du *cardo*, observé dans la Clinique Tourny : petits galets de 6 à 8 cm mêlés à quelques tessons de tuile, brique ou céramique, pris dans un bain de mortier de chaux.

Néanmoins elle est particulièrement bien conservée, même si les derniers niveaux apparaissent à 60 cm environ sous le sol actuel.

Ce *decumanus* présente un pendage de 2 % d'est en ouest et un pendage également du nord au sud. De ce fait tous les niveaux de voie sont fortement bombés vers le centre tandis qu'ils sont affaissés sur les côtés.

En raison probablement de ces pendages importants, le *decumanus* semble avoir été refait plus souvent que le *cardo* et deux phases successives se distinguent très nettement.

Premier état : Haut-Empire

Un radier d'argile jaune à rognons de calcaire a été rapporté sur la grave naturelle et compacté avant de recevoir la première couche de galets. Sur ce radier, s'étagent 7 niveaux de galets sans compter les réfections ponctuelles. Ils fonctionnent dans un premier temps avec de simples fossés creusés dans la grave, en avant de murs de petit appareil, construits sur un radier de gros galets, qui sert de drain (fig.6).

Le fossé sud-est est beaucoup plus profond que le fossé nord. Dans les derniers états de cette première phase de voirie, il est partiellement aménagé. Une couche de chaux, refaite au moins deux fois, est coulée, dans la partie sud-ouest, sur les couches de remblais du fossé. Cela correspond vraisemblablement à l'installation d'un collecteur sud-nord dans ce secteur, observé en coupe stratigraphique, et qui dessert sans doute les structures qui se développent en arrière du mur qui borde alors le fossé. Malheureusement celles-ci n'ont pu être identifiées puisqu'elles se trouvaient en limite de la fouille, et donc sous les bâtiments du numéro 64, en admettant toutefois qu'elles ne soient pas déjà détruites par le parking semi-enterré qui existe sous ces constructions.

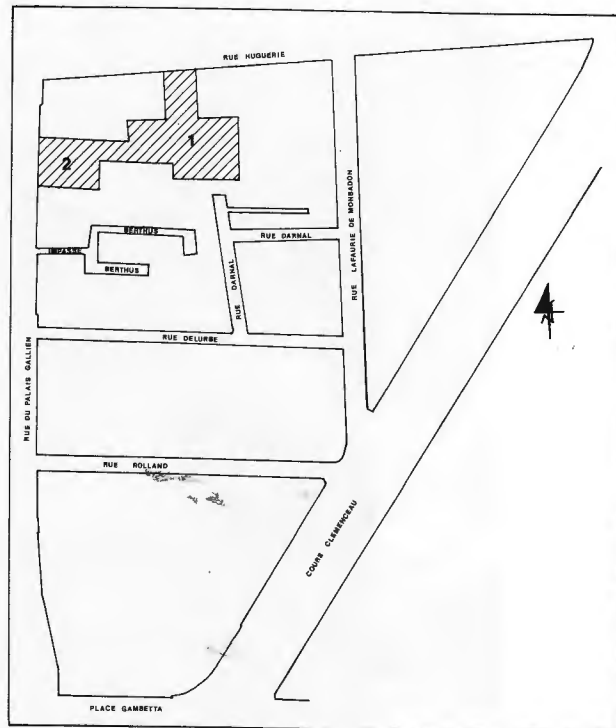


FIG. 4. — Bordeaux, Les Bons Livres. Plan du quartier.

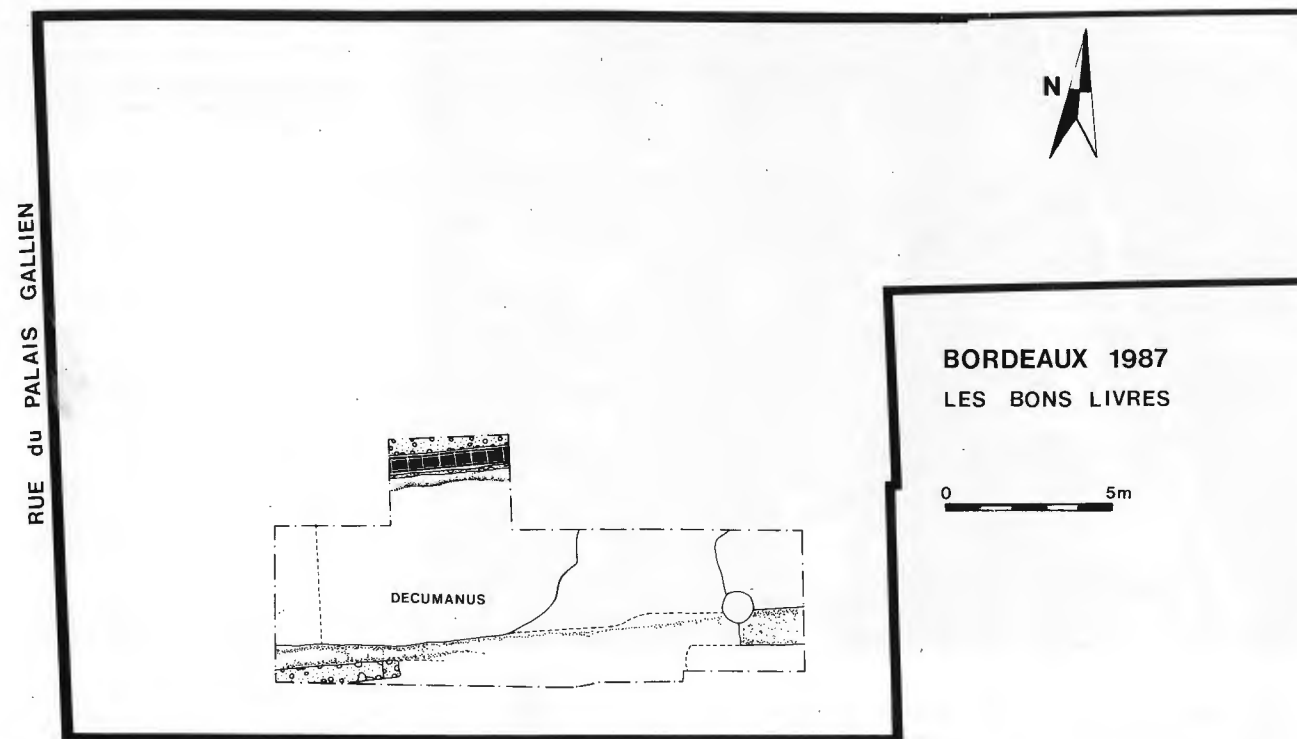


FIG. 5. — Bordeaux, Les Bons Livres, 1987. Le *decumanus*.

La partie sud-est du *decumanus* observé dans la fouille n'apparaît pas être construite. Cependant il ne faut pas exclure l'hypothèse d'aménagements en retrait de la voie.

Le deuxième état : fin du Haut-Empire - Bas-Empire

Il correspond à une restructuration complète du système de voirie qui n'affecte cependant pas son orientation (fig.7).

Un nouveau radier de grosses pierres calcaires mélangées à du gravier moyen de couleur orangée est construit. Au dessus nous pouvons noter la présence de 7 autres niveaux de petits galets ennoyés dans un mortier de chaux. Les premiers fonctionnent avec les fossés précédents qui continuent d'être utilisés.

Puis un collecteur est construit au nord.

Le collecteur

Il vient s'appuyer, au nord, contre un mur. Son bord sud est aménagé directement sur la courbe du fossé sans qu'il ait été recreusé. Dans la partie basse de la structure, des pierres de petit appareil encadrent des *tegulae* posées à plat, tapissant le fond. Au-dessus l'ouvrage est conçu en pierres calcaires liées avec un mortier beige.

Au sud, il est vraisemblable qu'un collecteur de même type bordait la voie mais seul son négatif nous est parvenu car il a été entièrement récupéré.

Les derniers niveaux de cette voie attestent progressivement du manque de soin apporté à la réfection et préfigurent l'abandon définitif de cette trame urbaine.

FIG. 6. — Bordeaux, Les Bons Livres, 1987. Voie romaine: *decumanus*. (Cl. F. Bunuel)





FIG. 7. — Bordeaux, Les Bons Livres, 1987.
Vue du caniveau Bas Empire
et du radier de grosses pierres.
(Cl. F. Bunuel)

La fouille du *decumanus* permet de confirmer l'apparition dans ce secteur d'une trame urbaine définie au plus tard vers 40 ap. J. C. Les restructurations observées sur les ateliers et le *cardo*, sur l'emplacement de la Clinique Tourny se retrouvent dans l'aménagement du *decumanus*. De même l'abandon de cette voirie semble pouvoir être situé au V^{ème} siècle.

L'étude scientifique de toutes ces données recueillies lors de ces deux interventions permettra sans doute de préciser la chronologie ici proposée.

CENTRE D'ART DRAMATIQUE NATIONAL, PLACE RENAUDEL

Une fouille de sauvetage urgent a eu lieu en octobre 1987, sur l'emplacement du futur Centre Dramatique National aux 3-5 place Pierre Renaudel (fig. 8).

En effet, en raison de la proximité de l'abbatiale Sainte-Croix, une surveillance des terrassements s'imposait. La possibilité de découvrir des sépultures ou des structures antérieures au bâtiment actuel était probable.

De nombreuses mentions, dont une épitaphe de 642, faisaient état de la présence dans le secteur de bâtiments religieux dont l'emplacement est aujourd'hui oublié.

Les sondages

Deux sondages ont été réalisés afin de déterminer la profondeur des vestiges, leur qualité et leur ampleur.

Le premier a permis de découvrir, dans la partie nord, quelques murs d'un édifice moderne construit en galets de lest fondé sur des niveaux de sable brun.

Aucune sépulture, ni aucun fragment d'os humain n'ont été exhumés.

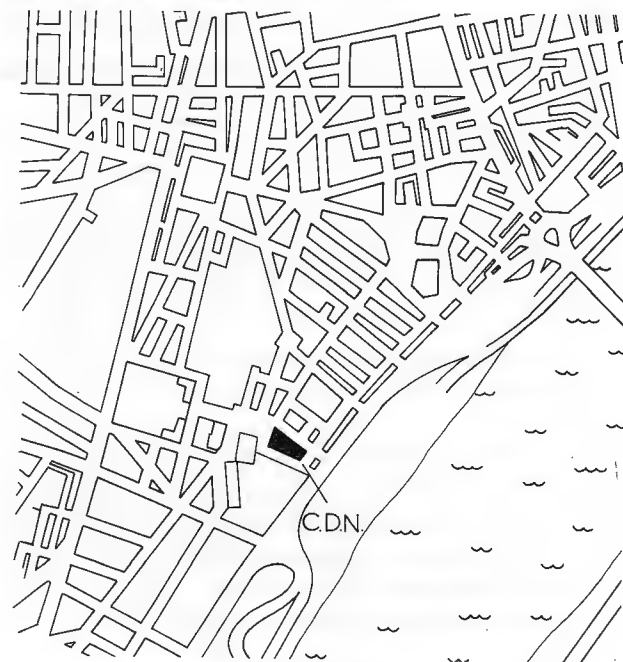


FIG. 8. — Bordeaux, C.D.N., 1987.
Plan du quartier.

Dans le second sondage, pratiqué à l'extrémité sud-ouest du terrain, à une profondeur de 2,70 m, sont apparus des vestiges d'époque gallo-romaine. Dès lors il fallait envisager une opération de fouille de sauvetage urgent (fig. 9).

Les structures

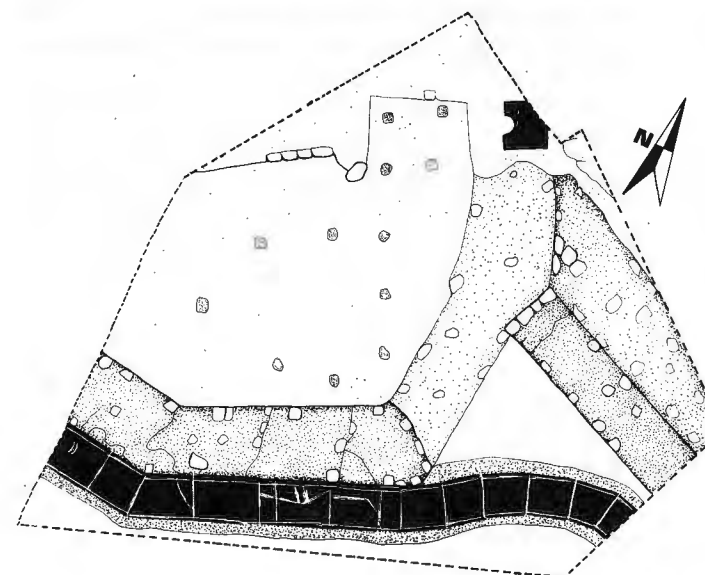
Il s'agit d'une salle sur hypocauste, de forme polygonale. Le mur sud, d'une largeur de 70 cm, est construit en assises régulières de petits moellons liés par un mortier gris clair. Il est bordé au sud par une canalisation, dont le fond est tapissé de *tegulae*. Cette canalisation se poursuit dans la partie nord en direction de la Garonne où elle devait se vider, grâce à un petit pendage.

Les pilettes de l'hypocauste étaient disposées suivant un plan orthogonal ainsi que le suggèrent les traces d'accrochage encore visibles sur le sol de tuileau. Les murs nord, fortement rubéfiés, permettent de penser que la fournaise devait se situer à proximité.

L'absence de matériaux de construction dans le comblement de la pièce traduit une forte récupération des structures. Le peu de matériel retrouvé ne permet pas de dater précisément cet établissement.

Cette fouille, réalisée sur une petite surface (20 m²) a permis de mettre en évidence des structures appartenant à un ensemble, principalement enfoui sous la parcelle encore à construire (phase 2). Celle-ci devra alors faire l'objet d'une fouille exhaustive.

L'intérêt de ces découvertes est primordial pour la connaissance de ce quartier, qui jusqu'alors n'avait livré aucun vestige gallo-romain et permet de compléter la carte archéologique de la zone suburbaine de Bordeaux.



BORDEAUX 1987 C. D. N.
0 2m

RELEVÉ M. NACFER
J. B. BERTRAND DESBRUNAIS

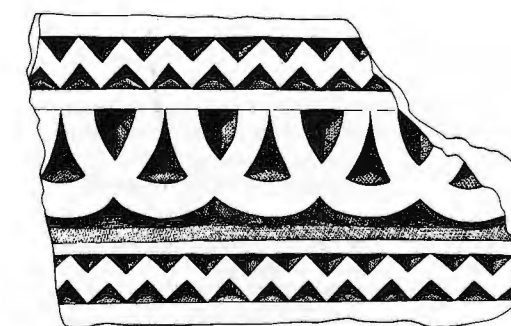


FIG. 11. — Bordeaux, C.D.N., 1987.
(Dessin C. Jourdain)

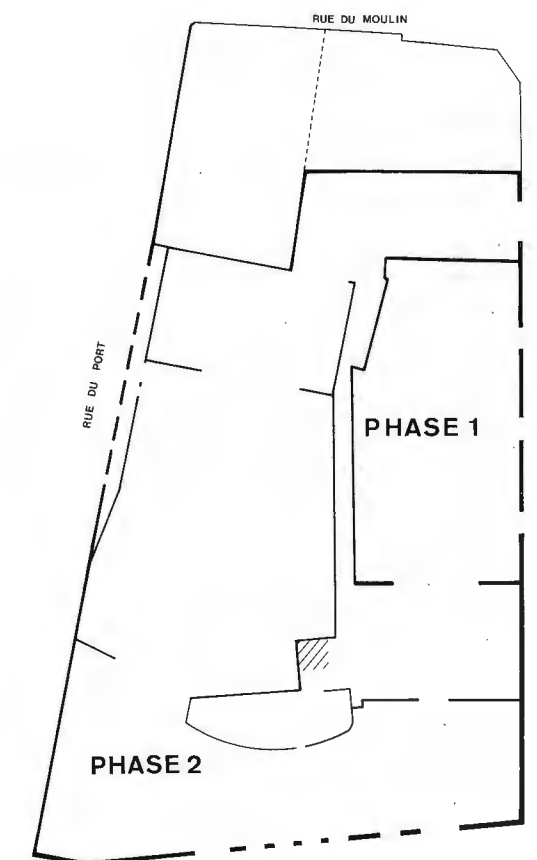


FIG. 9. — Bordeaux, C.D.N., 1987.
Situation de la fouille.

FIG. 10. — Bordeaux, C.D.N., 1987.
Plan de l'hypocauste.

LES CHANTIERS D'ASSAINISSEMENT

Durant la fin de l'année 1987 et le mois de janvier 1988, a eu lieu à Bordeaux une opération de surveillance archéologique des différents chantiers d'assainissement dans le centre historique (fig.12).

Une convention a été signée à cet effet entre la Communauté Urbaine de Bordeaux et le Ministère de la Culture et de la Communication.

Si les recherches effectuées exclusivement dans les tranchées n'ont pas données les résultats que l'on se doit d'attendre dans une fouille archéologique classique, l'ensemble de ces chantiers offrait toutefois la possibilité de repérer des structures lors du creusement, de les photographier, de porter leur emplacement sur un plan, de noter leur profondeur d'enfouissement et de "récupérer" le matériel archéologique.

Ces conditions d'intervention, relativement complexes, ont néanmoins permis de déterminer une chronologie des différentes structures rencontrées.

Rue Jean-Jacques Bel

En raison de la situation de ce chantier (fig.13), à moins de 50 m des zones de fouilles archéologiques du Parking Tourny (1971-1972, *GALLIA* 1973 XXXI), il était probable que les travaux d'assainissement mettraient au

jour quelques structures gallo-romaines. En fait, ce n'est pas à proximité directe des anciennes fouilles qu'a été rencontrée la plus forte densité de murs et de sols antiques mais vers le milieu de la rue face aux numéros 4 et 6. Seul un lambeau de sol de tuileau était visible à l'extrémité nord-est de la rue.

En ce qui concerne les périodes plus récentes médiévales et modernes, la proximité de l'église Notre-Dame ainsi que l'existence d'édifices religieux dans le secteur, antérieurs à la restructuration du quartier par Tourny, laissaient supposer la découverte de sépultures. Seule une sépulture primaire a été détruite par la tranchée.

Les structures récentes mises à jour par les travaux furent des murs en pierre de lest, qui affleuraient sous les revêtements de la chaussée ainsi qu'un puits moderne appareillé en pierres calcaires.

Période Gallo-romaine

Les structures gallo-romaines découvertes présentent le même alignement que l'ensemble fouillé à Tourny. C'est-à-dire nord-sud et est-ouest soit obliques par rapport à la direction de la tranchée.

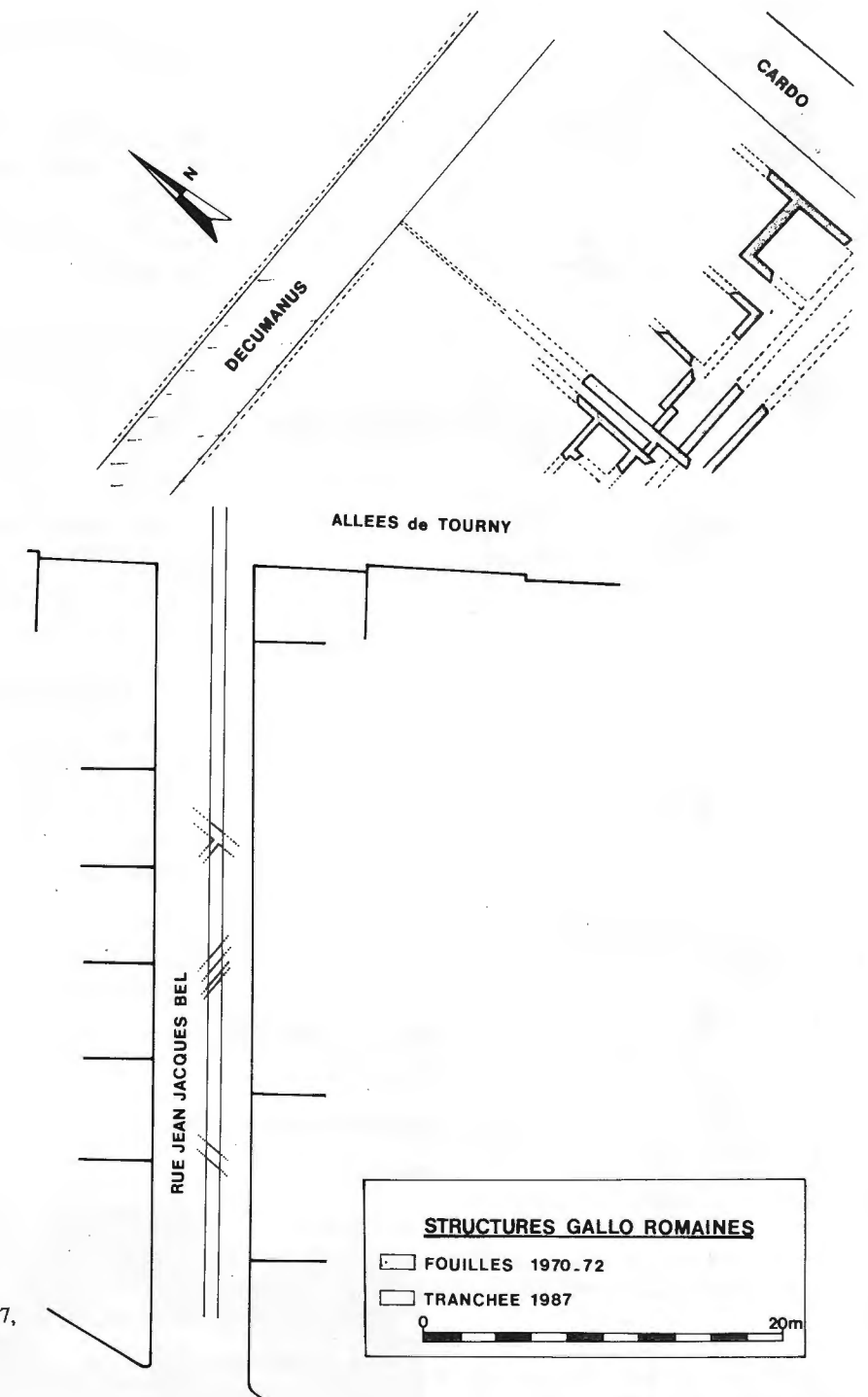
Ces structures correspondent à des bâtiments relativement importants en raison de la largeur d'un des murs qui atteint 1,10 m mais aussi en raison de la décoration dont ils sont les supports, enduits peints noir et rouge, ainsi que les nombreux fragments de stuc décorés, découverts sur le sol de tuileau au nord de ce mur.



FIG. 12. — Situation des chantiers:

- 1- rue Jean-Jacques Bel
- 2- rue du Loup - rue du Cerf-Volant
- 3- rue des Palanques
- 4- passage de l'Hôpital
- 5- place Maucaillou

FIG. 13. — Bordeaux, rue Jean-Jacques Bel, 1987, structures gallo-romaines.



Les autres murs d'un module plus faible, 45 à 60 cm, s'organisent parallèlement ou perpendiculairement à la structure la plus importante. Ces structures sont en moyenne enfouies sous 90 cm de remblais, formés par la destruction des constructions médiévales et modernes, ainsi que les terres provenant des cimetières.

Le matériel gallo-romain trouvé lors du creusement de la tranchée est composé de quelques tessons de céramique commune, d'un col de Dressel 1B, ainsi que de quelques fragments d'enduits peints et de stucs.

Les conditions d'observation n'ayant pas permis une fouille stratigraphique, la datation des structures gallo-romaines ne peut être précise. Mais en raison de la situation de la tranchée, il est permis de penser que nous sommes en présence de murs et de sols de même époque, c'est-à-dire du II^{ème} siècle ap. J. C., comme aux Allées de Tourny.

Période médiévale et moderne

Les structures datant de l'époque médiévale ou moderne sont peu nombreuses, deux murs en pierres de lest, une

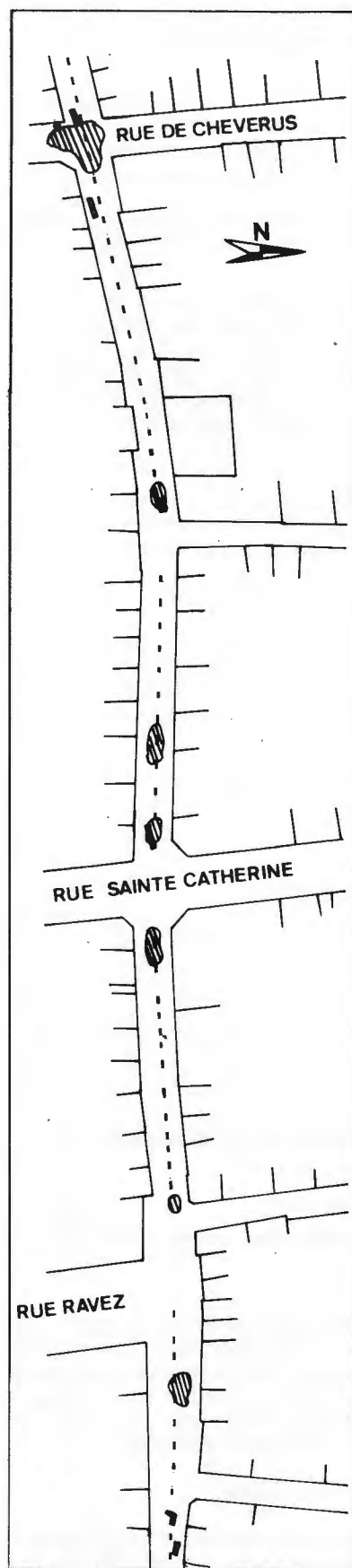


FIG. 14. —

Rue du Loup 1987

tranchée - - - -

niveaux de voie

murs —

sépulture posée sur le sol de tuileau romain à l'extrémité de la rue et un puits en pierre de taille, à l'extrémité nord-est de la rue ont été découverts.

Le remblai directement en contact avec le revêtement de la chaussée est composé de nombreuses pierres de galets et de mortier provenant sans doute de la destruction de la partie supérieure des murs dont les bases ont été retrouvées. Les gros éléments de ce remblai sont noyés dans une terre légère marron foncé, comportant de nombreux ossements humains épars.

Les murs enfouis sous 30 cm de remblais ont une élévation de 40 cm et sont construits à base de pierres calcaires, de galets et de mortier jaune foncé. La datation de ces murs ne peut être encadrée que par deux époques, l'une assez imprécise, le début de l'utilisation des pierres de lest¹ dans la construction de Bordeaux, l'autre beaucoup plus certaine, la restructuration du quartier par Tourny.

La sépulture, située dans la partie est de la rue, reposait sur un sol de tuileau gallo-romain, à une profondeur de 1,50 m, les pieds orientés à l'est. L'individu, identifié par B. Bizot, I.T.A. à la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine, est un adulte.

Rue du Loup et Rue du Cerf-Volant

Le chantier de la rue du Loup et de la rue du Cerf-Volant (fig.14) était archéologiquement le plus important de tous les travaux réalisés en 1987. En effet, l'axe formé par l'ensemble de ces deux rues longe sur près de ses deux tiers le mur sud du *castrum* gallo-romain à une distance moyenne de 30m.

1. Ces pierres qui servaient à lester les bateaux venant chercher des marchandises pondéreuses (en grande partie du vin) étaient abandonnées sur le port. Leur apparition correspond au développement des échanges commerciaux à longue distance.

FIG. 14. —

Rue du Loup 1987

tranchée - - - -

niveaux de voie

murs —

FIG. 15. — Bordeaux, rues du Loup et du Cerf-Volant, 1987. Niveaux de voie de galets (*decumanus*) à l'angle de la rue Sainte-Catherine et de la rue du Loup. (Cl. J.-B. Bertrand-Desbrunais)



Cette opération d'assainissement offrait la possibilité d'observer pratiquement en continu une coupe à l'intérieur de la ville fortifiée gallo-romaine, sur une longueur de 420 m, à une profondeur moyenne de 2,10 m.

D'après les fouilles récentes réalisées à proximité de l'extrémité ouest de la rue du Loup par D. Barraud, au 17 place Pey Berland (SAB 1983), les niveaux antiques étaient présents à 2 m de profondeur, ce qui nous autorisait à penser que seuls les niveaux médiévaux et modernes seraient abordés, le fond de fouille du chantier n'excédant que rarement 2 m, si ce n'est à l'emplacement des regards.

En fait la surface de chantier surveillée ne s'est pas limitée à la tranchée du collecteur; l'observation des branchements des particuliers a donné l'occasion d'observer une grande partie des structures enfouies sous la chaussée et ainsi de délimiter les découvertes faites sur la tranchée principale.

En raison de la faible profondeur des fouilles et de nos connaissances sur la profondeur des structures gallo-romaines, il ne semblait guère possible de "rencontrer" des vestiges antiques qu'à proximité du tracé supposé du rempart du Bas-Empire. Ce tracé théorique devait être approché par le chantier en deux points, l'un dans la partie orientale de la rue du Cerf-Volant, l'autre à l'intersection du cours Alsace-Lorraine et de la rue de Cheverus. De ces deux points aucun n'a livré de portion du rempart. Seules des caves médiévales ou modernes, transformées en réceptacles de latrines, ont été perforées par la tranchée; rue de Cheverus, un segment de fût de colonne a été retrouvé mais aucun indice traduisant la proximité du rempart.

L'ensemble de ce chantier a permis la découverte de nombreuses structures gallo-romaines, médiévales ou modernes.

Structures gallo-romaines

Si des constructions ou des aménagements antiques ont été rencontrés tout au long de la rue, la tranchée a mis en évidence l'existence de niveaux de circulation antiques sous la majeure partie de la chaussée actuelle (fig.15).

Les niveaux de voie:

Deux axes perpendiculaires ont été mis au jour.

L'axe principal a été repéré sur une longueur de 250 m du n° 23 au n° 88 de la rue du Loup. L'épaisseur de ses recharges varie entre 50 et 90 cm. S'il a été possible de distinguer parfois des recharges générales sur une grande longueur de voie, la plupart du temps ce n'étaient que de petites recharges réalisées en fonction des besoins et souvent très ponctuelles.

La structure des deux voies était identique: galets de petite taille, 7/8 cm, mêlés à de petites pierres et à des tessons de tuile. Et si parfois des réfections étaient réalisées avec des pierres calcaires d'un module de 15 à 20 cm, jamais il n'a été rencontré de revêtement de type "dallage".

Le deuxième axe, orienté nord-sud, a été aperçu à l'angle de la rue de Cheverus et de la rue du Loup. Il aboutissait à une porte de l'enceinte du III^{ème} siècle, si l'on s'en réfère au relevé des structures de la porte, établi par la Commission des Monuments Historiques, lors de la restructuration du quartier au XIX^{ème} siècle (fig.16).

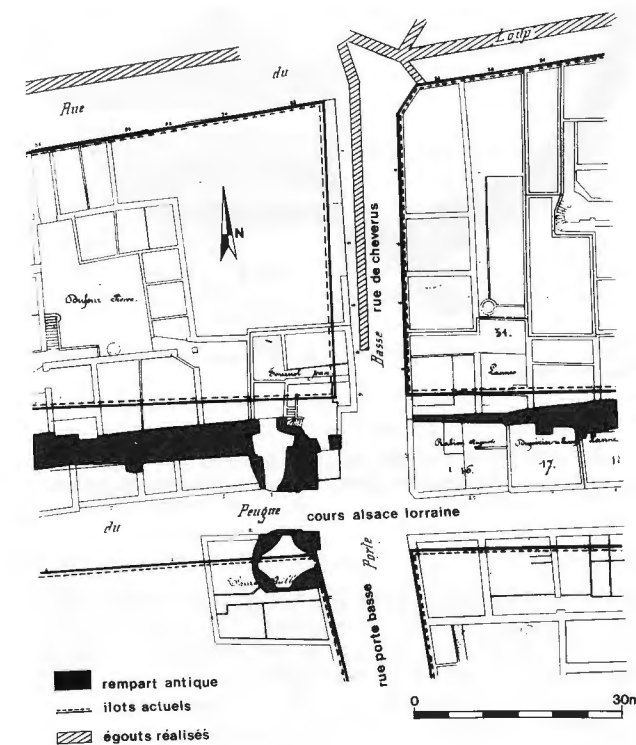


FIG. 16.

Aucun réseau de caniveau ne bordait ces voies et il ne semble pas que les chaussées successives aient été bombées au centre, impliquant alors l'existence d'un tel système de drainage.

Le matériel présent dans les différentes recharges des voies était homogène; aucun tesson postérieur à l'Antiquité n'a été retrouvé. Il était constitué en grande partie de tessons de poteries domestiques, mais un fragment de céramique architecturale et des éléments métalliques ont aussi été observés. Ces éléments métalliques, outre des clous et un fer à cheval, étaient des scories ou des amas d'oxydation fins.

Dès lors il semble établi qu'aucune des réfections de ces voies n'ait été réalisée postérieurement à l'Antiquité.

Les structures:

La tranchée d'assainissement étant située en majeure partie sur l'axe des anciennes voies, la plupart des murs furent aperçus en limite de fouille.

Ces murs, antiques, fonctionnaient avec le niveau de voirie et bordaient l'axe principal. Nous avons pu constater qu'ils s'élevaient en même temps que celui-ci. Tous ces murs étaient construits en petits moellons calcaires liés par des mortiers à dominante jaune.

Dans la portion de la rue du Loup, entre les n° 10 et 18, est apparu l'angle d'un bâtiment formé par deux murs de

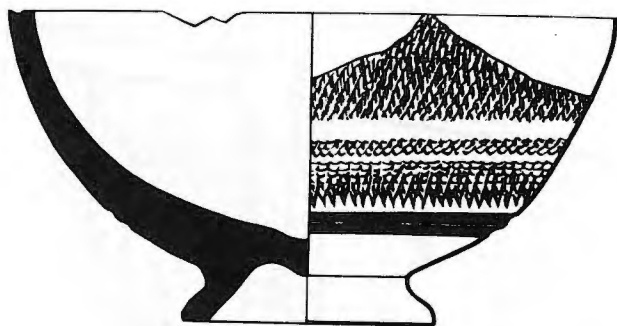


FIG. 17. — Céramique des V° / VI° siècles découverte rue du Loup. (Dessin C. Jourdain)

FIG. 18. — Bordeaux, rues du Loup et du Cerf-Volant, 1987. Bois de cerf portant les traces d'un débitage artisanal. (Cl. J.-B. Bertrand-Desbrunais)

moellons calcaires liés avec un mortier jaune clair, à 1,30 m de profondeur. A l'ouest de ces murs, la tranchée a détruit un sol de calcaire compacté. Sur ce sol, qui était vraisemblablement un sol d'intérieur, ont été retrouvés dans une couche de charbon de bois des fragments d'assiette estampée² et beaucoup de céréales calcinées. L'étude de ces céréales, réalisée par le laboratoire de l'I.N.R.A. G.E.V.E.S. a révélé la présence de trois sortes de grains: du blé dur (*triticum durum*), du blé tendre (*triticum aestivum*) ainsi que du seigle (*secale cereale*). A l'est se trouvait un sol formé de quelques galets et de morceaux de tuiles sur lequel ont été ramassés des fragments d'estampée appartenant à un bol (fig.17) et des morceaux de bois de cerf (fig.18), qui présentent des traces de débitage indiquant une utilisation artisanale³.

Sous les recharges de voies, une couche de terre de 40 cm recouvrait d'autres structures appartenant à une trame urbaine différente. Cette trame a été détruite par endroits pour laisser passer le *decumanus*.

Structures médiévales ou modernes

Si aucune recharge de voie ne semblait être postérieure à l'Antiquité, les murs d'époque médiévale ou moderne ont respecté en grande partie les alignements des axes antiques découverts; néanmoins des bâtiments ont été parfois construits en avancée par rapport aux autres façades. Tous ces murs correspondent au parcellaire antérieur à la restructuration du quartier au XIX^{ème} siècle et nous sont connus en grande partie par les cadastres anciens.

En conclusion, la surveillance de ce chantier nous apporte de nombreux renseignements sur l'évolution de la ville et met en évidence une restructuration du quartier au Bas-Empire, avec la création d'un nouveau réseau de voirie, qui correspond sans doute à la mise en place du rempart.

2. Cette céramique est connue aussi sous le nom de D.S.P. (dérivée de sigillée paléochrétienne).

3. Dans l'Antiquité et le Moyen Age, les bois de cerf ont servi de matière première pour la tabletterie. Le volume utilisable pour un bois de cerf correspond à 20 fois le volume utilisable sur un squelette de bovidé.



Rue des Palanques

La rue des Palanques est située sur la rive droite du Peugue, dans un secteur où l'occupation gallo-romaine est attestée par de nombreuses découvertes antiques. La partie basse de la rue (côté nord) nous est connue comme un ancien lieu de passage du Peugue, organisé au moyen de structures de bois dont de nombreux vestiges ont été exhumés au XIX^{ème} siècle.

Lors de travaux effectués dans la partie sud de la rue sont apparues des structures appartenant à des bâtiments gallo-romains (fig.19).

Le chantier d'assainissement a permis d'observer:

- dans la partie nord de la rue, l'ancienne canalisation du Peugue, construite en pierres de taille et voûtée dans sa partie supérieure, au XIX^{ème} siècle.
- dans la partie sud, peu de structures ont été mises au jour; seul un sol de tuileau a été découvert à 1,30 m de profondeur face au n°7.

Dans l'ensemble, le sous-sol de la rue a été fortement remanié par les divers travaux qui s'y sont succédé. Les niveaux non perturbés se trouvent à une profondeur de 1,70 m en moyenne.

L'absence presque totale de structures postérieures à l'époque romaine permet de penser que l'axe de la rue des Palanques existait dès l'époque médiévale.

Passage de l'Hôpital

Le passage de l'Hôpital est bordé dans sa partie nord, face aux n° 20 et 22, par deux parcelles vides actuellement de toute construction, mais qui sont sur l'emplacement de deux bâtiments détruits (fig.20).

La consultation des cadastres anciens montre l'existence sur le tracé actuel du passage de l'Hôpital d'un axe de très faible largeur, environ 1,30 m à 1,70 m.

De ce fait, les travaux ont rencontré, comme escompté, les structures antérieures à l'élargissement de la rue. Ces structures, fondations et murs de cave des anciennes constructions, étaient réalisées en galets de lest ou en

pierres de taille. Les caves, comblées par les matériaux de destruction, étaient, pour celles qui purent être observées, d'une hauteur de 1,30 m à 1,70 m, couvertes par des voûtes en plein cintre.

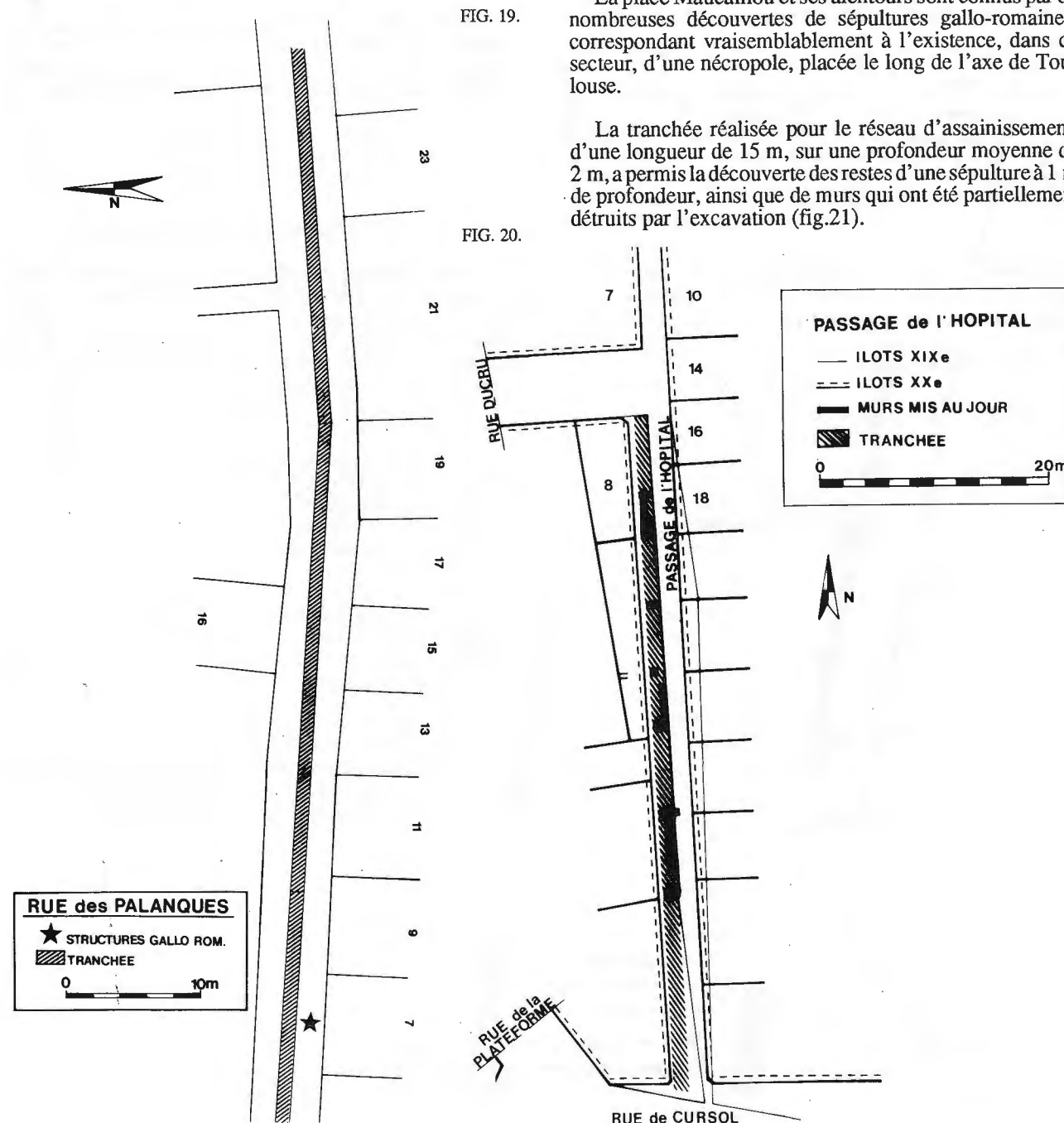
Aucune trace d'occupation gallo-romaine n'a été notée, alors qu'à proximité, les références bibliographiques sont nombreuses (rue de Cursol, place de la République, rue du Commandant Arnoult, etc...)

Cette absence d'indices s'explique par la faible profondeur de la tranchée qui n'a pas atteint le fond des caves.

Place Maucaillou

La place Maucaillou et ses alentours sont connus par de nombreuses découvertes de sépultures gallo-romaines, correspondant vraisemblablement à l'existence, dans ce secteur, d'une nécropole, placée le long de l'axe de Toulouse.

La tranchée réalisée pour le réseau d'assainissement, d'une longueur de 15 m, sur une profondeur moyenne de 2 m, a permis la découverte des restes d'une sépulture à 1 m de profondeur, ainsi que de murs qui ont été partiellement détruits par l'excavation (fig.21).



De la sépulture, en partie détruite par les tranchées antérieures, il ne subsistait qu'une surface de 600 cm², dans laquelle se trouvaient encore une portion du bassin et les membres inférieurs. Leur observation permet d'affirmer qu'il s'agit d'un individu adulte, dont la sépulture était orientée à l'est.

L'ensemble des murs découverts appartient à la structure de l'îlot antérieur à la fin du XIX^{ème}. A cette époque, dans le but d'agrandir la place Maucaillou, les façades du côté ouest ont été alignées sur la rue des Menuts. Les murs mis au jour sont tous parallèles ou perpendiculaires aux divisions des parcelles situées à l'ouest de la place, parfois même ils sont directement axés sur les murs mitoyens comme les murs 3 et 4. L'espace délimité par ces murs est le plus souvent occupé par des caves, actuellement comblées par les matériaux de destruction des façades.

La surveillance de ce chantier a permis d'avoir une meilleure idée de la profondeur des sépultures dans ce secteur et d'acquiescer la certitude qu'elles ont été détruites à l'emplacement des caves.

En résumé, l'ensemble de ces opérations nous a donné la possibilité d'examiner plus de 600 m de sondages dans différents secteurs qui permettent de mieux évaluer le potentiel archéologique de la ville. Si ces sondages ne sont que très ponctuels par rapport à la surface de la cité, ils offrent néanmoins l'intérêt, en liaison avec les découvertes antérieures, de cerner progressivement les trames urbaines successives.

Malgré tout, les renseignements apportés par ces sondages ne prendront toute leur ampleur que lorsqu'ils seront intégrés à un ensemble d'observations systématiques de tous les travaux menés dans la ville.

CONCLUSION GENERALE

Comme l'année 1986, 1987 témoigne de l'importance croissante de l'archéologie dans la ville et montre à quel point, au rythme imposé par la restructuration permanente de l'espace urbain, il est nécessaire de poursuivre cette collecte de données, tout en ne négligeant pas le fait que celle-ci devra être suivie d'une étude très approfondie pour pouvoir décerner au renouvellement des problématiques historiques.

Les années à venir annoncent d'ores et déjà des opérations archéologiques lourdes:

- place Camille Jullian
- rue des Frères Bonie
- toutes les stations de métro prévues dans le centre historique de la ville
- l'ex-Canaveral

sans compter la multitude de petites interventions liées à l'amélioration des réseaux (assainissement, gaz) ou à l'installation de nouveaux transformateurs E.D.F. et de nombreuses autres interventions imprévues.

Au fur et à mesure des années, le problème embryonnaire de la publication scientifique va grandissant compte tenu du fait que l'archéologie de terrain devrait représenter une petite part du travail définitif et qu'elle occupe, à l'heure actuelle, trop de temps par rapport à l'étude.

NEOLITHIQUE ANCIEN DE L'AMELIE (SOULAC-SUR-MER, GIRONDE)

par Marc Devignes

Le 2 avril 1983, une forte marée a permis le repérage sur la plage de l'Amélie à Soulac, à environ 400 m au nord de la Balise I (Moreau, 1983), d'un nouveau site néolithique ancien qui n'a pu être observé que quelques heures à marée basse, avant d'être totalement enseveli sous les sables de l'estran.

D'un sol argileux¹, recouvert en partie de galets littoraux en silex, entiers ou cassés, il émergeait quelques tessons de poterie ainsi que d'assez nombreux éclats de silex et de quartz (certains étaient brûlés). Il a été seulement possible d'extraire quatre tessons; d'autres, gorgés d'eau, ne pouvaient pas être dégagés de leur gangue d'argile et ont été laissés *in situ*. Les tessons recueillis, examinés récemment par R. Joussaume², appartiennent au groupe centre-atlantique.

* Centre Pierre Paris, Université de Bordeaux III

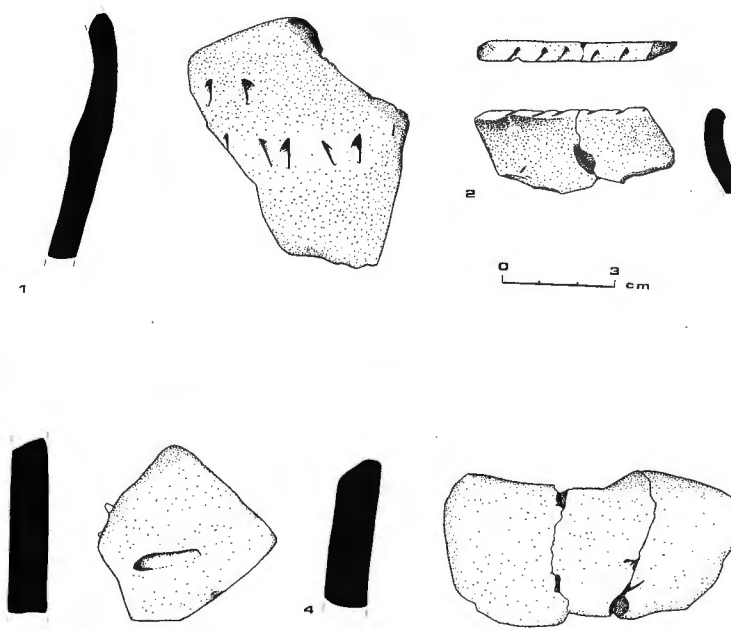
1. Il s'agit ici de la partie basse d'un banc d'argile de couleur sombre. A la même époque, nous avons pu constater que la partie haute contenait aussi des vestiges archéologiques mais ces derniers étaient beaucoup plus récents (âge du Bronze, essentiellement).

2. Nous remercions vivement MM. Joussaume et Coffyn qui ont bien voulu examiner notre matériel.

Le tesson n° 1, épais de 6 à 9 mm, est la partie haute d'un vase. Il est de couleur ocre à l'extérieur et gris clair à l'intérieur et dans la tranche. Le dégraissant est formé de grains de sable et surtout de multiples débris de quartz, pouvant atteindre 5 mm de longueur et crevant très fréquemment les surfaces. Ce tesson est décoré de deux bandes parallèles de coups d'ongles.

Le tesson n° 2 est un fragment de bord, épais de 5 mm. Il est d'une teinte variant de l'ocre au gris à l'extérieur; l'intérieur est gris clair. Le dégraissant est composé comme précédemment de grains de sable et de morceaux de quartz (perçant les surfaces), mais ces derniers sont un peu plus petits (1 à 2 mm de longueur). La lèvre est décorée d'une succession de coups d'ongles.

Le tesson n° 3, épais de 10,5 mm au maximum, est plat et d'une couleur grisâtre uniforme. Il porte une empreinte curieuse formant une cannelure longue de 18 mm et large au maximum de 4 mm. Ce tesson est le plus grossier de la série. Sa pâte est bourrée de morceaux de quartz concassé faisant souvent 3 ou 4 mm de longueur et atteignant parfois 5 mm; ces morceaux crèvent les surfaces en de multiples endroits.



Plage de l'Amélie I (Soulac, Gironde)
Tessons du groupe Centre-Atlantique.

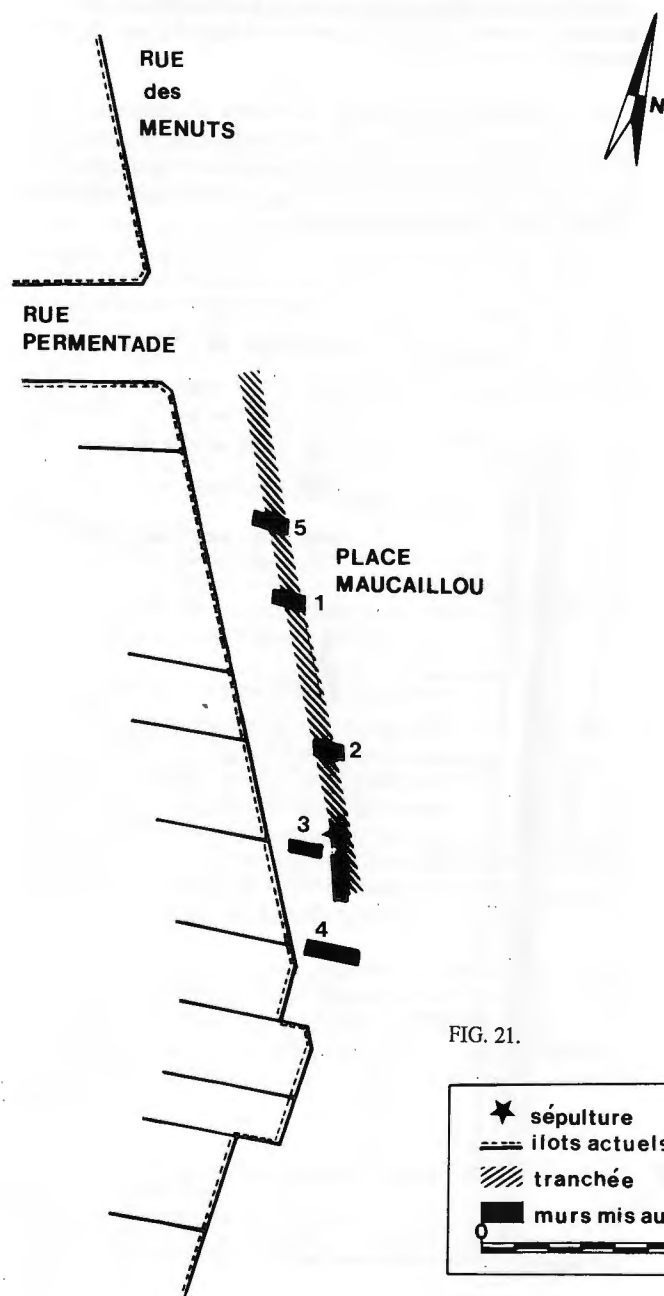
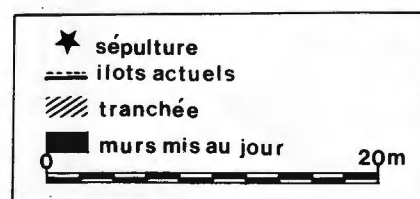


FIG. 21.



Le tesson n° 4, de meilleure facture que les précédents, est gris à l'extérieur et brun clair à l'intérieur; épaisseur: 11,5 mm. Assez usé par son séjour sub-aquatique, il présente une tranche lisse et sinueuse correspondant à une lèvre de vase marquée de deux coups de doigts.

A proximité de ces fragments de céramique, nous avons pu recueillir un galet cylindrique en quartz, long actuellement de 114 mm. A une de ses extrémités, il présente des traces d'enlèvements d'éclats et à l'autre, qui est arrondie, des traces très nettes de martèlement. Très probablement, ce broyeur (ou un autre similaire) a été utilisé pour obtenir le dégraissant de morceaux de quartz qui est très apparent sur les trois premiers tessons.

Ce site de l'Amélie I est le troisième se rattachant au néolithique ancien sur le littoral du Bas-Médoc (après la Balise I et la Lède du Gulp: Moreau, 1983; Frugier, 1982). La poterie que nous y avons recueillie, tant par sa facture que par ses décors, trouve de bons parallèles sur les divers sites côtiers du groupe centre-atlantique (Joussaume, 1986); elle évoque aussi la couche C de Roucadour (Clottes et Constantini, 1976).

BIBLIOGRAPHIE

Clottes (J.) et Costantini (G.), 1976.- "Les civilisations néolithiques dans les Causses", in *La Préhistoire Française*, Paris, CNRS, t. II, pp. 279-291, 6 fig.

Frugier (G.), 1982.- "Le site littoral de la Lède de Gulp (Gironde)", *Bull. Soc. Préh. Fr.*, t. 79, pp. 168-171, 4 fig.

Joussaume (R.), 1986.- "La néolithisation du Centre-Ouest", in *Le néolithique de la France, Hommage à G. Bailloud*, sous la direction de J.-P. Demoule et J. Guilaine, Paris, Picard, pp. 161-179, 5 fig.

Moreau (J.), 1983.- "Découverte de céramique à décor cardial du site de la Balise, Plage de l'Amélie, commune de Soulac-sur-Mer (Gironde), note préliminaire", *Bull. Soc. Préh. Fr.*, t. 80, p. 14, 2 fig.

Roussot-Laroque (J.), 1975.- "Céramique du néolithique et de l'âge du Bronze du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde)", *Rev. Hist. et Archéol. du Libournais*, t. XLVIII, pp. 81-103, 11 fig.

—, 1977.- "Néolithisation et néolithique ancien d'Aquitaine", *Bull. Soc. Préh. Fr.*, t. 74, pp. 559-582, 11 fig.

L'OBJET ANCRIFORME DE GREZAC 2 ET EXEMPLAIRES SEMBLABLES DES ALLEES COUVERTES DU SUD-OUEST

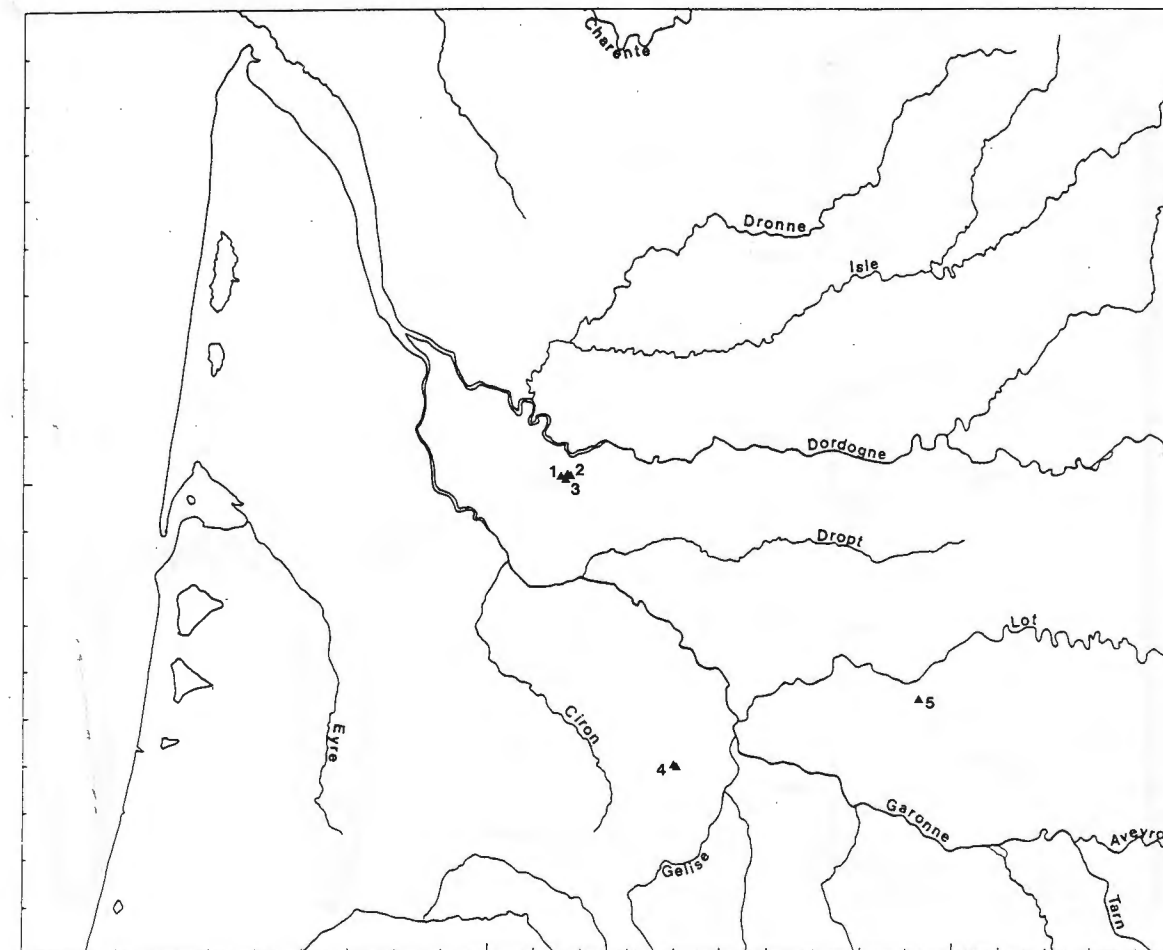
par Marc Devignes et M. Humbert

A environ 3 km au nord-ouest d'Auradou (Lot-et-Garonne), sur le rebord du *pech* dominant le hameau de Grézac, se trouve un bel ensemble de deux allées couvertes du type "allée d'Aquitaine" ¹. Ces monuments occupent une position remarquable, à 190 m d'altitude, au-dessus du

vallon de la Tancanne et à proximité immédiate de la grande vallée du Lot. Ils sont par ailleurs curieusement disposés en ligne, dos à dos, et donc ouverts chacun dans une direction opposée: ONO pour Grézac 1 et ESE pour Grézac 2. Une disposition de ce genre est tout à fait inhabituelle pour de telles sépultures mégalithiques.

1. Il existe dans notre région deux types d'allées couvertes: des exemplaires classiques (Roquefort, Cabeil, Bignon 2...), à hauteur et largeur constantes, et des exemplaires atypiques - les "allées d'Aquitaine" - à hauteur et/ou largeur décroissantes du fond vers l'entrée (Pitray, Barbehère, Pierre Folle 2, la Courrèze, etc.).

FIG. 1. - Carte de répartition des objets "ancriformes".
1. dolmen n°1 du Sabatey (Bellefond); 2. dolmen de Curton (Jugazan); 3. dolmen du Maine du Prieuré (Bellefond); 4. "Lit de Gargantua" (Fargues-sur-Ourbise); 5. dolmen n°2 de Grézac (Auradou).



Ces deux allées couvertes ont été repérées dès le XIX^{ème} siècle. Le comte de Bonnal y effectua des fouilles sommaires en 1876, recherches que Tholin résuma ainsi:

"Il en a retiré des objets caractéristiques, entre autres des dents humaines, des dents d'ours perforées pour être suspendues à un collier, une hachette en pierre polie, un anneau en terre cuite (7 centimètres de diamètre extérieur, avec un vide de 25 millimètres de diamètre) en pâte fine, un fragment d'objet de bronze indéterminé" (Tholin, 1895, p. 150)

Plus tard, le site dolménique de Grézac fit l'objet de quelques rapides citations (Marboutin, 1941, pp. 39-40; Fabre, 1952, p. XCIV) avant qu'en 1953, l'un de nous (M. H.), en compagnie de R. Loubradou, décide de procéder au tamisage des déblais des fouilles anciennes. A cette occasion, un mobilier intéressant, négligé par les premiers chercheurs, fut récolté et en partie publié par M.-C. Cauvin dans sa thèse (Cauvin, 1971, p. 401, pp. 406-407 et p. 429). Parmi les pièces non publiées, figure un fragment d'objet "ancriforme" en os poli faisant l'objet de cette note. On rappellera ici que certaines allées couvertes du Sud-Ouest, situées en Entre-Deux-Mers et en Néracais (fig. 1), ont livré

de curieux objets en forme d'ancre de marine renversée (d'où "ancriforme" ou encore "anciforme"), découpés dans de l'os et d'une taille relativement réduite (autour de 20 cm de longueur).

La pièce trouvée à Grézac, et plus précisément dans les déblais de Grézac 2, est en fait un fragment de la tige d'un objet ancriforme (fig. 2, c). Longueur: 34 mm; largeur: 14 mm; épaisseur: 4 mm. A l'évidence, cette pièce se rapportait à un objet moins robuste que ceux appartenant au mobilier funéraire du "Lit de Gargantua" (Fargues-sur-Ourbise, Lot-et-Garonne). Il devait s'agir, très probablement, d'un objet ancriforme d'une taille assez semblable à ceux de l'allée de Curton (Jugazan, Gironde) et de l'allée n° 1 du Sabatey (Bellefond, Gironde).

On notera qu'il s'agit de la première fois que l'on signale une pièce de ce genre dans la partie Est du Lot-et-Garonne².

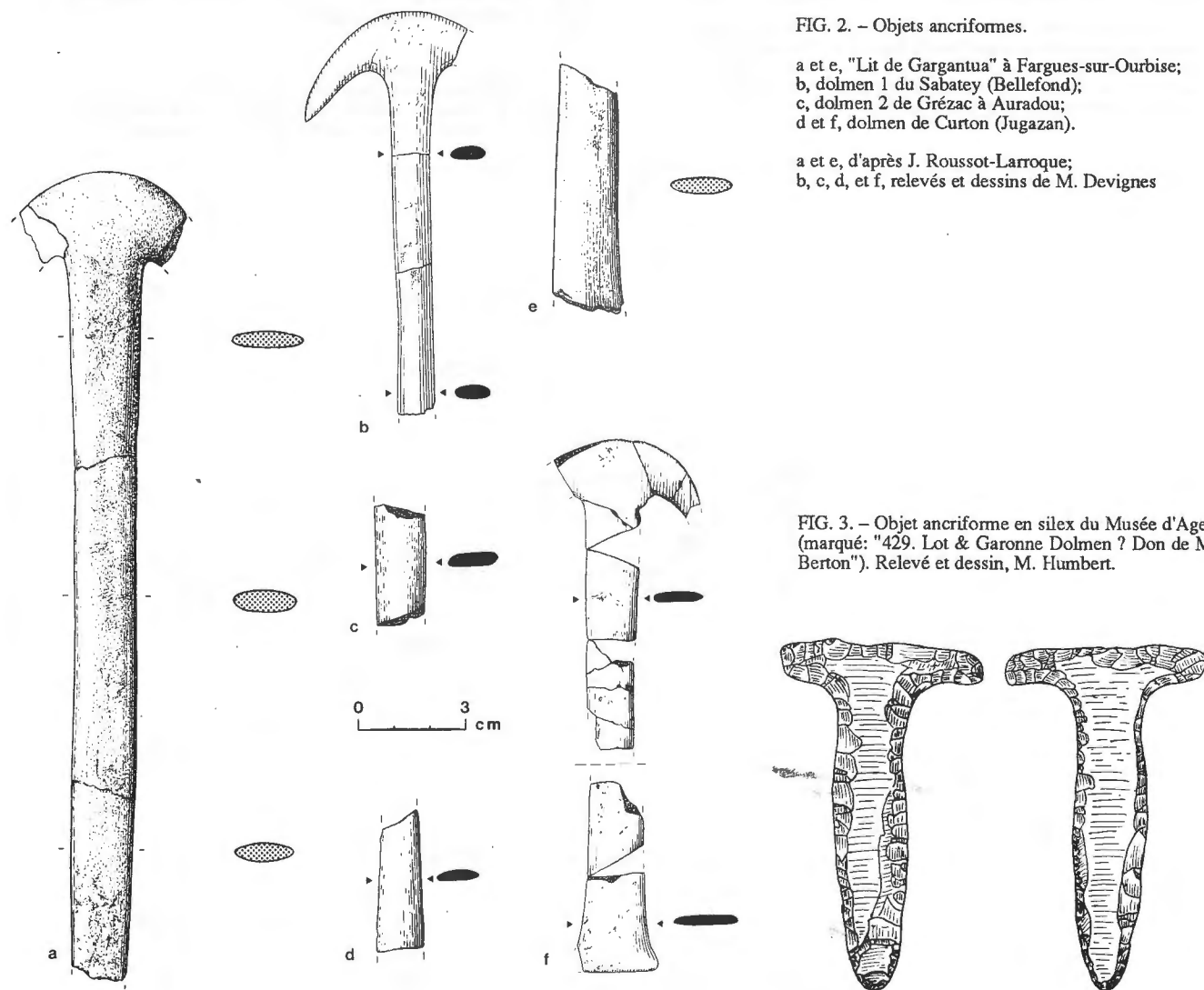
2. A vrai dire, on peut s'interroger sur la nature exacte de la "longue épingle en bois de renne" citée par le *Dictionnaire Archéologique de la Gaule* comme appartenant au mobilier funéraire des allées du Bosc à Tournon d'Agenais (t. II, p. 692). Il a pu s'agir d'un objet ancriforme.

FIG. 2. - Objets ancriformes.

a et c, "Lit de Gargantua" à Fargues-sur-Ourbise;
b, dolmen 1 du Sabatey (Bellefond);
c, dolmen 2 de Grézac à Auradou;
d et f, dolmen de Curton (Jugazan).

a et c, d'après J. Roussot-Larroque;
b, c, d, et f, relevés et dessins de M. Devignes

FIG. 3. - Objet ancriforme en silex du Musée d'Agen (marqué: "429. Lot & Garonne Dolmen ? Don de M. Berton"). Relevé et dessin, M. Humbert.



Six autres objets ancriformes en os ont été signalés à ce jour; il s'agit de trouvailles assez anciennes. Les premières découvertes eurent lieu dans les années 1870. Le 5 octobre 1875, Teulière et Faugère-Dubourg fouillèrent ce qui restait du "Lit de Gargantua" à Fargues-sur-Ourbise, allée couverte classique mesurant jadis, selon les avis, de 16 à 18 m de long. Ils y trouvèrent un mobilier funéraire assez abondant, comportant, entre autres, deux objets ancriformes, dont un presque complet qui laissa perplexes les fouilleurs (ces derniers parlèrent de "broche plate"). Ces pièces sont conservées au Musée de Nérac; J. Roussot-Larroque en a donné d'excellents dessins récemment (fig. 2, a et c). Le 6 mai 1879, François Daleau récolta, à l'allée n° 1 du Sabatey (Bellefond, Gironde), deux fragments d'un objet ancriforme beaucoup plus fragile que ceux de Fargues (fig. 2, b); une troisième portion de cette pièce en os poli avait été trouvée par Léo Drouyn, quelques temps auparavant, sous la grande table à demi renversée près de l'entrée.

En mars 1904, durant cinq jours, l'abbé Labrie procéda à la fouille de l'allée de Curton à Jugazan (Gironde). Il retira de ce dolmen deux pièces ancriformes supplémentaires (fig. 2, d et f), sur lesquelles il fit le commentaire suivant:

"L'objet le plus curieux est incontestablement un os travaillé long de 17 centimètres, large de 1 cent. 1/2, plat (2 mm d'épaisseur), et terminé par une sorte de croissant renversé. La partie supérieure, qui est la plus intéressante, se trouvait malheureusement contre une souche, engagée à travers de nombreuses racines et déjà endommagée. La forme en ressort néanmoins assez nettement (pl. II, fig. 4).

"Il s'est trouvé aussi une partie (section de 4 centimètres de long) d'un autre os travaillé un peu plus étroit et plus épais que le premier et qui devait appartenir à un objet identique." (Labrie, 1906-a, pp. 45-46).

Ces deux exemplaires, ainsi que celui du Sabatey, sont au Musée d'Aquitaine à Bordeaux (collections Labrie et Daleau).

Enfin, en juin 1914, lors de la fouille de l'allée du Maine du Prieuré (Bellefond, Gironde), l'abbé Labrie récolta "le même objet mais représenté par quelques fragments" (Labrie, 1921, p. 106). Ces restes sont aujourd'hui perdus³.

A tout cela, il faudrait sans doute rajouter le très curieux objet ancriforme, en silex cette fois, du Musée d'Agen. Cette pièce, longue d'une dizaine de centimètres, proviendrait d'un dolmen du Lot-et-Garonne (fig. 3). Il s'agit peut-être de "cet instrument d'immolation" dont a parlé autrefois l'abbé Barrère (Barrère, 1855, p. 4) et qui a été trouvé, au siècle dernier, à la nécropole mégalithique du Bosc, près de Tournon d'Agenais (sur ce site, trois allées d'Aquitaine sont encore visibles).

Comme nous l'avons vu, dès les premières découvertes, on s'est interrogé sur la signification de ces curieux objets.

3. J. Roussot-Larroque a indiqué récemment qu'à son avis, l'objet du Maine du Prieuré était inclus dans la représentation graphique donnée par Labrie en 1921 de celui, presque complet, de Curton à Jugazan (Roussot-Larroque, 1987, p. 29). Il semble qu'il y ait erreur car cette représentation est analogue à la reconstitution du même objet donnée par le même Labrie dans sa publication de 1906 (relative à Curton), soit huit ans avant la fouille du Maine du Prieuré. En réalité, le dessin en question associe, comme la photographie de l'article de 1906, les restes des deux objets ancriformes de Curton (celui presque entier et le fragment de 4 cm de long).

Teulière et Faugère-Dubourg ont parlé de "broche plate"; François Daleau, dans ses notes manuscrites, compare l'objet du Sabatey 1 à une "agrafe pour tenir un vêtement quelconque" ("Excursions", t. I, p. 103); enfin, l'abbé Labrie, dans son article de synthèse de 1921, pense à un "emblème" ou à un "outil" mais il se garde bien, finalement, de prendre position.

Beaucoup plus récemment, Almagro, dans son étude des stèles décorées du Sud-Ouest de la péninsule ibérique (Almagro, 1966), compare, après H. Breuil, les objets ancriformes de la Gironde et du Lot-et-Garonne aux figurations schématiques de la "déesse des morts" de la fin du néolithique. Cette comparaison nous semble probante et elle peut s'étendre, en fait, à un très grand nombre de figurations anthropomorphes de cette période précise où on a eu tendance à réduire le visage humain au T formé par les arcades sourcilières et à l'arête nasale (fig. 4). Cela met l'accent, bien évidemment, sur une fonction de nature symbolique pour ces objets ancriformes. Mais, à vrai dire, cela paraît vraisemblable car il s'agit finalement de pièces bien fragiles auxquelles il est difficile d'assigner un rôle utilitaire quelconque.

Toujours sur un plan comparatif, Almagro, dans l'ouvrage cité *supra*, rapproche les objets aquitains de diverses pièces ancriformes en argile cuite, généralement percées d'un trou de suspension, trouvées en divers points du Bassin Méditerranéen: Lipari, Malte, Grèce, etc. (fig. 5, D, 1-5). Par ailleurs, le grand préhistorien espagnol compare naturellement les "idoles dolméniques" de la Gironde avec les grands objets ancriformes, curieusement similaires, gravés sur certaines stèles funéraires de la région de Beja, dans l'Alentejo (Portugal) (fig. 5, A à C). L'une de ces stèles, celle de Santa Vitoria (Beja), décorée d'un objet ancriforme, servait de couverture à une sépulture ayant livré un vase de la culture d'El Argar (Bronze ancien/moyen); par ailleurs, sur cette stèle (comme sur beaucoup d'autres de l'Alentejo), l'objet ancriforme est figuré à côté de représentations d'armes de l'âge du Bronze. C'est cette datation tardive des stèles portugaises qui est gênante pour la comparaison avec l'Aquitaine, car il est bien probable, en dépit du manque d'arguments stratigraphiques, que nos objets ancriformes datent de la période de construction des allées couvertes, soit très probablement du néolithique récent. Remarquons d'autre part qu'à ce jour aucun des objets ancriformes figurés sur les stèles de l'Alentejo n'a pu être retrouvé mais que, par contre, certaines gravures montrent les objets en question suspendus par des sortes de lanières passant sous les branches du croissant sommital. Ceci est intéressant car on peut envisager, à partir de là, que les objets aquitains étaient ainsi portés comme des sortes de pendeloques.

Enfin, pour en terminer avec les comparaisons, il nous semble opportun de dire quelques mots de la statue-menhir de Villar del Ala (Soria, Espagne) que J. Arnal a décrite ainsi:

"La plus connue, à Villar del Ala (Soria), est une pierre de section rectangulaire, haute de 2,50 m. Sa figure, traitée en bas-relief, a la forme classique du "T" à barre supérieure courbe? Deux bossètes représentent les yeux. Sur la poitrine, quatre bourrelets convergents en "X" soutiennent un objet énigmatique de forme carrée. Son abdomen est orné d'une sorte de poignard sans manche dont la garde cintrée encadre deux autres bossètes: elles donnent l'illusion de

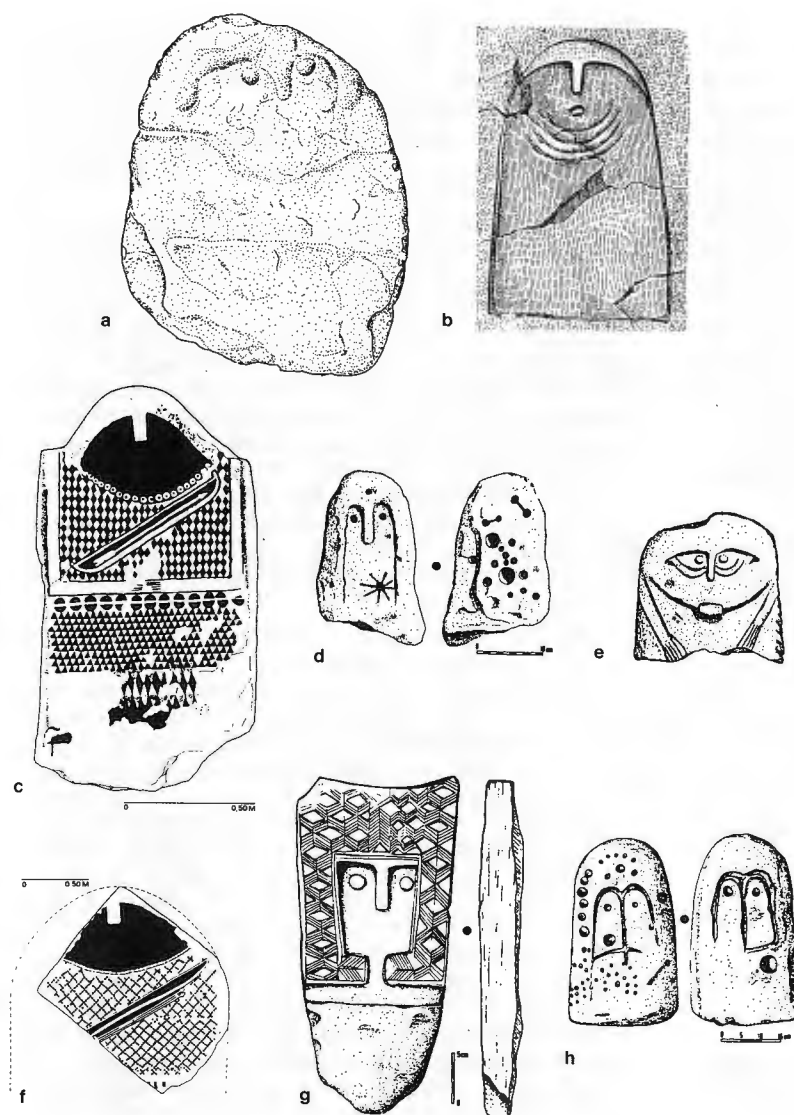


FIG. 4. — Figures en T ou en ancre de la fin du néolithique.

a, statue-menhir de Chambave (Italie);
b, gravure de l'hypogée Razet 24 à Coizard (Mame);
c et f, stèle du Petit-Chasseur à Sion (Suisse);
d, stèle du Rocher des Doms à Avignon (Vaucluse);
e, statue-menhir de Saint-Théodorit (Hérault);
g, stèle de Lauris-Puyvert (Vaucluse);
h, stèle de L'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse).

D'après Abélanet, Arnal, Cartailhac, Gagnière, Sauter.

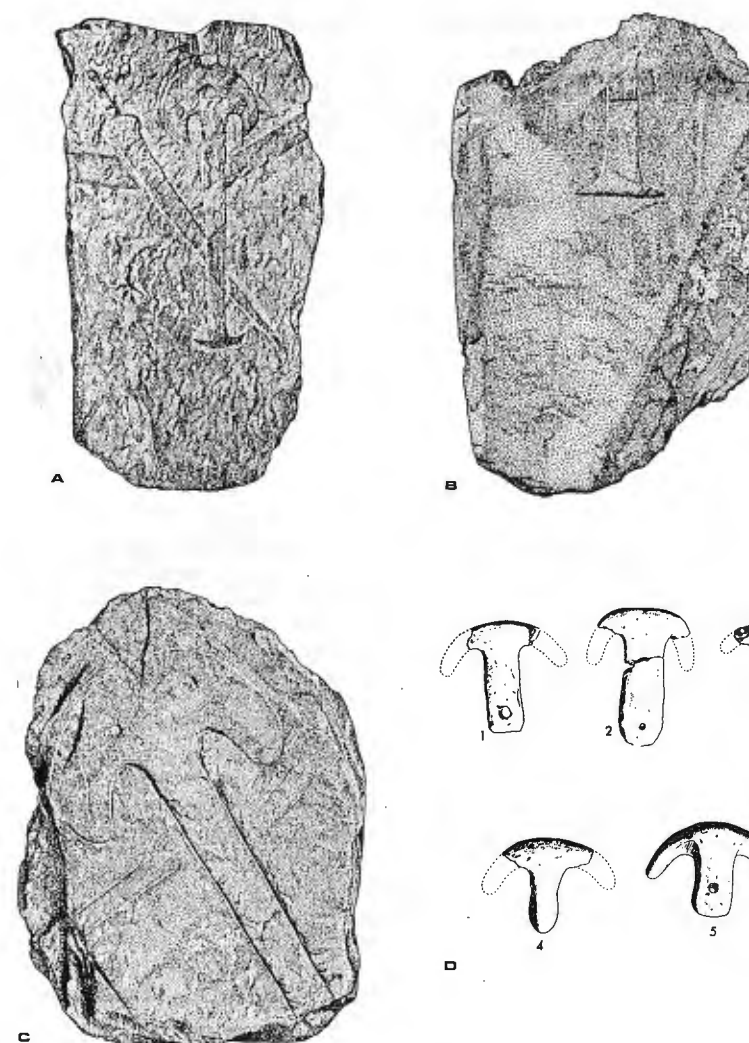


FIG. 5. — Stèles de l'Alentejo et pendeloques du Bassin Méditerranéen.

A, stèle de Heredade de Defesa (Santiago de Cacem, Portugal);
B, stèle de Mombeja II (Beja, Portugal);
C, stèle de Panoias de Ourique (Ajustrel, Portugal);
D, pendeloques ancristiformes de la Méditerranée orientale
1, Krisina;
2, Saratse;
3, Armenodion;
4, Kritsina;
5, Servie, sans précision de lieu.
A, B, C, d'après Almagro;
D, d'après Heurtley.

représenter encore des yeux, le corps de la lame figurant le nez. Immédiatement en dessous, un trapèze en relief est très probablement un pagne." (Arnal, 1976, pp. 187-188).

Le grand préhistorien français s'est interrogé sur cet énigmatique "faux poignard ocellé" figuré transversalement sur l'abdomen de la statue: foetus ? "objet" abâtardi ? poignard humanisé ou déifié ? En fait, il nous semble qu'un parallèle peut être tenté avec les objets ancristiformes de l'Aquitaine. On rappellera ici que la statue-menhir de Villar del Ala est située aux portes de la Navarre et du Pays Basque espagnol. Or, cette région possède un certain nombre d'allées couvertes atypiques dont les plans sont fortement

évocateurs de ceux des allées d'Aquitaine (Venta de Arraco à Isaba, Gorpide S. à Catadiano, Jentillari E., Etxarri'ko Portugaite I à Urbasa-Lizarraga, etc...). Curieusement, d'ailleurs, ces monuments espagnols sont datés avec aussi peu de précision que ceux de notre région, typologiquement et géographiquement proches.

BIBLIOGRAPHIE

Abélanet (J.), 1986. - *Signes sans paroles. Cent siècles d'art rupestre en Europe occidentale*, Hachette littérature, 345 p.

Almagro (M.), 1966. - *Las estelas decoradas del suroeste peninsular*, Madrid, Biblioteca Praehistorica Hispana, vol. VIII, 215 p.

Arnal (J.), 1976. - *Les statues-menhirs, hommes et dieux*, Editions des Hespérides, 238 p.

Barrère (abbé), 1855-1856. - *Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agén depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Agén, chez M. Achille Chairou, 2 tomes, XI-392 + 440 p.

Burnez (C.), 1976. - "Le néolithique et le chalcolithique dans le Centre-Ouest de la France", *Mémoires de la Soc. Préhist. Fr.*, vol. XII, 373 p.

Cauvin (M.-C.), 1971. - *Les industries post-glaciaires du Périgord*, Paris, Maisonneuve, 476 p.

Daleau (F.), 1879. - [Communication sur les fouilles du dolmen de Peyrelebadé et de l'allée couverte du Séraphone], in "Compte-rendu de la séance du 11 juillet 1879", *Bull. Soc. Archéo. de Bordeaux*, t. VI, p. IX.

Devignes (M.), 1987. - *Les monuments mégalithiques de la Gironde. Inventaire et analyse*, Doctorat de 3^{ème} cycle, Univ. de Bordeaux III.

Dictionnaire archéologique de la Gaule. Epoque celtique, 1875-1923. - I^{er} tome, lettres A à G, 1875, Paris,

Impr. Nat., 476 p.; II^{ème} tome, lettres H à Z, 1923, Paris, Impr. Nat., 785 p. (Le *Dictionnaire* a été rédigé jusqu'à la lettre L par la Commission instituée au Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts et continué, après la lettre L, par les soins de M. Emile Cartailhac).

Fabre (G.), 1952. - *Les civilisations protohistoriques de l'Aquitaine*, Paris, Picard, 182-CIL p.

Labrie (J.), 1906-a. - "Le dolmen ou allée couverte de Curton à Jugazan", *Bull. Soc. Archéo. de Bordeaux*, t. XXVIII, pp. 41-50.

—, 1906-b. - "Remarques sur les monuments mégalithiques de l'Entre-Deux-Mers", *Bull. Soc. Archéo. de Bordeaux*, t. XXVIII, pp. 50-65.

—, 1921. - "Os travaillé néolithique d'usage inconnu", *Bull. Soc. Préhist. Fr.*, t. 18, pp. 104-106.

—, 1923. - "Dolmens récemment découverts en Gironde", *Ass. Fr. pour l'Avanc. des Sc.*, 47^{ème} Session (Bordeaux, 1923), pp. 661-663.

4. L'objet dont il est question ici est celui figuré sur les statues-menhirs du groupe "rouergat".
"Sculpté ou gravé, cet attribut se présente sous la forme d'un corps triangulaire terminé par un anneau parfaitement rond ou par une cupule peu profonde, encadrée d'un bourrelet. Il est porté en bandoulière par un baudrier." (Arnal, 1976, p. 55).
Des "objets", réels ou votifs, ont été trouvés dans des contextes rodéziens ou saint-poniens. Le Dr. Arnal pensait qu'il s'agissait d'un symbole de puissance.

Marboutin (J.-R.), 1941. - "Les premiers habitants. Préhistoire - Ligures - Ibères - Celtes - Nitiobroges", chap. II de *Histoire de l'Agenais*, Agen, Saint-Lanne, pp. 33-48.

Roussot-Larroque (J.), 1976. - "Les civilisations néolithiques en Aquitaine", in *La Préhistoire Française*, Paris, CNRS, t. II, pp. 338-350.

—, 1985. - "Protohistoire de la Grande Lande, du 4^{ème} millénaire aux derniers siècles avant notre ère", in *La Grande Lande, histoire naturelle et géographie historique, Actes du Colloque de Sabres, 27-29 novembre 1981*, CNRS, Centre régional de publication de Bordeaux et Parc régional naturel des Landes de Gascogne, pp. 97-125.

—, 1987. - "Bellefond à l'époque néolithique: les allées couvertes", in *A la découverte de l'Entre-Deux-Mers: Bellefond*, l'ASPECT, pp. 20-30.

Teulière et Faugère-Dubourg, 1876. - "Allée couverte de Fargues, Lot-et-Garonne", *Matériaux pour l'Hist. prim. et nat. de l'Homme*, XII^{ème} a., 2^{ème} série, t. VII, pp. 22-30.

Tholin (G.), 1895. - "Causeries sur les origines de l'Agenais", *Revue de l'Agenais*, t. 22, pp. 144-162 et 433-450.

Société Archéologique de Bordeaux, tome LXXVIII, année 1987.

HACHES MEDOCAINES DE LACANAU (GIRONDE)

par Marc Devignes et André Coffyn

La commune de Lacanau est connue depuis longtemps des archéologues girondins pour avoir livré, en divers points, des traces d'une occupation humaine assez ancienne, semblant débiter à l'azilien (Roussot-Larroque et Callède, 1976). Les premières trouvailles furent effectuées par les bergers de la lande canaulaise qui remarquèrent, çà et là, la présence de *peyres de tone* (pointes de flèches en silex) qu'ils conservèrent précieusement comme talismans (X, 1866). L'identification de "stations" véritables vint plus tard: au printemps 1867, le comte Alexis de Chasteigner découvrit, en cinq ou six points de la rive orientale de l'étang de Lacanau, "des ateliers de fabrication de silex", le plus important étant celui du Poujeau-des-Boucs (de Chasteigner, 1868). Par la suite François Daleau, au cours de deux excursions effectuées en 1876-1877, identifia quatre "stations préhistoriques" sur la rive Est de l'étang: Poujo-des-Boucs, la Rouille, Pisse-Lièvre, Poujo-de-la-Bincouze (Daleau, 1879). Mais les recherches ne s'arrêtèrent pas là. En 1897, J. Coudol fils présenta à la Société Archéologique de Bordeaux "une hache et plusieurs flèches en silex" trouvées à Lacanau, sans autres précisions. En septembre 1901, F. Daleau revint explorer, en compagnie d'E. Maufras, les stations qu'il avait remarquées vingt-cinq ans auparavant; ses récoltes furent maigres et il nota surtout que la physionomie des lieux avait bien changé dans l'intervalle. Ensuite, les prospections se sont poursuivies très certainement, mais elles sont demeurées anonymes jusqu'à celles conduites, durant l'été 1965, par F. Quatrehomme (Quatrehomme, 1966). Ce dernier reprit l'exploration des gisements signalés au XIX^{ème} siècle et trouva un matériel assez abondant, très mélangé, uniquement lithique (comme toutes les trouvailles précédentes). Enfin, quatre ans plus tard, les travaux d'aménagement du village de vacances des P & T, au Vieux Port, conduirent à la découverte et à la destruction d'un petit site attribué à l'azilien (Roussot-Larroque et Callède, 1976).

Que sont devenus tous ces sites préhistoriques signalés plus ou moins anciennement? Peu de chose, à vrai dire, et ce surtout en raison des multiples travaux d'aménagement de la rive orientale du lac de Lacanau. Toutefois, une exploration méthodique que l'un de nous (M.D.) a conduite au moment des basses eaux, en octobre 1985, a permis de

trouver ou retrouver un *locus* intéressant situé en bordure du rivage d'été, dans le secteur du port de plaisance. Ce site archéologique fait une trentaine de mètres de long et 4 à 5 m de large. Le sol à cet endroit est constitué par du sable fin surmontant un alios noirâtre très friable. Les vestiges, essentiellement lithiques, se rencontrent à la surface de ce sol, au gré des mouvements des sables générés par les eaux de l'étang. Comme dans la plupart des autres "stations", l'industrie du silex est très hétérogène: nombreux grattoirs de différents types (certains, unguiformes, pourraient évoquer l'azilien), une armature perçante à ailerons et pédoncule arrondis, une armature perçante foliacée, un débris d'armature tranchante brûlée à retouches abruptes des bords, un éclat de hache polie, de rares microlithes, quelques lames et éclats retouchés. L'intérêt majeur de ce site est d'avoir fourni, en place, deux haches en bronze. Ces pièces étaient placées côte à côte, en surface du sol ancien, sous 10 cm d'eau, et à environ 1 m du bord du rivage d'été.

Les haches

Hache n° 1: C'est une hache à rebords de 199 mm de longueur. Les rebords de 4 à 5 mm de hauteur, assez érodés sur une face, débute à 20 mm du sommet pour se terminer aux angles d'un tranchant large et rectiligne mais ébréché sur un côté. Les faces latérales sont en fuseau déformé par l'altération avec au milieu une bavure de coulée assez marquée. Le martelage de la pièce, s'il a été exécuté, reste invisible sous la patine brune d'un côté, rouille de l'autre avec des attaques d'oxydation en creux dues à un séjour prolongé dans un milieu aquatique.

Dimensions: longueur: 199 mm; largeur au sommet: 28 mm; largeur au milieu: 40 mm; largeur du tranchant: 60 mm; épaisseur: 23 mm. Poids: 693 g.

Hache n° 2: C'est une hache plus longue (203 mm), beaucoup plus altérée par son séjour dans le lac, avec des rebords plus faibles (3 à 3,5 mm) aux sommets inégaux. Le profil fusiforme est très déformé et le tranchant ébréché plus étroit malgré une perte de matière par altération. Patine identique à celle de la première hache.

Dimensions: longueur: 203 mm; largeur au sommet: 26 mm; au milieu: 37 mm; au tranchant: 52 mm; épaisseur: 22/23 mm. Poids: 793 g.

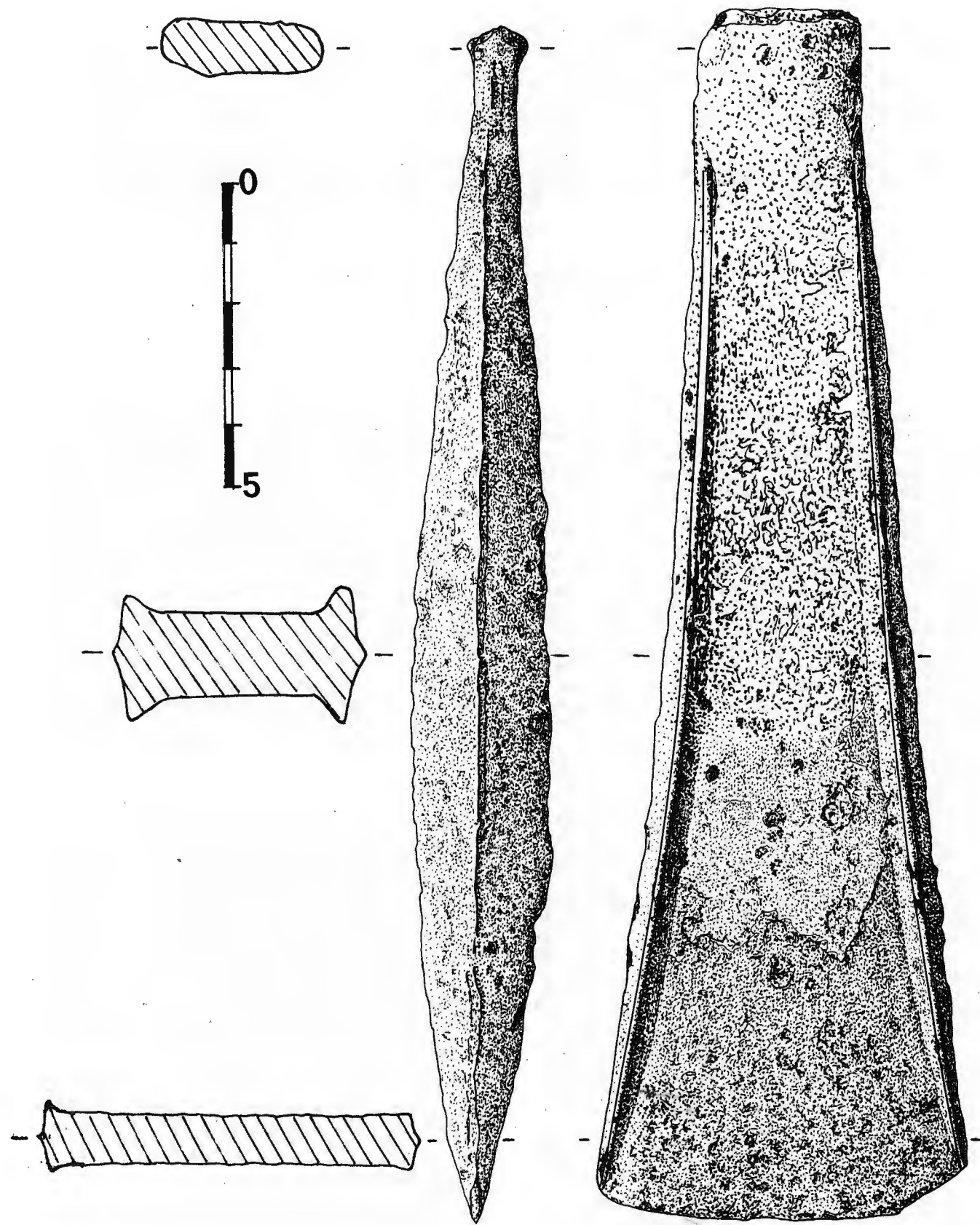


FIG.1. — Hache n°1 de Lacanau.

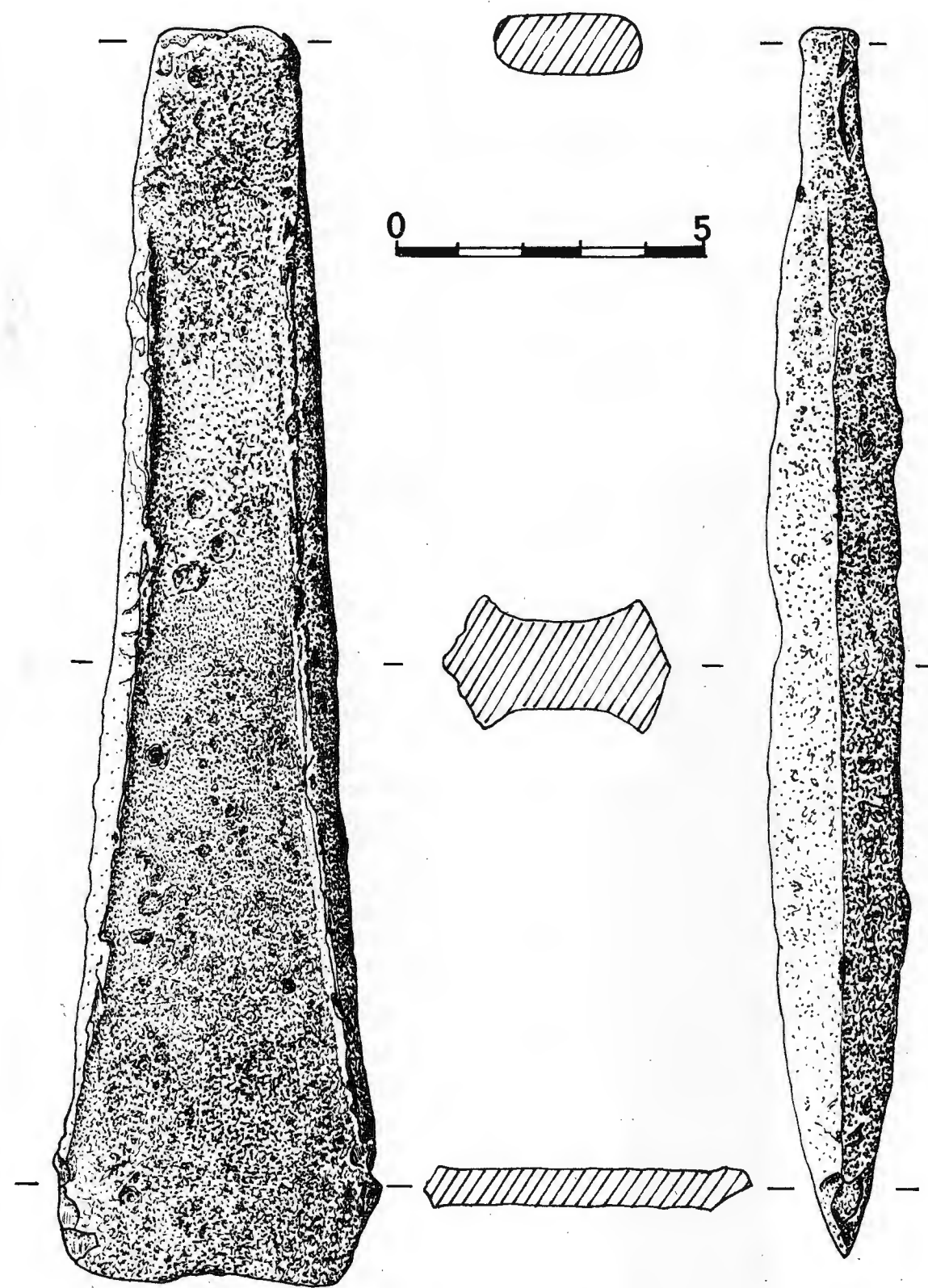


FIG. 2. — Hache n°2 de Lacanau.

Ces deux haches appartiennent au Bronze moyen et plus précisément au Bronze moyen médocain, dont elles constituent la production essentielle. On les dénomme haches médocaines.

Le Bronze moyen voit en effet se développer des ateliers régionaux ayant une fabrication spécifique: Bretagne, Normandie, Vendée, Centre-Ouest, Médoc pour la façade atlantique.

Le Médoc est spécialisé dans la hache à rebords, ces derniers ayant pour but d'éviter le mouvement latéral de l'outil dans son manche au cours de l'utilisation.

Les haches de Lacanau constituent le quarante-cinquième dépôt médocain regroupant 935 haches connues et des haches de types différents représentant des importations des régions voisines. La concentration des découvertes se situe dans le Bas-Médoc surtout sur les bords de la Gironde, entre Saint-Estèphe et Margaux, avec, en fin de période, un grand nombre de cachettes dans la partie nord de la péninsule. La trouvaille de Lacanau est la première effectuée dans un étang.

De cette période qui s'étale de 1800 à 1100 avant J.C. nous ne connaissons que les productions métalliques. Les habitats et les sépultures médocaines de cette époque restent ignorés ou ne sont pas encore publiés complètement. La métallurgie demeure encore inconnue.

Pourtant grâce à des analyses spectrographiques nous connaissons la composition des alliages utilisés qui sont en bronze avec de 11,5 à 15,8 % d'étain et des impuretés comme le plomb, l'arsenic et le nickel. L'étain voit son pourcentage augmenter à mesure que le Bronze médocain se développe en trois phases successives. Les haches de Lacanau, avec leurs faibles rebords, ont été coulés à la phase ancienne.

Ces haches ont été fondues dans des moules bivalves, dont nous ne connaissons que deux exemples. Du premier, en argile, une valve provient du Gurp à Grayan et du second une valve en pierre pour moule multiple (deux haches coulées ensemble) provient de Vilhonneur (Charente).

Les haches de Lacanau possèdent un double intérêt pour le chercheur. D'une part le point de trouvaille se situe dans une zone encore pauvre en découvertes ce qui montre une occupation dense en Médoc. D'autre part les haches médocaines déjà connues sur la façade atlantique possèdent souvent des rebords peu élevés, donc d'un type ancien. Il est possible que cette partie du Médoc ait constitué le berceau du Bronze médocain, dont une grande partie se trouve actuellement sous l'Océan avec le recul de la côte.

ANALYSE:

L'analyse, effectuée au Laboratoire de Rennes, par J.R. Bourhis a donné les résultats suivants avec les commentaires qui en résultent:

	Cu	Sn	Pb	As	Sb	Ag	Ni	Bi	Fe	Zn	Mn
1	84,65	13,60	0,08	0,15	0,10	0,025	0,30	0,002	0,005	—	—
2	85,25	12,60	0,03	0,15	0,06	0,03	0,30	tr	0,008	—	—

- Les teneurs en cuivre ont été dosées par électrolyse.
- Les teneurs en impuretés ont été déterminées par spectrographie.
- tr : inférieur à 0,001 % ; — : non décelé.

"Les haches médocaines de Lacanau ont des compositions tout à fait classiques avec des teneurs en étain supérieures à 12 %, de très faibles teneurs de plomb, des traces notables d'arsenic et de nickel et plus faibles d'antimoine et d'argent. Ces compositions correspondent bien à la production des haches du Bronze Moyen de la zone atlantique. Les compositions des deux haches très voisines pourraient indiquer une même fabrication (?)..."

Contrairement à ce que nous pensions, il s'agit donc de haches du plein bronze moyen.

BIBLIOGRAPHIE

Chasteigner (A. de), 1868.- "L'âge de pierre dans les landes de la Gironde. Découverte des ateliers de fabrication des pointes de flèches et de l'origine du silex employé", *Revue Archéologique*, n. s., 9^e année, 18^e vol., pp.95-99.

Daleau (F.), 1879.- "Les stations préhistoriques des étangs d'Hourtin et de Lacanau (Gironde)", *A.F.A.S.*, VIII^e Session (Montpellier, 1879), pp.807-813.

Quatrehomme (F.), 1966.- "Les gisements néolithiques, d'influence tardenoisienne du Médoc", *Bull. Soc. Préh. Fr.*, t. 63, pp. CCLXVII-CCLXXIV, 4 fig.

Roussot-Larroque (J.) et Callède (J.-P.), 1976.- "Stations aziliennes du Médoc: le Vieux Port à Lacanau et le Luc à Talais, et l'Azilien du Médoc et des landes de la Gironde", *Bull. Soc. Anthropol. S.-O.*, t. XI, n° 4, pp. 152-163, 4 fig.

X, 1866.- "Pointes de flèches en silex", *Arch. Hist. Dép. Gir.*, pp. 461-463, 1 pl.

X, 1897.- "Découverte d'une hache et de flèches en silex à Lacanau (Gironde)", *Bull. Soc. Archéo. Bord.*, t. XXII, p. 118.

UNE EPEE DRAGUEE DANS LA GIRONDE

par André Coffyn *

Cette arme m'a été confiée pour étude par M. Patrick Marchand, habitant Toulouse, qui l'a acquise dans une vente afin que cette arme ne quitte pas la région ¹. Le vendeur, interrogé par plusieurs personnes, n'a jamais varié dans ses réponses et toujours affirmé qu'elle provenait d'un dragage dans la Gironde, ce que confirme son état de conservation. Nous la considérerons comme girondine et provenant du dragage du chenal de la Gironde.

Description de l'arme

C'est une épée presque intacte: seule la pointe est brisée fort anciennement car la cassure porte la même patine que le reste. Elle mesure actuellement 662 mm et sa longueur d'origine devait avoisiner 772 mm (fig.1).

La languette courte (89 mm) se termine par un talon en T qui se continue par une fusée légèrement renflée et une courte garde rectiligne avec des crans accentués. La fixation de la poignée (en bronze ou en matière organique) est assurée par trois fentes de rivetage, une dans la fusée, les deux autres à la garde, les deux dernières dérivées de la transformation de deux trous de rivets. Les crans sont épaissis sur leur tranche qui atteint 6 mm (fig.2).

La lame montre des bords parallèles et sa largeur reste constante (36,5 mm) après un léger rétrécissement à son départ (37 mm) jusqu'à 424 mm des crans pour se rétrécir progressivement jusqu'à la cassure. Elle porte un renflement médian encadré de deux nervures qui se rejoignent à 583 mm du talon et se terminent en crosse devant les crans.

La patine brune et épaisse indique un long séjour dans l'eau, ce que soulignent encore des incrustations de sable et de petits graviers sur une face et dans les fentes de la languette. Cette face devait reposer sur le fond.

Cette arme appartient au type dit "en langue de carpe" bien représenté à la fin du Bronze final atlantique (B.F. III, de -900 à -750 avant J.C.) dans tout l'ouest français, mais surtout au nord de la Loire. Dans notre région ces épées demeurent plus rares, qu'elles soient entières ou en fragments.

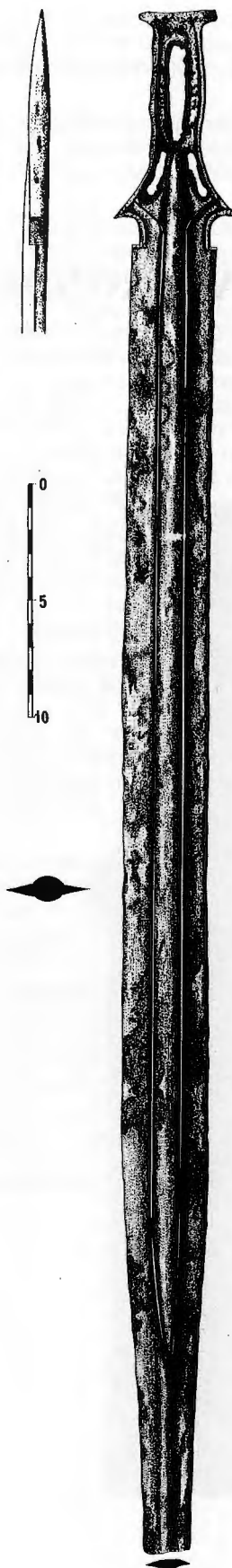
* Chargé de cours à l'Université Bordeaux III.

1. Nous remercions P. Marchand d'avoir effectué cet achat et de nous avoir permis d'étudier cette arme.



FIG. 1.

FIG. 2.



Les épées entières ont toutes été draguées dans les rivières, à Bordeaux et à Cambes dans la Garonne ², à Libourne ³ et à Saint-Léon-sur-l'Isle dans l'Isle ⁴ sans que l'on puisse bien comprendre la raison de ces trouvailles. Quelques fragments se rencontrent dans les dépôts comme Cézac ⁵ ou Cubzac-les-Ponts ⁶ en Gironde ou sur des sites d'habitat comme Puypinsou à Saint-Léon-sur-l'Isle en Dordogne ⁷. En Gironde le fragment de Saint-Ferme reste sans contexte précis ⁸.

Tout cela montre bien l'intérêt de notre exemplaire et il faut féliciter M. P. Marchand de l'avoir sauvé de la disparition.

Les dimensions de l'épée sont les suivantes: longueur actuelle: 662 mm; longueur de la languette: 89 mm; largeur du talon: 34 mm; largeur de la fusée: 23 mm; largeur de la garde: 52 mm; largeur de la lame: 37 et 36,5 mm; épaisseur maximale: 10,5 mm. Poids: 644 g.

Avec l'autorisation de son propriétaire une analyse spectrographique a été effectuée au Laboratoire de Rennes par J.R. Bourhis, avec les résultats et les commentaires suivants:

Cu	Sn	Pb	As	Sb	Ag	Ni	Bi	Fe	Zn	Mn
76,75	15,75	2,0	0,05	0,001	0,008	0,01	—	0,20	—	0,01

"L'épée est en bronze avec une forte teneur en plomb; cette composition est normale pour une langue de carpe, les impuretés sont très faibles ou nulles. L'échantillon était corrodé (l'analyse boucle à moins de 95 %), ce qui a sans doute pour conséquence d'augmenter la teneur relative de l'étain et d'abaisser celle du plomb."

Nous sommes heureux de remercier J. Briard et J. R. Bourhis pour l'analyse spectrographique et Ch. Chatry qui a si bien dessiné cette arme.

2. Roussot (A.), "Trois épées du Bronze final d'Aquitaine", dans *B.S.P.F.*, 69, 1972, p. 121-124, 2 fig.; Coffyn (A.) *Le Bronze final autour de l'estuaire girondin*, Thèse de 3ème cycle, 1970, p. 153-154, fig. 38 (= Coffyn, *Bronze final*).

3. Coffyn (A.), "Quelques épées du Bronze final du Sud-Ouest de la France", dans *B.S.P.F.*, 64, 1967, p. 787 et 798.

4. Coffyn, *Bronze final*, p. 102, fig. 38 n°3; Chevillot (Chr.), *Lacivillisation du Bronze final en Périgord*, Périgueux, 1981, p. 41, fig. I et pl. I (= Chevillot, *Bronze final en Périgord*).

5. Daleau (F.), "Une cachette de l'âge du Bronze en Gironde", dans *B.S.A.Bordeaux*, VII, 1880, p. 5-8, pl. I (n°6-7); Coffyn (A.), *Le Bronze atlantique dans la Péninsule Ibérique*, Paris, 1985, p. 82, fig. 42, n° 14 (= Coffyn, *Bronze atlantique*).

6. Coffyn, *Bronze atlantique*, p. 109, fig. 50, n° 6 et II.

7. Moissat (J.C.), "Un nouveau site du Bronze final en Périgord, Puypinsou (Saint-Léon-sur-l'Isle)", dans *B.S.H.A.Périgord*, 103, 1976, p. 30-33; Chevillot, *Bronze final en Périgord*, p. 109, fig. 50, n° 18.

8. Roussot-Laroque (J.), Mormone (J.M.), "Objets de bronze girondins de la collection Percot", dans *B.S.A.Bordeaux*, LXXII, 1979-1981, p. 58, fig. 4.

SOULAC-SUR-MER (GIRONDE), LA NEGADE, FOUILLE DE SAUVETAGE D'UNE FOSSE PROTOHISTORIQUE

par Bruno Bizot * et Eric Vernhet

Le littoral des environs de Soulac est exploré chaque année par plusieurs équipes d'archéologues. Ces recherches attentives permettent la découverte de nouvelles traces d'occupation d'époques très variées. Au mois d'octobre 1986, un archéologue soulacais, M. J. Moreau, signala une fosse contenant des fragments de poterie. Une intervention archéologique d'urgence eut lieu durant le mois d'octobre sur les niveaux archéologiques mis au jour et menacés à brève échéance par les marées d'hiver.

CONTEXTE

La pointe de la Négade (fig. 1), à cinq kilomètres au sud de Soulac, appartient au littoral médocain. Ce rivage proche de l'embouchure de la Gironde a fait l'objet de nombreuses observations en raison du caractère spectaculaire qu'y prennent souvent les remaniements morphologiques dus aux courants marins et aux vents. Ainsi, l'évolution de ce front maritime est connue depuis le Mésio-Néolithique, époque de formation d'un large cordon dunaire presque totalement résorbé maintenant ¹. Durant la Protohistoire s'installent de nouvelles dunes paraboliques ou étoilées qui furent ensuite nivelées par un nouvel épandage de sable (3000-2300 B.P.) servant d'assise au cordon dunaire actuel. Ces phases de remblai s'intercalent entre de longues périodes d'érosion marine.

L'évolution rapide du faciès littoral en fait un point privilégié d'étude de l'occupation côtière depuis le Néolithique. En effet, les apports successifs de sable ont fossilisés les horizons occupés par l'homme; chaque phase étant séparée d'une suivante par une couche de sable stérile.

* Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine.

1. J. Wilbert, *Carte pédologique de France à moyenne échelle: Lesparre (617)*, 1 carte, 1 notice, C.N.R.A., Versailles, 1978.



FIG. 1.

DONNEES ARCHEOLOGIQUES

Initialement, l'intervention visait à prélever en stratigraphie des éléments anthropiques retenus dans le remplissage d'une fosse. Néanmoins, la coupe naturelle du littoral révélait un certain nombre d'anomalies dont il paraissait intéressant de connaître l'origine; nous avons ainsi été amenés à sonder une dépression située à proximité du premier contexte.

Les fosses

L'intervention a eu lieu alors qu'une partie des niveaux archéologiques avait déjà été détruite par les flots. La fouille a montré qu'il s'agissait de deux fosses (fig. 2 et 3): une grande excavation plus ancienne (F2-F3) recoupée par une seconde (F1). Ces deux excavations étaient comblées de niveaux alternés de sables éoliens et de tourbe. Les couches du remplissage de la première fosse étaient locale-

ment perturbées par la présence d'une souche d'arbre et l'effondrement de la paroi. Le sommet du remblai était scellé par trois niveaux de circulation superposés: de fines couches de tourbe indurée, polluée par du sable, et présentant un fractionnement caractéristique des tessons de céramique (des fragments d'augets).

Il est peu probable que les comblements de ces deux faits soient anthropiques. En effet, la structure des dépôts, mais surtout l'alternance de marnes avec des sables éoliens, laisse plutôt supposer de brèves phases d'apport naturel de sable poussé par les vents, ou ruisselant des bords, interrompant des périodes de latence propices à la formation des tourbes. Ainsi, en dehors du creusement des fosses, les manifestations anthropiques résident simplement dans des déchets lithiques et céramiques parvenus dans ces structures de façon totalement aléatoire, au gré des passages ou des activités se déroulant à la périphérie de ces excavations, ou par effondrement de ces parois.

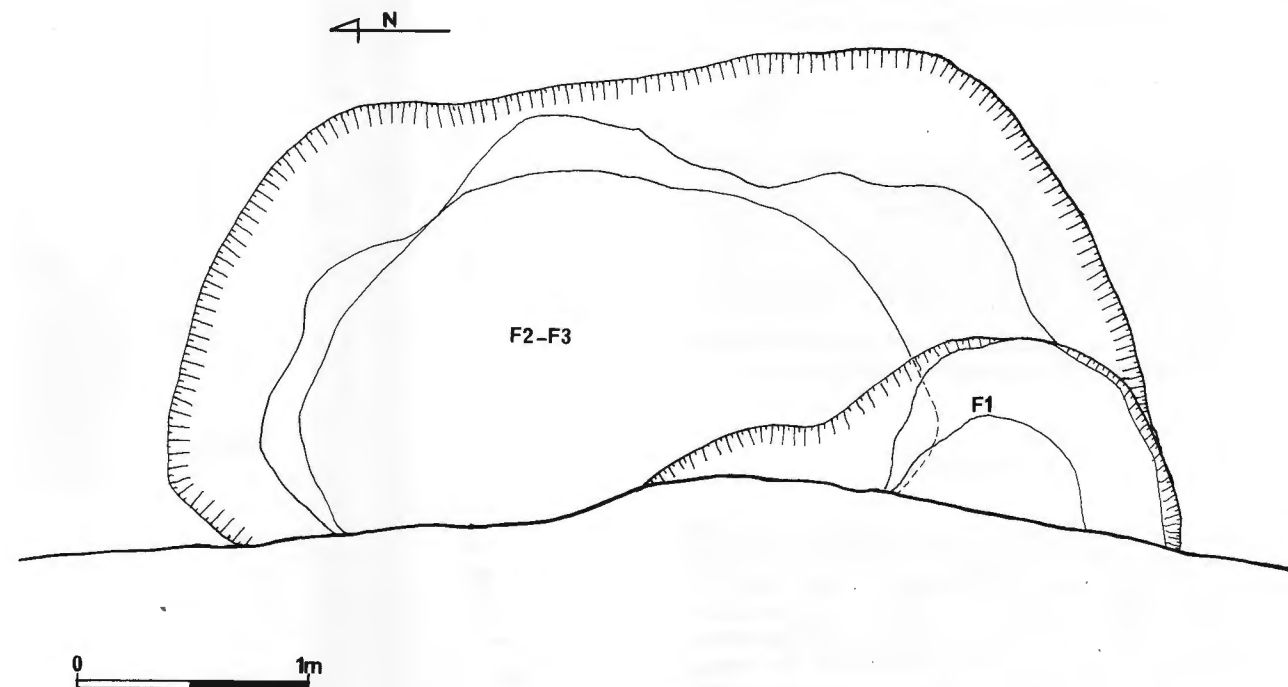


FIG. 2. — Plan des fosses.

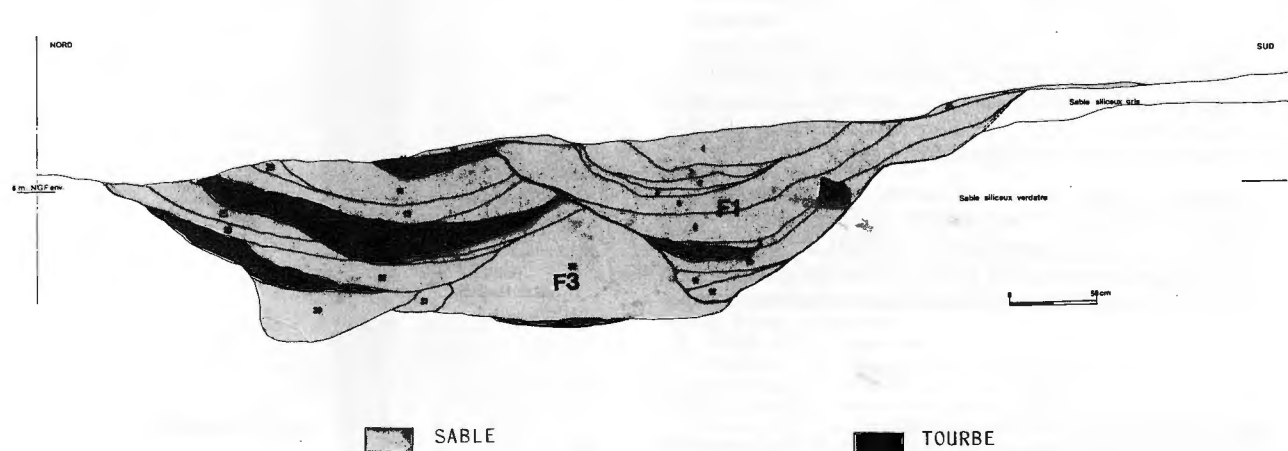


FIG. 3. — Stratigraphie des fosses.

Un fossé

A 300 mètres au sud des fosses, le front de mer présentait une anomalie stratigraphique. Un sondage réalisé en limite de rupture de pente révéla qu'il s'agissait d'une dépression linéaire dirigée vers le sud-ouest, de 50 cm de profondeur sur 1 m de large en moyenne. Le fond était irrégulièrement tapissé de branchages. Le comblement (du sable éolien) était totalement naturel.

Aucun indice ne permet de lier ce fossé à une action humaine et il n'a pas été identifié de traces d'utilisation. Enfin, le matériel recueilli dans le comblement, du charbon de bois, quelques silex et fragments de céramique, n'apporte pas d'autre précision et sa présence ne semble pas liée à une occupation délibérée de cette dépression.

LE MATERIEL

Le matériel recueilli dans la fosse et le fossé sera présenté dans son ensemble et par époque.

Le matériel néolithique

Le matériel néolithique, identifié par M. Gérard Colmaut, tant céramique que lithique, mis au jour dans les deux contextes paraît contemporain.

La céramique

C'est une céramique d'aspect grossier dont le dégraissant allie le quartz au mica. Elle est en grande partie représentée par de petits fragments, ce qui peut s'expliquer, dans le cas du fossé, par un classement par gravité dû à la circulation de l'eau dans cette structure.

Les vases ont été cuits en atmosphère réductrice.

La fosse contenait un élément caractéristique: un morceau de panse (Neg 85-163) qui présentait un départ d'anse sur bâton (fig. 4) dont les deux côtés ont été lissés.

Les silex

Près de 91 % du matériel lithique étudié est constitué par du débitage et des nuclei; les proportions entre les outils et le débitage sont à peu près identiques dans les deux contextes.

Le diamètre des nuclei varie entre 30 et 40 mm. Les outils sont de petite taille: de 25 à 45 mm pour les grattoirs (fig. 5) et de 35 mm pour le perçoir à bec (fig. 6). La plupart de ces pièces sont tirées d'un silex blond cireux à l'exception d'une pointe de flèche, de 40 mm, taillée dans un silex noir (fig. 7).

L'ensemble de ce matériel, finement retouché, pourrait être Peu Richardien. Enfin, notons que la matière première disponible sur cette côte n'autorise pas la fabrication d'outils de grandes dimensions.

Les percuteurs

Ce sont des galets présentant des traces de percussion sur leur partie distale. Ils sont de provenance géologique diverse: des grès à grain fin et des quartzites.

FIG. 4. — Fragment de céramique néolithique.

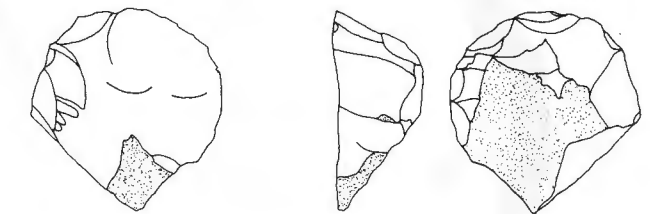


FIG. 5. — Grattoirs.

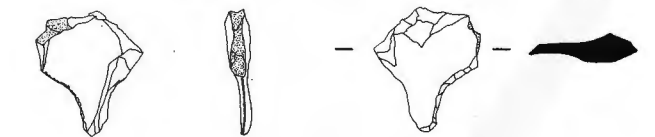


FIG. 6. — Perçoir.

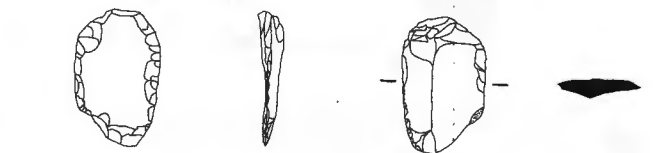


FIG. 7. — Pointe de flèche.

Céramique du Premier Age du Fer

Ce matériel est issu uniquement de la fosse.

Urne biconique

Un des objets les plus remarquables provient de l'US 21: une urne biconique à lèvres déjetées présentant une ouverture de 28 cm de diamètre (fig. 8).

La pâte, d'une couleur noire uniforme, contient du mica et du quartz. Elle présente des hiatus pouvant se rapporter à des éléments végétaux disparus à la cuisson.

L'aspect extérieur, lisse et brillant, a été obtenu par un lissage fin suivi d'un polissage au galet effectué lorsque la terre avait atteint la consistance "cuir". Ce traitement de surface, outre son rendu esthétique, permet de réduire la porosité en faisant pénétrer les éléments les plus grossiers dans la pâte et en remplaçant les micelles d'argile à plat². L'intérieur a aussi été soigneusement lissé. Ce vase monté

2. J.-C. Echallier, *Eléments de technologie céramique et d'analyse des terres cuites archéologiques*, Numéro spécial n°3 des *Documents d'Archéologie Méridionale*, 1984.

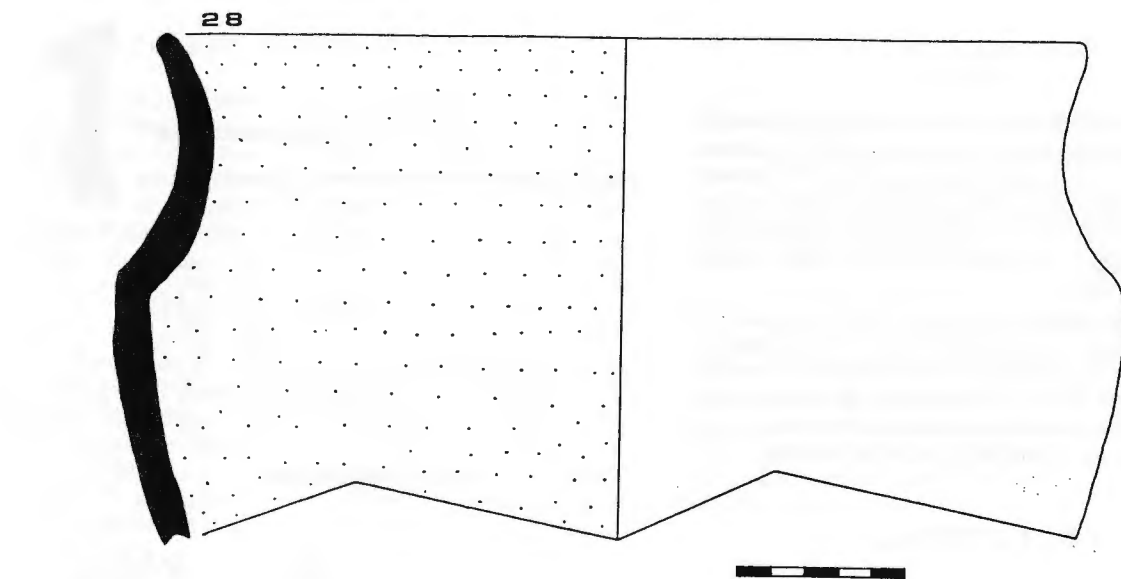


FIG. 8. — Fragment d'urne biconique.

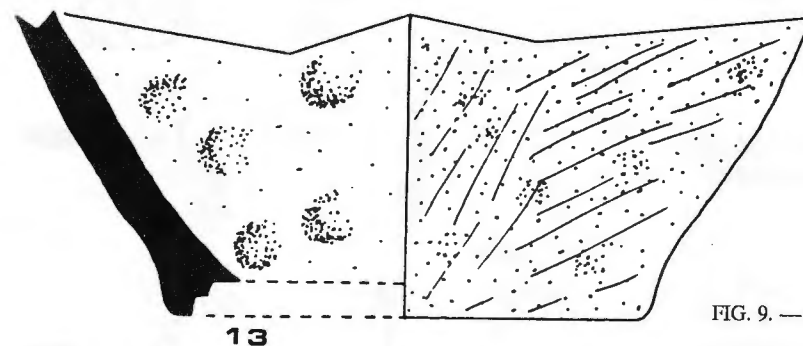


FIG. 9. — Fond d'urne.

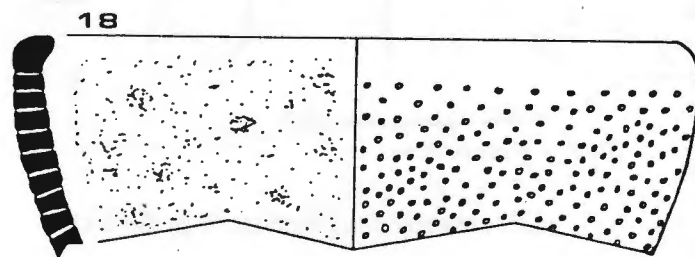


FIG. 10. — Faisselle.

en colombins a subi une cuisson réductrice diminuant la porosité de la céramique en obstruant les micropores de la terre avec les atomes de carbone combinés alors à la pâte³.

Fond d'urne

Cette forme (fig. 9) provenant de l'US 21 (Neg. 85-29) est mal conservée: il ne subsiste plus que le bas de la panse et le départ du fond. La pâte contient un fort dégraissant de quartz; elle a été grossièrement travaillée et présente une couleur brun-rouge en surface. L'extérieur a été légèrement peigné après une ébauche de lissage alors que l'intérieur est brut. En fin de cuisson réductrice, ce vase a subi un léger début d'oxydation éclaircissant ses faces interne et externe.

Cette pièce peut être comparée à une forme proche, découverte dans les sépultures Halstattiennes de la région

d'Arcachon, au Truc du Bourdiou à Mios⁴. Enfin, la présence d'un dégraissant différent de celui rencontré dans les autres vases du gisement laisse supposer qu'il s'agit d'un élément importé.

Faisselle

Cet ustensile modelé (fig. 10) provient de l'US 25 (Neg. 85-196). Son diamètre est de 18 cm.

Le perçage des trous a été effectué après séchage, d'un mouvement partant de l'extérieur et dirigé vers le bas. L'extérieur a été soigneusement poli au galet, alors que l'intérieur n'a reçu qu'une ébauche de lissage. La cuisson a été effectuée en atmosphère réductrice.

4. J.-P. Mohen et A. Coffyn, *Les nécropoles halstattiennes de la région d'Arcachon*, coll. Bibliotheca Praeistorica Hispana, vol. 9, Madrid, Gala Artes Graphicas, 1970, pl. 9, fig. 6.

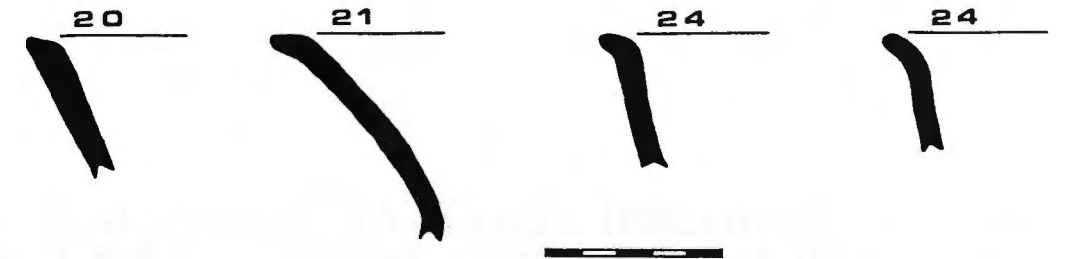


FIG. 12. — Série de lèvres.

Autres formes

Quelques fragments de panses et de fonds laissent supposer la présence de bols à carène sur ce site. Les éléments recueillis sont de facture identique à celle de l'urne biconique: céramique polie, dégraissant de quartz et de mica, cuisson réductrice. Ce premier ensemble voisine avec un fond plat et un fond ombiliqué (Neg. 85-175).

Un fragment de panse (fig. 11) est orné d'un décor organisé de part et d'autre d'une baguette sur carène (Neg. 85-173): des traits parallèles interrompus par d'autres traits perpendiculaires dans la partie supérieure et des hachures orientées de la droite vers la gauche dans la partie inférieure. Ces décors au brunissoir ont été effectués après la pose de la baguette d'argile. Un décor semblable est mentionné par M. Jacques Moreau⁵ à la pointe de la Négade dans le contexte du Deuxième Age du Fer. Cependant, dans notre cas, ce tesson ne peut être postérieur au Premier Age du Fer.

La figure 12 présente une série de bords provenant des US 21 et 25 (Neg. 85-55-169-170-171). Ces formes sont proches de l'urne biconique par les dégraissants contenus dans la pâte, les traitements de surface et le mode de cuisson. La conception de ces lèvres à méplat interne accuse une très nette influence du groupe Atlantique du Bronze Final; elles peuvent être rapprochées du matériel du site d'Ecorneboeuf à Coulouniex-Chamiers en Dordogne étudié par Christian Chevillot⁶.

Enfin la découverte d'une pilette d'auget en bobine (Neg. 85-H.S. 12, fig. 13) et la présence de nombreux fragments d'augets dans la fosse pourrait rappeler la proximité d'une activité d'extraction du sel déjà attestée par Jacques Moreau sur la plage de l'Amélie. Dans cet esprit, quelques céramiques (Neg. 85-159 et Neg. 85-29) ayant retenu des dépôts calcinés sur leurs parois mériteraient d'être analysées.

DATATIONS

Le matériel recueilli dans les deux fosses est de deux époques: Néolithique et Premier Age du Fer. La céramique Néolithique est nettement moins représentée (29 %) que les tessons de l'Age du Fer (71 %). Le matériel lithique, à l'exception de quatre pièces attestées au Néolithique, est constitué d'éclats de taille sans intérêt chronologique. La faible proportion de tessons datables du Néolithique conduit à s'interroger sur leur origine et leur représenta-

FIG. 13. — Fragment de pilette d'auget.



tivité. En effet, la majorité des éléments de céramiques Néolithiques présentent des bords émoussés contrastant nettement avec les tessons de l'Age du Fer aux cassures franches. Cet élément lié aux faits stratigraphiques laisse supposer qu'il s'agit de matériel résiduel ayant percolé d'un paléosol Néolithique perforé par la fosse.

Par contre, une précision chronologique est apportée par la série de lèvres (fig. 12) du Premier Age du Fer, qui, par leurs influences du Bronze Final, incitent à dater ce lot du Premier Age du Fer Ancien, période correspondant sans doute au comblement de la fosse.

Le matériel céramique recueilli dans le fossé est chronologiquement homogène. Les tessons sont associés à des résidus de débitage atypiques. Il y a donc de fortes probabilités pour que le comblement du fossé ait eu lieu durant le Néolithique.

INTERPRETATION

Bien que l'origine anthropique des fosses ne soit pas contestable, leur vocation reste dans l'ombre si l'on considère les seuls faits archéologiques étudiés. Néanmoins, la présence d'un niveau géologique d'argile verte à quelques centimètres sous le fond des fosses peut être le mobile de leur creusement. Notons encore que l'instabilité des parois n'autorise pas l'utilisation de ces excavations comme structures propres à abriter une quelconque activité anthropique. Ces deux faits nous incitent donc à supposer qu'il s'agit de fosses d'extraction d'argile.

Du point de vue du matériel archéologique recueilli, les formes classiques de la céramique du Premier Age du Fer sont représentées: vases situliformes, urnes et bols à carène. L'examen de ces céramiques montre une homogénéité probable de la matière mise en oeuvre. Ce constat implique une maîtrise consciente d'un certain nombre de procédés permettant, à partir d'un même matériau, d'obtenir des rendus très différents dans leurs aspects externes et leur composition physico-chimique; de tels actes étant, bien entendu, probablement étroitement liés à la destination de la forme montée.

Enfin les céramiques du Premier Age du Fer et du Néolithique présentent de troublantes ressemblances du point de vue des impuretés minérales et d'un possible dégraissant végétal présent dans l'argile à l'état naturel. Une comparaison poussée de l'argile naturelle sous-jacente aux fosses avec les céramiques exhumées permettrait de vérifier l'hypothèse d'une production locale de poteries aux époques mentionnées plus haut.

3. J.-C. Echallier, *op. cit.*

5. J. Moreau, "Trois stations préhistoriques et protohistoriques du littoral médocain", *SAB*, 62, 1957-1962, pp. 136-146.

6. C. Chevillot, *Les civilisations de la fin de l'Age du Bronze en Périgord*, Thèse présentée à l'Université de Bordeaux III, 1981, t. 3, pl. 27.

LA SIGILLEE GAULOISE DECOREE DE LA VILLA DE PLASSAC (GIRONDE)

par Teresa Rebollo-Conde *

Les quarante et une pièces décorées que nous présentons ici proviennent des fouilles exécutées sur le site de Plassac en Gironde. S'il est possible de les situer toutes sur le terrain, la stratigraphie n'est pas toujours évidente et homogène. Aussi avons-nous choisi de les présenter par ordre chronologique en tenant compte des ateliers qui les ont produites et en précisant qu'il s'agit d'un matériel sélectionné et représentatif.

Cette étude s'appuie sur les travaux classiques de Déchelette¹, Knorr², Hermet³, Oswald-Price⁴, Oswald⁵, Durand-Lefèvre⁶, etc..., ainsi que des articles récents⁷. D'autre part, A. Vernhet et Th. Martin nous ont personnellement prodigué leurs conseils, aussi bien sur la chronologie que sur la décoration de ce matériel, lors de notre passage à La Graufesenque. Nous devons aussi remercier Françoise Mayet pour son aide constante, Jean-Pierre Bost et J. Dubourg pour nous avoir permis d'étudier puis de publier cette sigillée du Sud de la Gaule.

I- Ateliers de la Graufesenque.

Un seul fragment peut être rattaché à ce centre de production.

* Université de Séville.

1. J. Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, Paris, 1904, 2 vol.

2. R. Knorr, *Töpfer und Fabriken Verzierter Terra-Sigillata des ersten Jahrhunderts*, Stuttgart, 1919.

3. F. Hermet, *La Graufesenque (Condatomagus): vases sigillés, graffiti*, Paris, 1934.

4. F. Oswald et T. D. Pryce, *An Introduction to the Study of Terra Sigillata*, Londres, 1920.

5. F. Oswald, *Index of Figures Types on Terra Sigillata*, Liverpool, 1936-1937.

6. M. Durand-Lefèvre, "Etude sur les vases de Montans du Musée Saint-Raymond de Toulouse", dans *Gallia*, 4, 1946, p. 137-194.

7. C. Bémont et J.-B. Jacob (éd.), *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de production du Haut-Empire: implantations, produits, relations* (Documents d'Archéologie Française, 6), Paris, 1986, avec tout particulièrement les participations d'A. Vernhet, "Centre de production de Millau: atelier de La Graufesenque", p. 96-103 et de Th. Martin, "Groupe de Montans", p. 58-71, (DAF, 6).

1. Fragment d'un vase Drag. 37 dont la décoration est constituée d'une série de motifs superposés, séparés par des lignes de perles. De haut en bas, on distingue une frise d'oves (Hermet, pl. 35 bis; Oswald, n° 19), une guirlande d'éléments trifoliés (Hermet, pl. 29, n° 3; pl. 45, n° 15) et enfin une série d'imbrications verticales à l'intérieur d'un rinceau (Hermet, pl. 6, n° 6 et pl. 35, n° 2 pour les imbrications; Hermet, pl. 36, n° 41 (118) pour le rinceau). Pour A. Vernhet, ce tesson entre dans le style de Frontinus, style de transition daté de l'époque de Vespasien, entre 60 et 80 ap. J.-C. (inv. n° 552).

II- Ateliers de Montans.

Nul mieux que Th. Martin ne peut décrire les caractéristiques principales de la pâte et du vernis des sigillées de Montans: "La pâte est fine, le plus souvent assez tendre, peu sonore et avec des cassures peu franches. On y décèle parfois de minuscules particules de chaux. Elle est généralement de couleur très claire, d'un beige rosé tirant vers le blanc. Au II^{ème} siècle, la pâte des productions sigillées montanaises montre une coloration nettement plus orangée. Le vernis est d'un rouge orangé plutôt foncé, tendant parfois vers une teinte franchement marron-chocolat. Par ailleurs, celui-ci est d'ordinaire peu adhérent (notamment au niveau des bordures, des carènes, des raccords, ainsi qu'à celui des zones décorées) et présente dans l'ensemble un "cuir" plutôt mat"⁸.

2. Fragment de panse d'un vase Drag. 29. De la décoration, on ne voit que deux feuilles de palmier de très bonne facture, proches de motifs semblables connus à Lezoux⁹. Th. Martin situe également ce décor à l'époque tibérienne. (inv. n° 540).

8. Th. Martin, DAF, 6, p. 59.

9. G. Emard et B. Hofmann, "Céramique sigillée de Plassac (33)", dans *Forum* (suppl. au n° 840 de la *Revue du Touring Club de France*), Paris, 1959, p. 11-13.

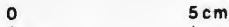
4. Fragment de panse d'un vase Drag. 29, décoré d'un grand médaillon (Hermet, pl. 32, n° 1). Dans ce médaillon apparaît un diclytas (Hermet, pl. 12, n° 11-34; pl. 61, n° 22-23; Knorr, fig. 7, p. 15, n° 6-7; Oswald-Pryce, pl. VIII, n° 1) et, à l'extérieur, une rosette (Hermet, pl. 15, n° 5-6, 21, 25 et 31; Knorr, p. 23, fig. 11). Il peut être daté de la fin du règne de Claude et du début de celui de Néron. (inv. n° 1121).

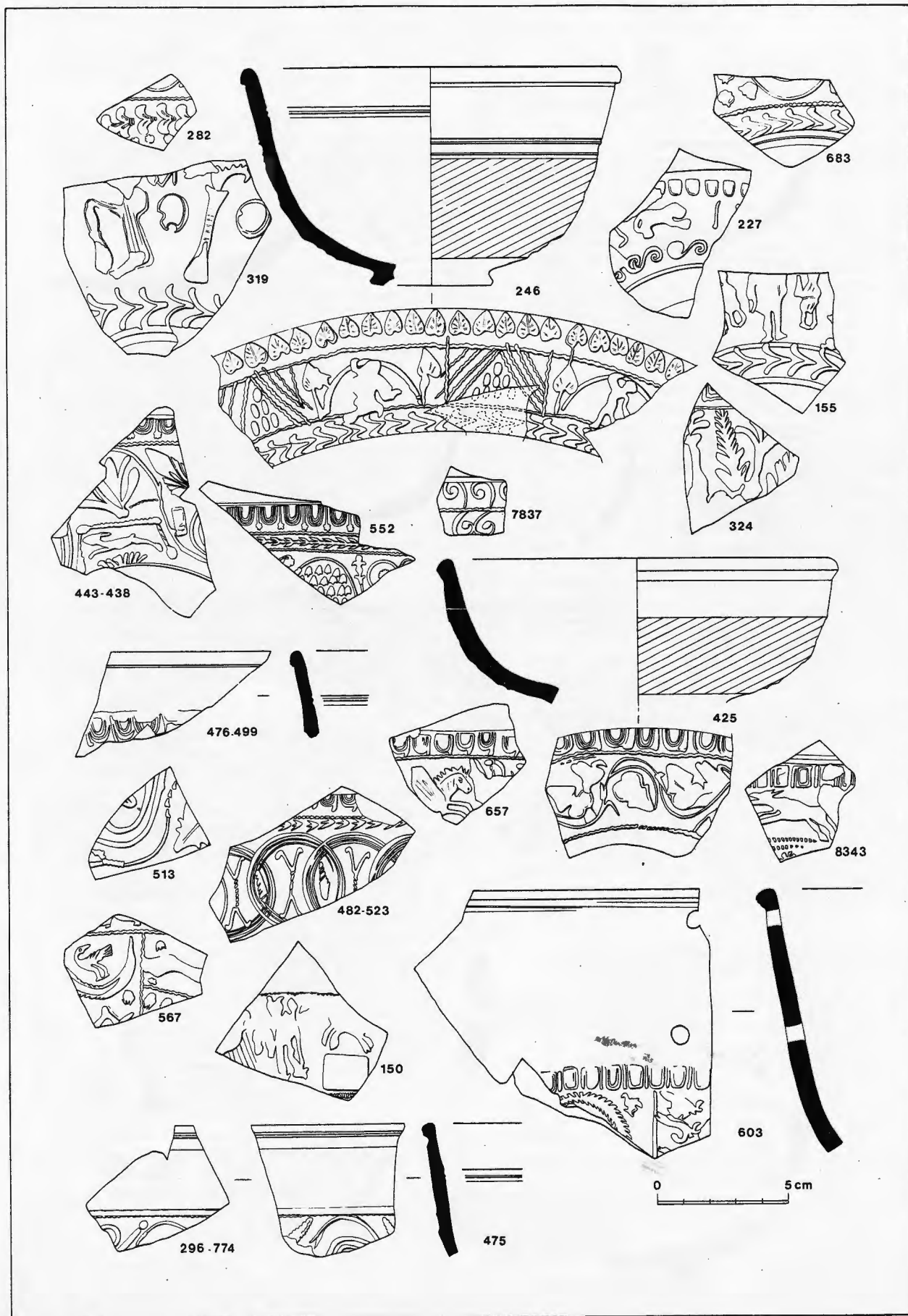
6. Fragment de panse d'un vase Drag. 29. Sous le bord, guilloché, se trouve sans doute un rinceau (Hermet, pl. 30, n° 6 et 16). On peut le situer au milieu du I^{er} siècle ap. J.-C. (inv. n° 15).

8. Fragment de panse d'un vase difficile à déterminer (Drag. 29 ou 37). Sous une ligne de perles, apparaît une frise d'éléments bifoliés (Hermet, pl. 13 B, n° 30-32; pl. 45, n° 19 (152); Knorr, p. 13, n° 21; pl. 2 G), puis une autre constituée de petits motifs végétaux. Ces motifs existent dans le sud de la Gaule depuis la fin du règne de Tibère; ici, nous sommes après les années 60, selon Th. Martin. (inv. n° 282).

10. Fragment de panse d'un vase Drag. 37. Sous une frise d'oves, une ligne de perles, puis un pégase (ou un griffon selon l'opinion de Th. Martin); sur la droite, éléments décoratifs difficiles à déterminer. Th. Martin considère que les oves peuvent appartenir au style d'Attilus qu'il situe sous le règne de Domitien. (inv. n° 657).

15. Deux fragments de la partie supérieure d'un vase Drag. 37. Diamètre du bord: 180 mm. La décoration est constituée d'une frise d'oves (Hermet, pl. 35 bis, n° 33), soulignée d'une ligne de perles, puis d'une grande frise où un rinceau décoré de larges feuilles (Oswald, n° 33; Knorr, pl. 29, n° 4) encadre une sorte de *flabellum* (Hermet, pl. 69, n° 7-31; Knorr, p. 98, fig. 47) sous lequel on trouve un lapin courant sur l'herbe (Knorr, pl. 67, n° 9, B). A la droite de cette scène, un cartouche rectangulaire comportait peut-être le nom du décorateur, hélas illisible aujourd'hui. A. Vernhet et Th. Martin pensent que ce vase imite le style de Mercato de La-Graufesenque ou bien celui de Biragilus. Finalement, Th. Martin date ce vase des années 100/110 et pense qu'on peut le rattacher à la production de Florus, de Montans. (inv. n° 438 et 443).





16. Fragment d'un haut bord de vase Drag. 37. Diamètre: 248 mm. Trou de réparation au-dessus de la décoration. Frise d'oves carrées et plates, presque sans relief; en dessous, de gauche à droite, une archivolte (?) (Hermet, pl. 34; n° 41-42), un petit oiseau (Hermet, pl. 28, n° 61, 67), puis trois dauphins-gargouilles superposés contre un fin bâton (Hermet, pl. 22, n° 225; pl. 99, n° 24; Oswald, pl. LXXXVIII, n° 2404; Knorr, pl. 35, n° 51). Ce dernier motif est typique du style de Germanus qui aurait donc été copié, postérieurement, à Montans; on peut le situer à l'époque antonine. (inv. n° 603).

17. Fragment de panse d'un vase Drag. 37. Dans la partie supérieure du décor, on aperçoit, à gauche, une figure féminine devant une sorte d'autel: il peut s'agir soit d'une version tardive de la Minerve (opinion de A. Vernhet et Th. Martin), soit d'une femme faisant un sacrifice devant un autel, la partie supérieure correspondant au feu (Hermet, pl. 23, n° 266; pl. 65, n° 9; Th. Martin, *RCRF*, 1979, p. 180, fig. 5, n° 1); à la droite de ce motif, une grande colonne (Hermet, pl. 16, n° 46; Knorr, pl. 11, n° 3; Th. Martin, *RCRF*, 1979, p. 180, fig. 5, n° 21), encadrée de deux motifs circulaires et surmontée d'un élément bifolié. Ce décor est souligné dans sa partie inférieure d'une guirlande d'éléments bifoliés. Dans le haut du tesson, un graffiti correspondant sans doute à un N. Pour Th. Martin, ce vase correspond au style de Felicio (pour la colonne) ou à celui de Secundus et se date de l'époque antonine. (inv. n° 319).

18. Fragment de la panse inférieure d'un vase Drag. 37. Du décor, on ne voit que des éléments courbes, peut-être un rinceau, au-dessus d'une ligne de perles; la frise inférieure est composée d'éléments bifoliés (ou imbrications horizontales) (Hermet, pl. 52, n° 37). Ce fragment peut être daté de la première moitié du II^{ème} siècle de notre ère. (inv. n° 315).

19. Vase de forme Drag. 37, fragmentaire et déjà publié¹⁰. Bord ouvert, présentant les deux cannelures typiques de Montans, très irrégulières. Diamètre du bord: 153 mm; diamètre du fond: 50 mm; hauteur: 60 mm. Sur le fond interne, marque du potier Tasgillus¹¹. Une seule frise décorative est encadrée, en haut, par une ligne de perles tronquées, en bas, par une ligne de grosses perles en amande: un rinceau encadre différents motifs décoratifs (feuilles ovalaires, éléments trifoliés, petit animal courant). Ce vase peut être situé dans la première moitié du II^{ème} siècle. (inv. n° 468).

20. Fond d'un vase Drag. 37. La décoration est constituée de deux frises principales, séparées par une ligne de perles. La frise supérieure montre des feuilles en forme de coeur juxtaposées (Knorr, fig. 9, n° 12, 13, 26; pl. 10, n° 4); la seconde des arcs de cercle (Déchelette, pl. VIII, n° 1) contenant alternativement une mystica et un oiseau. Selon Th. Martin, ce vase a pu être produit aux alentours du milieu du II^{ème} siècle. (inv. n° 645).

21. Fond d'un vase Drag. 37 en deux fragments. Diamètre: 72 mm. De la décoration on voit une mystica dans un arc de cercle, comparable à celui du vase n° 14; de part et d'autre, des bâtons ondulés à l'extrémité bifoliée (Hermet, pl. 17, n° 46). Une ligne de perles séparait cette frise de la zone supérieure. Ce vase se situe sous les règnes d'Hadrien-Antonin. (inv. n° 266 et 454).

10. Cf note 9.

11. Un vase avec une décoration identique a été publié par Th. Martin, "Fouilles de Montans. Note préliminaire sur les résultats de la campagne 1975" dans *Figlina*, II, 1977, p. 51-78, p. 65, fig. 9 et 10, n° 9 et 10.

22. Fragment de panse d'un vase Drag. 37. Une ligne de perles sépare deux frises; de la frise inférieure, on voit un rinceau avec volutes opposées (Hermet, pl. 36, n° 1 et 9). Th. Martin situe ce tesson dans la première moitié du II^{ème} siècle. (inv. n° 383).

23. Fragment de la panse inférieure d'un vase Drag. 37. La décoration se compose, à gauche, d'un motif cruciforme autour de cercles concentriques et, à droite, d'une arcature vraisemblablement reposant sur deux colonnes (Hermet, pl. 16, n° 46; Knorr, pl. 11 n° 3; Th. Martin, *RCRF*, 1979, p. 180, fig. 5, n° 21) encadrant une figure féminine faisant un sacrifice devant un autel, que A. Vernhet et Th. Martin identifient à une Minerve tardive (Hermet, pl. 23, n° 266; pl. 65, n° 9; Th. Martin, *RCRF*, 1979, p. 180, fig. 5, n° 1). Th. Martin situe ce produit à l'époque antonine. (inv. n° 303).

24. Fragment de panse d'un vase Drag. 37, pouvant appartenir au même vase que le précédent. La décoration est semblable, puisque l'on voit la partie supérieure d'une arcature, à gauche, et la partie supérieure d'un motif cruciforme, à droite, encadrant un motif végétal et surmonté, à gauche, d'un oiseau (Hermet, pl. 28, n° 42; Th. Martin, *DAF*, 6, p. 65). Même chronologie que le fragment précédent. (inv. n° 327).

25. Deux fragments de la panse supérieure d'un vase Drag. 37. Sous une ligne de perles, apparaît une partie d'un rinceau. Le bord interne porte les deux cannelures typiques des productions de Montans. Th. Martin situe ce fragment vers le milieu du II^{ème} siècle. (inv. n° 774).

26. Bord d'un vase Drag. 37, de 140 mm de diamètre, présentant les deux cannelures à l'intérieur. Le décor est constitué d'un rinceau sous une ligne de perles. Comme le précédent, ce vase peut être situé vers le milieu du II^{ème} siècle de notre ère. (inv. n° 475).

27. Fragment de panse d'un vase Drag. 37, décoré de haut en bas d'une frise d'oves, d'une ligne de perles, puis de motifs végétaux divers dont une palme, un élément trifolié (Th. Martin, *RCRF*, 1979, p. 180, fig. 5, n° 1). Th. Martin le rattache au style de Secundus et le date du milieu du II^{ème} siècle. (inv. n° 324).

28. Fragment de panse d'un vase Drag. 37. Décoration grossière où l'on distingue un Mercure mal imprimé (Hermet, pl. 18, n° 43), à droite, les pattes d'un quadrupède non identifiable, au-dessus d'un cartouche lisse; à gauche du Mercure, éléments indéterminés; cette frise est encadrée par deux lignes de perles, assez irrégulières. Décor datable du milieu du II^{ème} siècle. (inv. n° 150).

29. Fragment de la panse inférieure d'un vase Drag. 37. Au centre, apparaît un personnage d'époque domitienne, mais indéterminé (Hermet, pl. 24, n° 290), encadré de deux personnages "porte-flambeau" (Hermet, pl. 19, n° 98). Sous cette frise, une guirlande d'éléments bifoliés entre deux baguettes au fort relief, ce qui est peu fréquent à Montans selon Th. Martin (Hermet, pl. 45, n° 9, 25, 29; Th. Martin, *Figlina*, 1977, p. 65, n° 9; id., *DAF*, 6, p. 65, fig. 15). Ces motifs, connus à La Graufesenque, ont été copiés par les potiers de Montans. Première moitié du II^{ème} siècle. (inv. n° 155).

30. Vase de forme Drag. 37, portant sur le bord interne les cannelures typiques des productions de Montans. Diamètre du bord: 146 mm; diamètre du fond: 48 mm; hauteur: 85 mm. Trois frises décorent la panse: une frise de feuilles cordiformes (Knorr, p. 15, fig. 7, n° 47; pl. 6, n° 2;

Th. Martin, *Figlina*, 1977, p. 65, fig. 9, n° 9); sous une ligne de perles, motifs triangulaires se répétant tout autour du vase, triangles bâtis par des lignes ondulées irrégulières (Hermet, pl. 52, n° 1, 7) et contenant des petits motifs imbriqués au nombre variable, alternant avec un arc de cercle jouté par deux feuilles cordiformes à tige ondulée et encadrant une figure humaine (Hermet, pl. 19, n° 8; pl. 87, n° 6); une frise inférieure constituée d'une guirlande bifoliée, rappelant celle du n° 29. Vase datable du milieu du II^{ème} siècle. (inv. n° 246).

31. Fragment de panse d'un vase Drag. 37. Décoration végétale, ovulaire à gauche (Knorr, pl. 30, n° 11), trifoliée au centre (Hermet, pl. 7, n° 40; pl. 14, n° 29; Knorr, pl. 6, n° 8) à l'intérieur d'un arc de cercle (Hermet, pl. 31, n° 5). Th. Martin situe ce fragment vers le milieu du II^{ème} siècle. (inv. n° 418).

32. Partie supérieure d'un vase Drag. 37. Diamètre du bord: 130 mm. La frise principale est décorée d'un rinceau encadrant des feuilles dont la pointe est alternativement tournée vers le haut et vers le bas; des oiseaux (cygnes ?) surmontent une feuille sur deux. Ce dernier motif se retrouve sur un autre fragment (inv. n° 655) permettant d'attribuer ces tessons aux ateliers de Montans, car le n° 425 présente un type de fabrication peu habituel. Th. Martin le date vers le milieu du II^{ème} siècle. (inv. n° 425).

33. Fragment de panse d'un vase Drag. 37. Frise d'oves quadrangulaires, mal imprimées, puis chien courant (Hermet, pl. 16, n° 45; Oswald, pl. LXXXII, n° 2039; Th. Martin, *DAF*, 6, p. 67, n° 5), en dessous duquel on voit deux lignes irrégulières de perles et le haut d'une rosette sans doute (Knorr, p. 23, fig. 11). Ce fragment, tardif, proviendrait, selon l'opinion de Th. Martin, des dernières productions de Montans. (inv. n° 8343).

34. Fragment de panse de vase difficile à déterminer (Drag. 29 ou 37). La décoration consiste en deux frises de volutes, séparées par une ligne de perles (V45, n° 35 (184), 36 (187)). Ce tesson peut être daté vers le milieu du II^{ème} siècle. (inv. n° 7837).

35. Fragment de panse d'un vase Drag. 37. En haut, se voit la partie inférieure d'un oves; en dessous, la décoration est délimitée en panneaux à l'intérieur desquels on remarque un oiseau à l'intérieur d'un arc de cercle (Hermet, pl. 28, n° 40, 42; Knorr, pl. 22, n° 15); à droite, un animal courant peut-être, impossible à déterminer, puis des imbrications, isolées ou en ligne horizontale (Hermet, pl. 35 B, n° 2; pl. 52, n° 15-37). Ce fragment peut être daté du début du II^{ème} siècle. (inv. n° 567).

36. Deux fragments de la panse inférieure d'un vase Drag. 37. Le décor est divisé par une colonne torsadée: à gauche, des panneaux séparés par des lignes de perles, dans lesquels on distingue un arc de cercle se terminant par une volute interne (Hermet, pl. 31, n° 3, 6); à la droite de la colonne, un tympaniste (Hermet, pl. 19, n° 84). Th. Martin date ce tesson du milieu du II^{ème} siècle. (inv. n° 682 et 684).

37. Fragment de la panse inférieure d'un vase Drag. 37. Le décor est composé de festons ou arcs de cercle avec volute interne (Hermet, pl. 31, n° 3, 6); une ligne de perles les sépare de la frise supérieure. Ce fragment peut être daté aussi du milieu du I^{er} siècle. (inv. n° 247).

III- Autres ateliers.

38. Trois fragments du bord d'un vase Drag. 45. Pâte rouge-brique, assez fine, bien cuite; vernis rouge foncé, un peu marron, brillant et épais. La décoration se compose d'un relief appliqué en forme de tête de lion servant de déversoir, encadrée d'incisions profondes obliques. Cette pièce provient sans doute des ateliers du centre de la Gaule, et de Lezoux peut-être; elle peut dater de la fin du II^{ème} siècle ou du début du III^{ème} 12. Diamètre du bord: 190 mm. (inv. n° 170, 184 et 164).

39. Bord d'un vase de forme difficile à préciser, étant donné son grand diamètre (210 mm); il peut s'agir de la forme Déch. 67 ou 72. Pâte rose orangée; vernis rouge foncé, un peu marron et légèrement brillant, s'écaillant assez facilement. Décor à la barbotine indéterminable. Même datation que le vase précédent. (inv. n° 509).

40. Bord en amande d'un bol à la paroi presque oblique. Pâte beige; vernis orange, assez mat. Diamètre: 145 mm. La décoration est constituée de dessins géométriques exécutés à la molette. Ce type de décoration est typique des ateliers de l'Argonne 13 à partir de la fin du III^{ème} siècle et pendant tout le IV^{ème}. (inv. n° 549).

41. Petit vase au profil presque complet. Panse carénée surmontée d'un bord très ouvert et mouluré intérieurement; pied assez haut. Diamètre du bord: 70 mm; diamètre du pied: 42 mm; hauteur: 35 mm. Pâte rosée; vernis rouge orangé, mat et très bien conservé. La décoration, sur la partie supérieure de la panse, est constituée de trois cannelures, recoupées par des incisions verticales profondes. Centre de production inconnu, chronologie difficile à situer, peut-être fin II^{ème} ou début III^{ème} siècle. (inv. n° 365).

Malgré le faible nombre de vases décorés découverts dans la villa de Plassac, quelques conclusions d'ensemble peuvent être tirées. Tout d'abord sur la provenance de ce matériel: la prépondérance des ateliers de Montans se trouve confirmée, puisque sur les 41 fragments présentés, 36 en proviennent, alors que nous n'avons trouvé qu'un seul fragment fabriqué à La Graufesenque. La céramique sigillée lisse et les marques de potier vont dans le même sens. Ainsi se trouve confortée la carte de diffusion des ateliers de Montans 14. Il est difficile de savoir si ce schéma est encore valable pour la fin du II^{ème}, le III^{ème} et le IV^{ème} siècles. Le faible nombre de tessons provenant de la Gaule du Centre et de l'Est le laisse supposer, alors qu'il y a de nombreux fragments de vases lisses en "sigillée claire B", produits vraisemblablement dans le sud ou le sud-ouest de la Gaule.

12. Ph. Bet, H. Vertet et alii, "Les ateliers du Centre de la France: groupe de Lezoux", dans *La terre sigillée gallo-romaine*, DAF, 6 1986, p. 137-163, p. 140.

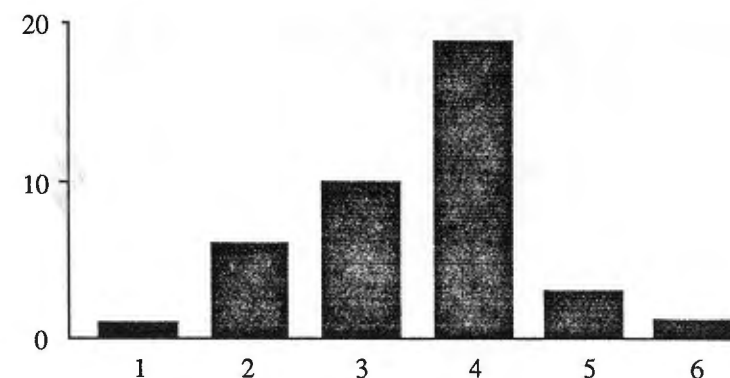
13. Cf. G. Chenet, *La céramique gallo-romaine d'Argonne du IV^{ème} siècle et terre sigillée décorée à la molette*, Mâcon, 1941, p. 69-70; G. Chenet et G. Gaudron, *La céramique sigillée d'Argonne des II^{ème} et III^{ème} siècles* (VI^{ème} suppl. à *Gallia*), Paris, 1955.

14. Th. Martin, "Les ateliers du sud de la France: groupe de Montans", dans *DAF*, 6, 1986, p. 70, fig. 10.

Les formes présentes dans ce catalogue montrent un diagramme semblable, avec prépondérance de la forme Drag. 37 (avec 30 exemplaires) sur la forme Drag. 29 (5 exemplaires) et la forme Déchelette 67 (1 exemplaire). Les autres formes diverses apparaissent quand les premières

ont disparu ou commencent à disparaître.

Les conclusions d'ordre chronologique sont intéressantes dans la mesure où elles complètent celles que l'on peut tirer des marques de potiers.



Des formes précoces, d'époque tibérienne, nous n'avons trouvé qu'un seul tesson (n° 2). Toutefois, l'inventaire dressé par J.-P. Bost en signale un deuxième que nous n'avons pas eu l'occasion de voir. Cette faiblesse du niveau tibérien se constate aussi dans les marques de potiers, dans les vases lisses et dans d'autres catégories de matériel, comme les céramiques à parois fines et les amphores. Aux deux règnes suivants (Claude et Néron) appartiennent cinq tessons seulement, ce qui n'est pas représentatif de la réalité, puisque les formes lisses et les marques de

potiers sont abondantes à ce moment-là. En revanche, à partir de la fin du I^{er} siècle jusqu'au milieu du siècle suivant, ce sont les sigillées décorées qui illustrent le mieux la vitalité de la villa de Plassac, avec les formes Drag. 37 tardives des ateliers de Montans. Les productions décorées se raréfient considérablement par la suite, mais ce phénomène est sans doute à mettre en relation beaucoup plus avec l'éloignement des nouveaux centres producteurs ou à un changement de mode qu'à un déclin économique quelconque de la villa.

LES MARQUES SUR SIGILLEE SUD-GALLIQUE
DE PLASSAC (GIRONDE)

par Conceição Lopes *

Les fouilles de la villa romaine de Plassac, en Gironde, ont donné, selon l'inventaire général, un lot de vingt-cinq marques sur sigillée. En voici le relevé:

N° inv.	Date	Localisation	Marque	N° cat.
130	16.VII.65	P2, NE, sur mur	rosette	16
83	20.II.65	P2, int. can.	?	—
195	65	?	[S]ECVNDI	9
220	—	Bastion	[...]I	—
260	10.VIII.67	Q6	[...]BIL	1
321	19.VII.68	F12 (3)	CRES	5
331	VIII.68	02, salle 20	L. EPPI	6
376	2.V.69	M2	[...]IIXNI	17
378	15.VI.69	C11	VIES	14
400-405	VIII.69	F15 ou D11	id?	—
412	VIII.69	E12	RON	2
417	V. 70	C11 ?	VALER	11
437	VIII.70	C10 ou C10/C11	QVI	8
438	VIII.70	G15	CARILLIVS ?	—
468	XI.70	G14	TASGII	10
526	31.IV.71	J11	TVMV	—
539/407/393	5.VIII.71	C11	OCI	4
542	7.VIII.71	C11	ERTO	13
553	24.VII.72	E8	AQVIT	3
555=7728	31.VII.72	E9	MIII/NTV	7
557	VIII.72	C7	VERTOV[...]	12
7973	VII.77	P1/Q1	L[S]FLA	15
—	VII.77	P1/Q1	disparue	—
—	63/64 ?	aile est	illisible	—
—	VIII.73	P8	rosette	—

Le corpus qui suit, après avoir éliminé les exemplaires illisibles ou disparus, retient seulement dix-sept marques. L'absence de véritables données stratigraphiques n'empêche pas ce matériel d'éclairer la chronologie des établissements romains qui se sont succédé sur le site de Plassac.

L'interprétation de certaines marques et la chronologie proposée doivent beaucoup aux conseils que nous ont

prodigués Thierry Martin et Alain Vernhet, fouilleurs respectifs des centres de production de Montans et de La Graufesenque; grâce à eux et à leurs dernières publications ¹, nous pouvons aller plus loin que l'ouvrage de

1. Th. Martin, "Les ateliers du sud de la France. Groupe de Montans", dans *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de production du Haut-Empire: implantations, produits, relations* (sous la direction de C. Bémont et J.-P. Jacob) (DAF, 6), Paris, 1986 (=DAF, 6), p. 57-71). A. Vernhet, "Les ateliers du Sud de la France. Groupe de La Graufesenque", *ibid.* p. 96-103. Dans notre catalogue, nous faisons référence à la liste des noms de potiers donnée à la fin de cet ouvrage, p. 277-286.

* Université de Coimbra.

F. Oswald² ne le permet et apporter plus de précision que les premiers éditeurs des sigillées de Plassac³.

Ces dix-sept estampilles sont dessinées, grandeur nature, sur la fig. 1.

1- [AL]BI (fig. 1,1)

Marque fragmentaire sur fond de bol Drag. 27. Cartouche *in tabula ansata*.

Albus est un potier connu à La Graufesenque, à l'époque claudio-néronienne et à Lezoux sous Hadrien et Antonin (Oswald, p. 12). En fait, il est aussi connu à Montans, centre auquel nous pensons qu'il faut rattacher ce tesson (DAF, 6, p. 279).

2- [AP]RON[I] (fig. 1,2)

Marque fragmentaire sur fond de bol Drag. 27. Cartouche rectangulaire aux angles arrondis.

Il est vraisemblable que le poinçon-matrice qui a servi à signer ce vase a été volontairement cassé aux deux extrémités, afin de constituer une signature plus courte pour les petits vases. C'est une habitude bien attestée dans le sud de la Gaule, selon A. Vernhet et Th. Martin.

Apronius est un potier de Montans, ayant travaillé essentiellement entre 60 et 70 ap. J.-C. (Oswald, p. 20; DAF, 6, p. 279).

Graffite en X sous le fond externe.

Marque publiée par Emard-Hoffman, p. 13 (identifiée à Ronicus).

3- AQVIT (fig. 1,3 et 2,1)

Marque entière sur fond interne d'une assiette Drag. 15/17. Cartouche *in tabula ansata*.

Il s'agit du potier Aquitus, et non Aquitanus (Oswald, p. 20-21), qui a travaillé à La Graufesenque comme à Montans (DAF, 6, p. 279). La forme du cartouche permet de l'identifier au potier de Montans, tout comme le profil du bord de l'assiette, et de le situer entre les années 40 et 50 ap. J.-C.

4- [C]OCI (fig. 1,4 et 2,3)

Marque fragmentaire sur fond interne d'un bol Drag. 24/25. Cartouche rectangulaire. Poinçon-matrice cassé, comme pour le numéro 2.

Cocus, déjà connu à La Graufesenque et à Banassac (Oswald, p. 83), est maintenant attesté à Montans (selon Th. Martin). Le profil du vase le situe sous Claude et Néron.

5- CRE (fig. 1,5)

Marque entière sur fond interne d'un bol Drag. 27. Cartouche *in tabula ansata*, à l'intérieur d'une empreinte rectangulaire.

Le potier Crestus, avec ce type de poinçon, est bien attesté sur le site de Montans, à l'époque de Claude-Néron (DAF, 6, p. 60 et 281).

Marque déjà publiée par Emard-Hofmann, p. 13 (identifiée à Chresimus ou Cresimus, de l'époque flavio-trajanienne).

6- L. EPPI (fig. 1,6)

Marque presque entière sur fond de vase Hermet 29 (service F d'Alain Vernhet). Cartouche rectangulaire.

Le potier L. Eppius est attribué à Montans depuis longtemps (Oswald, p. 115). La forme du vase permet de

rabaisser la production de ce potier à l'époque flavienne (DAF, 6, p. 99 et 281).

Marque déjà publiée par Emard-Hofmann, p. 13 (qui ont suivi les indications d'Oswald).

7-MLE/NTV (fig. 1,7 et 2,6)

Marque entière sur fond d'un vase pouvant être rattaché vraisemblablement à la forme précoce Drag. 24/25. Cartouche rectangulaire, poinçon inscrit sur deux lignes séparées par un filet.

Cette marque n'est connue ni par Oswald, ni par A. Vernhet. En revanche, Th. Martin l'aurait rencontré sur le site de Montans. L'interprétation du nom de ce potier est malaisée; nous proposons M(arcus) LENTV(s) dans la mesure où ce nom semble déjà connu à Montans (DAF, 6, p. 282). La production de ce potier aurait commencé sous le règne de Tibère (selon le profil du vase et le type de poinçon).

8- QVI (fig. 1,8 et 2,2)

Marque entière sur fond interne d'un bol Drag. 27. Cartouche *in tabula ansata*.

Quintus a travaillé aussi bien à La Graufesenque qu'à Montans (DAF, 6, p. 284). La forme du cartouche le rattache de préférence à Montans.

Le profil du vase le situe sous Claude-Néron, comme la forme du cartouche.

Marque déjà publiée par Emard-Hofmann, p. 13.

9- [SE]CVNDI (fig. 1,9)

Marque fragmentaire sur fond interne d'un bol Drag. 46 (= service F de La Graufesenque).

Deux potiers portant ce nom ont travaillé à Montans (DAF, 6, p. 285), l'un à l'époque de Claude-Néron, l'autre sous les Flaviens. Ici, en raison du profil du vase, nous avons tout lieu de penser qu'il s'agit de Secundus II. Les stries apparaissant sur le fond du poinçon laissent supposer que la matrice était confectionnée en bois.

10- TASGIL (fig. 1,10)

Marque entière sur le fond interne d'un vase Drag. 37. Déjà, Emard-Hofmann, p. 11, doutaient que ce vase puisse provenir de Lezoux (Oswald, p. 312). En fait,

Tasgillus est aujourd'hui attesté à Montans (DAF, 6, p. 285) au II^{ème} siècle de notre ère.

11- VALER (fig. 1,11)

Marque presque entière sur le fond d'un vase de forme indéterminable. Cartouche rectangulaire.

Valerius est connu depuis longtemps comme un potier de Montans, de l'époque Tibère-Néron (Oswald, p. 323). Le profil du fond serait d'époque claudienne (selon Th. Martin).

12- VERTOV[G] (fig. 1,12)

Marque fragmentaire sur fond d'un plat Drag. 15/17. Cartouche *in tabula ansata*.

Vertougus est donné comme potier du sud de la Gaule, de l'époque flavienne (Oswald, p. 331). Il appartient en fait au centre de production de Montans (DAF, 6, p. 286) et à l'époque Claude-Néron (forme du cartouche et profil du vase).

13- [V]ERTO[VG] (fig. 1,13)

Marque entière, vraisemblablement, si l'on pense qu'il s'agit d'un poinçon comparable aux numéros 2 et 4, sur fond de bol Drag. 27.

Même potier que le précédent.

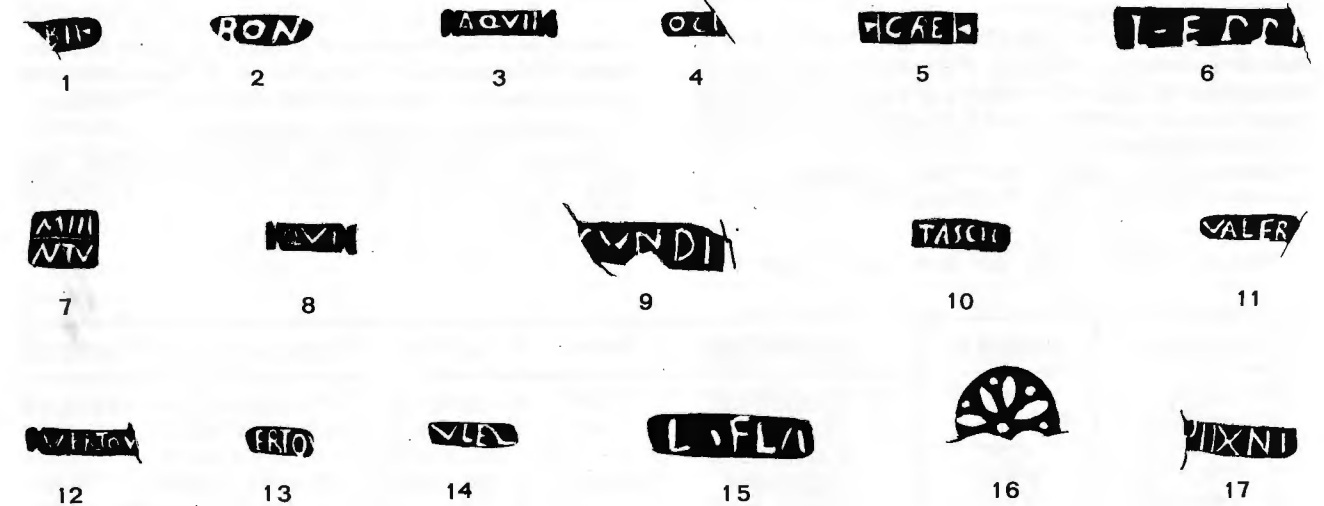


FIG. 1. — Marques de sigillée sud-gallique de Plassac. Ech. 1:1

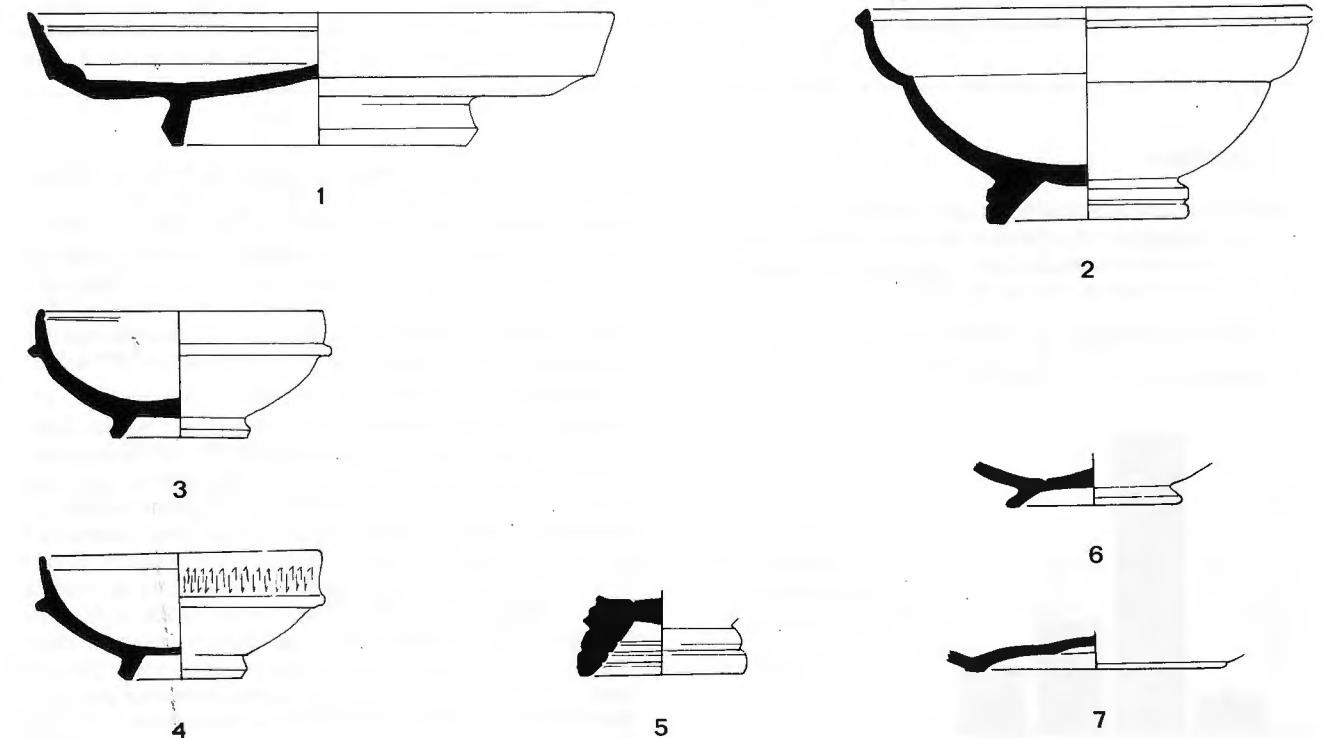


FIG. 2. — Profils de vases de sigillée sud-gallique de Plassac. Ech. 1:2.

2. F. Oswald, *Index of Potters Stamps on Terra Sigillata "Samian ware"*, Margidunum, 1931 (rééd. Londres, 1964) (=Oswald).

3. G. Emard et B. Hofmann, "Céramique sigillée de Plassac (33)", dans *Forum* 2, sept. 1972, p. 10-13 (= Emard-Hofmann).

14- VLES (fig. 1,14 et 2,4)
 Marque entière sur fond interne de bol Drag. 24/25.
 Cartouche rectangulaire.

Ce poinçon est connu par Th. Martin à Montans où nous l'avons nous-même rencontré. Il est encore impossible de l'interpréter et même de savoir s'il s'agit d'un poinçon entier ou volontairement cassé. Le profil du vase le situe à l'époque claudienne.

Marque déjà publiée par Emard-Hofmann, p. 13 (hésitant entre les lectures VLES et ATES).

15- L[S]FLA (fig. 1,15 et 2,4)

Marque entière, située sur fond interne d'un vase

Drag. 46, sans pied, (DAF, 6, p. 64, n° 5-6). Cartouche rectangulaire.

L. S. Flavius est donné comme un potier du sud de la Gaule et peut-être de Lezoux (Oswald, p. 124). En fait, il est attesté à Montans (DAF, 6, p. 284. L. S. FLAVINI ?); le profil, même rare, appartient sans doute au II^{ème} siècle.

16- Poinçon anépigraphe = rosette (fig. 1,16)

Marque fragmentaire sur fond interne d'un vase Drag. 46 (service A de La Graufesenque). Cartouche rectangulaire.

Epoque flavienne, provenant de Montans.

N°	POTIER	MARQUE	CARTOUCHE	N° INV.	FORME	CHRONOLOGIE	ATELIER
1	ALBVS	[BI	<i>in tabula ansata</i>	260	DRAG. 27	CLAUDE/NERON	MN ou GR
2	APRONIVS	[AP]RON[II]	rectangulaire	417	DRAG. 27	NERON/DOMITIEN	MN
3	AQVITVS	AQVIT	<i>in tabula ansata</i>	551	DRAG. 15/17	CLAUDE/40-50	MN
4	COCVS	[C]OCI	rectangulaire	539/407/393	DRAG. 24/25	CLAUDE/NERON	MN
5	CRESTVS	CRE	<i>in tabula ansata</i>	321	DRAG. 27	CLAUDE/NERON	MN
6	L. EPIVS	LEPPI	rectangulaire	331	HERM. 29	VESPASIEN	MN
7	M. LENTVS	M[II]NTV	rectangulaire sur deux lignes	555=7728	?	TIBERE	MN
8	QVINTVS	QVI	<i>in tabula ansata</i>	437	DRAG. 27	CLAUDE/NERON	MN
9	SECVNDVS II	SECVNDI	rectangulaire	195	DRAG. 46	FLAVIENS	MN
10	TASGILVS	TASGIL	rectangulaire	468	DRAG. 37	II ^{ème} s.	MN
11	VALERIVS	VALER[]	rectangulaire	417	IND.	CLAUDE	MN
13	VERTOVGVVS	VERTOVG	<i>in tabula ansata</i>	557	DRAG. 15/17	avant 60	MN
13	VERTOVGVVS	[V]ERTOV[G]	rectangulaire	542	DRAG. 27	CLAUDE	MN
14	VLES	VLES ? S retro	rectangulaire	378	DRAG. 24/25	CLAUDE	MN
15	L. S. FLA(?)	L[S]FLA	rectangulaire	7972/73	DRAG. 46	FLAVIENS	MN
16		motif végétal	circulaire	130	DRAG. 46	II ^{ème} s.	LX
17		[...]IXNI	rectangulaire	376	DRAG. 46	FLAVIENS	MN

MN: Montans; GR: La Graufesenque; LX: Lezoux

Conclusions

Bien qu'elles constituent un lot relativement réduit, les marques de sigillée sud-gallique trouvées dans la villa de Plassac nous permettent de tirer des conclusions aussi bien d'ordre chronologique que de provenance.

Grâce aux datations des marques elles-mêmes, le diagramme suivant établit de façon nette la chronologie des importations sur le site de Plassac.

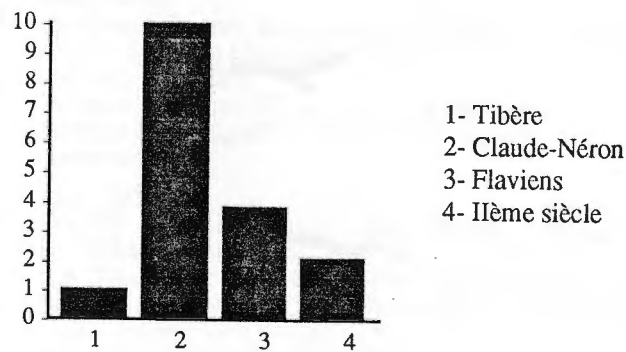


Diagramme chronologique des marques de sigillée sud-gallique de Plassac

Ces importations ont débuté sous le règne de Tibère, avec un faible nombre d'exemplaires, ont atteint leur *floruit* sous les règnes de Claude et Néron. Ce sont en effet les potiers ayant travaillé entre les années 40 et 60 de notre ère qui ont fourni 59,3 % des marques étudiées. Puis nous assistons à un affaïssement croissant entre l'époque flavienne (23 %) et l'époque trajanienne (11 %); aucune marque de sigillée ne peut être située plus loin dans le II^{ème} siècle.

L'étude des marques de Plassac nous apporte des données chronologiques, plus importantes pour les datations des constructions successives des établissements fouillés que pour leur occupation, surtout en ce qui concerne le II^{ème} siècle. La seule marque d'époque tibérienne en elle-même ne signifie pas grand chose; mais, associée à un tesson décoré (hélas, perdu), à quelques lèvres d'amphores Pascual 1⁴, à quelques fragments de vases à parois fines et à des peintures du troisième style, elle témoigne de l'implantation d'un établissement à cette époque. Cette villa semble avoir connu une forte expansion sous les règnes de Claude et de Néron, comme l'atteste le grand nombre de marques datables de ces règnes. L'époque flavienne et même flavio-trajanienne voit les importations de sigillée se réduire fortement, ce que l'on constate même

4. F. Mayet, "Les amphores de Plassac (Gironde)", dans *Cahiers du Vézère*, XLV, 1987, p. 49-55.

dans les formes décorées. Cette période de récession a précédé vraisemblablement la construction du deuxième établissement (entre les années 90 et 110).

Par la suite, nous ne trouvons pratiquement plus de marques de sigillée sud-gallique qui auraient accompagné l'occupation de cette deuxième villa. Cette absence, cependant, ne signifie pas l'arrêt des importations de céramique car, au contraire, les formes décorées de sigillée, presque inexistantes au I^{er} siècle, deviennent de plus en plus abondantes dans le courant du II^{ème} (formes tardives de la Drag. 37 essentiellement).

Quant à la provenance de ce matériel, si nous mettons à part la marque n° 16 provenant de Lezoux et la marque n° 1 qu'il est difficile d'attribuer soit à La Graufesenque soit à Montans, toutes les autres sont attribuables aux ateliers de Montans. En effet, Montans est à l'origine d'environ 89 % des marques présentes à Plassac. Ce pourcentage est le même dans les formes lisses et dans les formes décorées. Ce tableau correspond parfaitement à ce que nous connaissons de la diffusion des sigillées de Montans⁵. Cette diffusion est essentiellement occidentale et atlantique, depuis le nord-ouest de l'Espagne⁶ jusqu'à la Bretagne romaine, en passant par l'Aquitaine. Ce qui est plus curieux, c'est de voir la faiblesse des productions de La Graufesenque au I^{er} siècle et de Lezoux au II^{ème} siècle.

Un des intérêts majeurs de l'étude des noms de potiers ou

d'*officinarios* est d'enrichir l'onomastique de la région où l'on a produit les sigillées. C'est la raison pour laquelle il est utile de publier les inscriptions sur *instrumentum domesticum*, non plus en fonction de la géographie des trouvailles, mais de celle des sites de production. Par exemple, les marques sur sigillée sud-gallique complètent l'onomastique du sud de la Gaule romaine⁷. Le corpus de Plassac est trop réduit pour apporter de grands résultats dans ce domaine. Quatorze marques seulement sont utilisables pour une étude statistique ou onomastique.

On relève quatre *nomina* pour dix *cognomina*; les premiers sont tous d'origine latine: Apronivs, Eppivs, Valerivs, S(); les seconds en revanche appartiennent soit à l'onomastique latine: Albvs, Lentvs (?), Qvintvs et Secvndvs, soit à l'onomastique celtique: Aqvivs (?), Cocvs, Tasgillvs et Vertovgvs. Un seul surnom présente une origine grecque: Crestvs; il a été souvent adopté par des esclaves et des artisans⁸. Si l'on totalise l'ensemble des noms présents à Plassac, on s'aperçoit que huit sont d'origine latine pour six d'origine celtique. Il semble donc que la population indigène soit fortement représentée parmi ces artisans, comme le soulignait déjà A. Grenier⁹. Il faudra naturellement poursuivre ces recherches sur une plus grande échelle pour atteindre des résultats plus probants aussi bien sur le plan social que sur le plan des structures de production, comme cela a déjà été tenté pour les sigillées hispaniques¹⁰.

7. C'est dans ce sens-là que F. Mayet a parlé au colloque sur l'épigraphie hispanique. "Epigraphie et céramique. Réflexions sur une nouvelle édition de l'épigraphie hispanique sur *instrumentum domesticum*", dans *Epigraphie Hispanique. Problèmes de méthode et d'édition* (table-ronde tenue à l'Université de Bordeaux III, les 8, 9, 10 décembre 1981), Paris, 1984, p. 216-221.

8. *L'onomastique latine* (Colloques internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique, n° 564), Paris, 1977, p. 358.

9. A. Grenier, "La Gaule romaine", dans *An Economic survey of Ancient Rome*, III, Paterson, 1959, p. 526.

10. F. Mayet, *Les céramiques sigillées hispaniques. Contribution à l'histoire économique de la Péninsule Ibérique sous l'Empire Romain*, (Publications du Centre Pierre Paris, 12), Paris, 1984, p. 105-219. Le cas de La Graufesenque a été évoqué de la p. 210 à la p. 212.

5. Th. Martin, "Montans", dans *DAF*, 6, p. 70-71.

6. Il faut aujourd'hui étendre cette diffusion vers le sud du Portugal. Nous avons en effet découvert nous-même un lot de céramiques sigillées de Montans dans une villa, Cegonha, sur la commune de Vidigueira (Beja). Leur publication est déjà sous presse dans une revue portugaise.

VERS LE RENOUVELLEMENT DE NOS CONNAISSANCES SUR L'ART ROMAN DU SUD-OUEST DE LA FRANCE

par Jacques Gardelles *

Le livre de M. l'Abbé Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Paris, Picard, 1987, nous fait enfin pénétrer dans une période bien déterminée et capitale de l'histoire de notre art roman. Naguère celui-ci était un peu considéré comme un bloc homogène, des environs de l'an 1000 jusqu'aux premières décennies du XIII^{ème} siècle, et les premiers commentateurs, Drouyn et Brutails pour la Gironde, Tholin pour l'Agenais, avaient à défricher un énorme champ d'investigations, sans pouvoir toujours comparer leurs trouvailles avec celles d'autres chercheurs, eux aussi isolés sur leur propre terrain. Il était en outre difficile de pousser à fond, faute de moyens photographiques suffisants, l'analyse et la comparaison des éléments sculptés. Il faut ajouter que nos connaissances sur l'art roman du reste de la Gascogne - Landes, Gers, Hautes-Pyrénées, Pyrénées-Atlantiques, parties méridionale de la Haute-Garonne et occidentale de l'Ariège - restaient, à quelques exceptions près, assez sporadiques.

J. Cabanot a passé d'abord au crible de sa critique tous les reliefs conservés sur ce vaste territoire. Il a pris le parti d'éliminer tout ce qui provient du désir d'imiter avec plus ou moins de bonheur les productions toulousaines et quercynaises d'un côté et les modèles saintongeais de l'autre. Il est resté ainsi en ligne une trentaine d'édifices possédant des oeuvres sculpturales qui lui paraissent marquer l'apparition des diverses tendances d'un art nouveau et de leur développement.

Ces monuments remontent tous aux dernières décennies du XI^{ème} siècle. Leur apparition coïncide avec l'introduction de la réforme grégorienne, le rétablissement des sièges épiscopaux disparus dans les crises du Haut Moyen Age, et la renaissance ou la création de nouveaux monastères: le plus important est, à coup sûr, celui de Saint-Sever qui, au temps de l'abbé Grégoire de Montaner (1018-1072), eut un rôle essentiel dans la diffusion de l'esprit clunisien. Le tout coïncide avec la nouvelle colonisation rurale, le rattachement de la Gascogne à l'Aquitaine poitevine par des liens dynastiques et le premier développement du pèlerinage de Saint-Jacques.

Jusqu'à cette époque, les constructions religieuses étaient généralement simples, rarement basilicales, faites de matériaux grossiers, de moellons plus ou moins réguliers, de petit échantillon, avec des renforts de pierres appareillées aux baies, aux angles et aux contreforts. Ces édifices ne présentent pas les décorations architecturales simples du "premier art roman méridional", dont le domaine ne dépasse pas à l'ouest le bassin supérieur de la Garonne.

Passant à son sujet proprement dit, J. Cabanot attribue aux décennies terminales du XI^{ème} siècle, trois groupes de sculptures, alors que la période précédente ne nous a laissé aucun décor en relief. Le premier comprend les sculptures - surtout les chapiteaux - de trois églises girondines, celles de Villenave-d'Ornon, Le Nizan et La Libarde (crypte), ainsi que quelques chapiteaux du Musée d'Aquitaine. Ces ensembles sont en relations étroites avec ceux de Consac et Thaims (Charente-Maritime) et Saint-Trojan (Charente). Ces oeuvres appartiennent à des édifices où se mêlent des méthodes de construction archaïque, des traits déjà proprement romans (appareillage des supports et présence de voûtes). Les tailloirs sont le plus souvent de simples tablettes, les corbeilles sont simples aussi, avec parfois des angles abattus. Les décors sont souvent géométriques, avec des entrelacs, parfois assez complexes; les éléments végétaux offrent quelques souvenirs très interprétés de l'Antique; les figurations humaines sont rares. Comme le prouve une abondante illustration, ces oeuvres ont des précédents en Italie, comme dans l'Espagne wisigothique et asturienne, et, plus loin dans le temps, dans la sculpture sur marbre des ateliers aquitains du Haut Moyen Age.

Un second ensemble, sans doute contemporain, est ensuite étudié. Presque tous les éléments proviennent de la partie orientale de la Gascogne, sauf un chapiteau de Saint-Vincent-de-Xaintes (Dax), quelques morceaux du porche de Saint-Seurin de Bordeaux, et surtout les décors de deux églises saintongeaises, celles de Saint-Thomas-de-Conac et celle de Bougneau, sans compter le reste des reliefs de Thaims. Il s'agit d'édifices plus importants, grosses priorales, abbaciales, voire même une cathédrale, celle de Saint-Lizier en Couserans, d'une construction souvent savante - ce qui n'exclut pas toutefois complètement

* Professeur émérite, Bordeaux III.

l'usage du moëllonnage irrégulier - conçues souvent avec plus d'ampleur et selon des plans souvent plus complexes. Les thèmes décoratifs, entrelacs savants, palmettes diverses, grappes de raisin, s'appliquent aussi bien aux chapiteaux qu'aux encadrements de fenêtres (Saint-Thomas-de-Conac, Peyrusse-Grande). Les formes de la corbeille ressemblent parfois à celles qu'offrent les dérivés du corinthien antique et du Haut Moyen Age. Une étude attentive fait ressortir l'existence de sculptures de style voisin vers la même époque, surtout dans la France Centrale et les Pyrénées espagnoles.

Un troisième groupe, qui se rapproche davantage de ce que l'on peut appeler plus proprement l'art roman, comprend les décors sculptés de plusieurs grands monuments - Saint-Caprais d'Agen, Saint-Sever, avec ses dépendances de Bostens, Saint-Pierre-du-Mont, Nerbis, ainsi que les abbayes voisines d'Hagetmau et de Saint-Loubouer, enfin les prieurés clunisiens de Mézin et de Moirax, sans compter d'autres éléments du porche de Saint-Seurin de Bordeaux. Le plus souvent ces églises sont déjà complexes, amples faites de belles pierres appareillées, aux murs articulés de contreforts, animés d'arcatures, sommés à l'extérieur de corniches à modillons. Toutefois, les modes de construction anciens - le moëllonnage principalement - n'ont pas complètement disparu des édifices les plus rustiques (dépendances de Saint-Sever) ou des parties les plus anciennes des plus grandes abbayes (chevet de Saint-Sever).

Les sculpteurs actifs dans ces monuments ont peu utilisé les décorations géométriques et les entrelacs traditionnels. Ils ont aimé par contre les diverses combinaisons de palmettes et de demi-palmettes, que l'on trouve déjà sur les tailloirs de Saint-Seurin et qui ont été imités plus tard à La Sauve et dans tant d'autres édifices girondins. Des palmettes plus complexes apparaissent sur plusieurs corbeilles de Saint-Sever, rappelant des chapiteaux de

Saint-Sernin et de Léon. Les feuilles lisses sont très fréquentes, de même que les adaptations plus ou moins originales des formes corinthiennes. J. Cabanot en étudie avec beaucoup de finesse les variantes et montre en quoi elles diffèrent de celles qu'offrent les édifices contemporains des régions voisines.

Dans le domaine figuratif, il faut remarquer la présence, remarquable aussi à La Sauve, construction plus tardive, de représentations de lions et d'oiseaux. Dans cette période des alentours de 1100, en même temps qu'à Toulouse et en Espagne du Nord-Ouest, est développée aussi une iconographie religieuse importante: lutte du Bien et du Mal, triomphe du Christ, victoire parallèles des saints, parfois en vastes programmes, parfois en scènes isolées. L'auteur sait nous montrer ici aussi tous les caractères particuliers des ensembles de la région étudiée.

Dans sa conclusion, J. Cabanot résume ses remarques. Il explique le développement assez tardif de la plastique romane par la pauvreté de l'héritage artistique existant dans la région, qui a recouru d'abord à l'imitation de modèles paléo-chrétiens ou antiques, très simplifiés d'ailleurs, parfois extérieurs au pays. Il montre aussi que les formes plus savantes sont apparues bien vite. Il remarque aussi le retrait au moins apparent du Bordelais - où peu de grands monuments datent de cette période - et la curieuse importance de Saint-Sever, devenu un centre capital au temps de Grégoire de Montaner.

Un tel exposé ne peut que s'appuyer sur une illustration abondante - 296 images pour 291 pages - et de grande qualité, qui contraste avec ce que l'édition d'érudition française a trop souvent produit. L'ouvrage se termine par les monographies des édifices étudiés, études accompagnées de plans et de relevés, qui facilitent la lecture d'un livre dont la présentation est à la hauteur de la qualité.

SADIRAC AU DEBUT DE L'EPOQUE MODERNE: FRECHINET, UN VILLAGE DE POTIERS ABANDONNE AU DEBUT DU XVII^{ème} SIECLE

par Pierre Régaldo-Saint Blancard *

A partir du XIV^{ème} siècle, Sadirac établit et développe un monopole de fait de la production céramique dans le Bordelais. Au cours des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, la production s'accroît considérablement.

Cette situation provoque l'établissement de structures particulières, à la fois souples et sans codification officielle mais constantes et bien établies. Par opposition au regroupement d'ateliers indépendants que l'on constate à la fin du Moyen Age¹, ces structures, fondées sur un artisanat familial analogue, se dispersent sur l'ensemble de la paroisse, s'intègrent à son habitat en villages et assouplissent par le biais du commerce ou des servitudes le lien entre l'extraction, le façonnage et la cuisson de telle façon que l'accès à la terre et aux fours soit aisé pour tous les potiers.

Cette dernière étape se place dans le courant du XVI^{ème} siècle. Elle correspondait à une lacune de la documentation archéologique que le site de Fréchinnet comble en partie.

Enquêtes préliminaires

En octobre 1985, les travaux routiers usuels de nettoyage des talus accrochèrent une fosse comblée d'une tessonière. L'ensemble céramique qui y fut alors collecté était du début du XVII^{ème} siècle. Outre l'espoir de combler la lacune de notre documentation, un intérêt du lieu était qu'il s'agissait d'un pré et que l'on pouvait espérer retrouver les couches hautes du site et avec elles des traces de l'habitat.

La toponymie de ce secteur est de type assez ancien et reste purement descriptive. Seul le nom du *Pas du Rey*, attesté dès le XVII^{ème} par les registres paroissiaux, comporte un anthroponyme².

A l'instar de ce lieu-dit, les noms de lieu sont tous marqués par la proximité du ruisseau de Louinot³: la

* CNRS / Université Bordeaux III, CRIAA

1. Sableyre. Cf. *SAB*, LXXVI (1985), p. 57-71.

2. Les Rey sont une vieille famille sadiracaise qui vivait dans ce secteur de la paroisse.

3. Affluent de très médiocre importance du Gestas qui lui-même, pour être une des principales rivières de l'Entre-Deux-Mers, reste cependant d'un intérêt très local.

Ribeyre; Grand Banche⁴; les Arrouilles⁵; Coundéou⁶. Dans ce contexte, *Fréchinnet*⁷ reste descriptif d'une végétation.

Rien ne signale donc la présence ancienne d'un village et l'on peut envisager une toponymie globalement postérieure à l'abandon du village. Le secteur se trouverait remodelé au cours du XVII^{ème} siècle et, s'il reste de vagues traces d'habitat par l'intermédiaire d'un mittage parcellaire, toute la toponymie change, mettant en valeur le paysage plus que l'occupation anthropique.

Nombreux sont les villages qui ont disparu et que, malgré les témoignages d'archives, il est bien difficile de situer. Citons cependant, d'après le travail de Claire Hanusse⁸, cette reconnaissance féodale en faveur du collège Saint Raphaël de Bordeaux, du 6 mai 1623⁹:

"Toute icelle pièce de terre labourable, bois taillis, vignes, prés, pellones, et jaugars tout en un tenant où il souloit avoir anciennement deux maisons et four à cuire marchandise de poterie de terre, dans laquelle pièce et

4. Ce nom fait allusion à la brutale rupture de pente entre les sols de plateaux et le creusement ancien comblé d'alluvions, plus ou moins marécageux.

5. Le cadastre napoléonien porte la mention "*Fréchinnet ou les Arrouilles*", suivant une notation qui relève souvent de la réunion de deux lieux-dits. *Arrouilles* renvoie au gascon *arroulho* que Rolhfs glose par "rigole, fossé, canal" envisageant une base **arrugula* (*Le Gascon, étude de philologie pyrénéenne*, 2^e éd., Tübingen, Niemeyer / Pau, Marrimpouey, 1970, § 197 cf. aussi Pégrier, *Glossaire des termes dialectaux*, Paris, IGN, 1963, s. *arrouille*), tandis qu'avec le même sens, Dauzat et Rostaing renvoient au latin d'origine aquitaine *arrugia*, canal d'irrigation (*Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France* (2^e éd., Guénégaud, 1978) s. *Arouille*). En fait *Arrouille* pourrait former avec un terme de gascon bordelais *Rouille* (cf. Nicolai *Les Noms de lieux de la Gironde*, Bordeaux, Féret, 1938, p. 48), très courant pour désigner de petits ruisseaux un couple: l'un dérivé de lat. *rivulus*, petit ruisseau, et l'autre de **ad-rivulus* pour désigner des fossés de drainage conduisant à un ruisseau.

6. Ce terme reste assez mal expliqué, mais on trouve chez Pégrier un *coundu* avec des variantes *counju*, *counduch*, avec le sens de conduit, canal, égout, soit sensiblement celui d'*Arrouilles*.

7. Remontant au latin *fraxinus*, ce mot désigne un lieu où le frêne est fréquent (cf. p. ex. Dauzat et Rostaing, s. *Fragnes*; Lemoine, *Toponymie du Languedoc et de la Gascogne*, Picard, 1975, p. 38 s. *fraxinus* etc.).

8. Thèse de 3^{ème} cycle sous la direction du Professeur J. Gardelles.

9. Arch. Gir. G943 n°2

environ le milieu d'ycelle il y a encore un chemin..." située "à Sadirac, lieu appelé anciennement au Parsan, autrement au Mayne, de sieur Guilhem de Riu Cabas". Par recoupements on trouve des noms plus récents qui se partagent ce lieu : au Vieux Roy, à Salomon, au Grand Moulin et à Coudraut (?) ¹⁰. Cette pièce confronte du midi le chemin qui va de la chapelle de Laurian à Saint Quentin (Saint Quentin de Baron), du levant le ruisseau qui descend du Bedat, du couchant le chemin qui conduit de l'église de Sadirac-au Pas de la Peyrot ¹¹.

D'après les confronts, la limite occidentale de ce lieu doit sensiblement être l'actuel chemin communal n°18 qui mène à Poupat; la limite orientale est probablement le Louinot. On se trouve donc bien dans le secteur de Fréchinnet. De la même façon, au Vieux Roy évoque le Pas du Rey, Rey et Roy étant le même anthroponyme, et en 1646 la mention du village du Roy ¹² correspond bien à ce secteur.

Si l'on a donc quelques bonnes chances d'être dans le même secteur, il n'est cependant pas établi que le site de Fréchinnet et le village mentionné dans ce texte soient identiques. D'abord parce que ce chemin de Laurian à Saint Quentin, qui fait la limite sud du lieu-dit, pourrait fort bien correspondre au chemin communal 14 qui longe notre site au nord, sinon ce devrait être un autre tel celui mentionné par le cadastre napoléonien qui aboutit aussi au Pas du Rey mais fait plus la limite orientale que méridionale du secteur. Ensuite et surtout parce que ce sont là deux sources de renseignements, aléatoires en ce sens que non exhaustives, et bien difficilement réductibles à moins de données très précises qui nous manquent en l'occurrence. Enfin parce que, d'après descriptions de laboureurs, un autre village a

10. Il serait intéressant de reconnaître là le Coudéou du cadastre napoléonien.

11. Contenance 36 journaux (soit entre 11 et 12 ha); reconnaissances anciennes évoquées : 1518 et 1506. Le reste est sans intérêt pour notre propos.

12. Registres paroissiaux.



FIG. 1. — Extrait du cadastre de 1818.

pu exister plus au nord de Fréchinnet en un emplacement qui correspondrait parfaitement à la reconnaissance féodale.

Cependant les dates d'abandon, l'une archéologique, l'autre d'archives, pourraient parfaitement se correspondre. Une alternative se présente alors : ou bien notre village est bien identifié, c'est le moins probable ; ou bien deux villages voisins ont été abandonnés dans les mêmes décennies, c'est plus probable et assez important à noter.

On a de toute façon un remaniement complet de l'occupation au début du XVII^{ème} siècle, ainsi qu'en témoignent aussi bien la toponymie, les archives ou les données archéologiques.

L'abord archéologique du site se fit par des prospections de différents types: une prospection classique et une couverture en mesure d'altitude n'apportèrent aucun élément; les mesures de résistivité électrique ¹³ ne fournirent aucun renseignement autre que géologique ¹⁴. Pour le magnétomètre à protons, au contraire, l'exploration complète ¹⁵ d'une anomalie repérée lors d'une campagne préliminaire révéla une complexité qui suggérait la présence de plusieurs anomalies de four superposées (fig.2); cette méthode fit aussi découvrir la fosse II. Ces données furent confirmées par des sondages à la tarière de pédologie.

13. Les prospections géophysiques furent menées par Michel Martinaud.

14. Affleurement d'un banc de gravier à l'est du champ, banc par ailleurs visible dans la coupe du fossé.

15. L'objectif de la prospection magnétique étant la recherche des structures contenant beaucoup d'argile cuite (four), la mise en oeuvre fut simplifiée: utilisation d'une seule sonde, la sonde mobile, déplacée à 30 cm au dessus du sol, sans sonde-référence pour correction des variations temporelles du champ magnétique terrestre. Ce mode opératoire, qui a permis d'explorer quelques 1800 m² en l'équivalent d'une journée à deux personnes, était ici suffisant, compte-tenu du très faible "bruit de fond" du terrain d'une part et des objectifs de la prospection d'autre part. Il n'est évidemment pas recommandable pour n'importe quel type d'exploration !

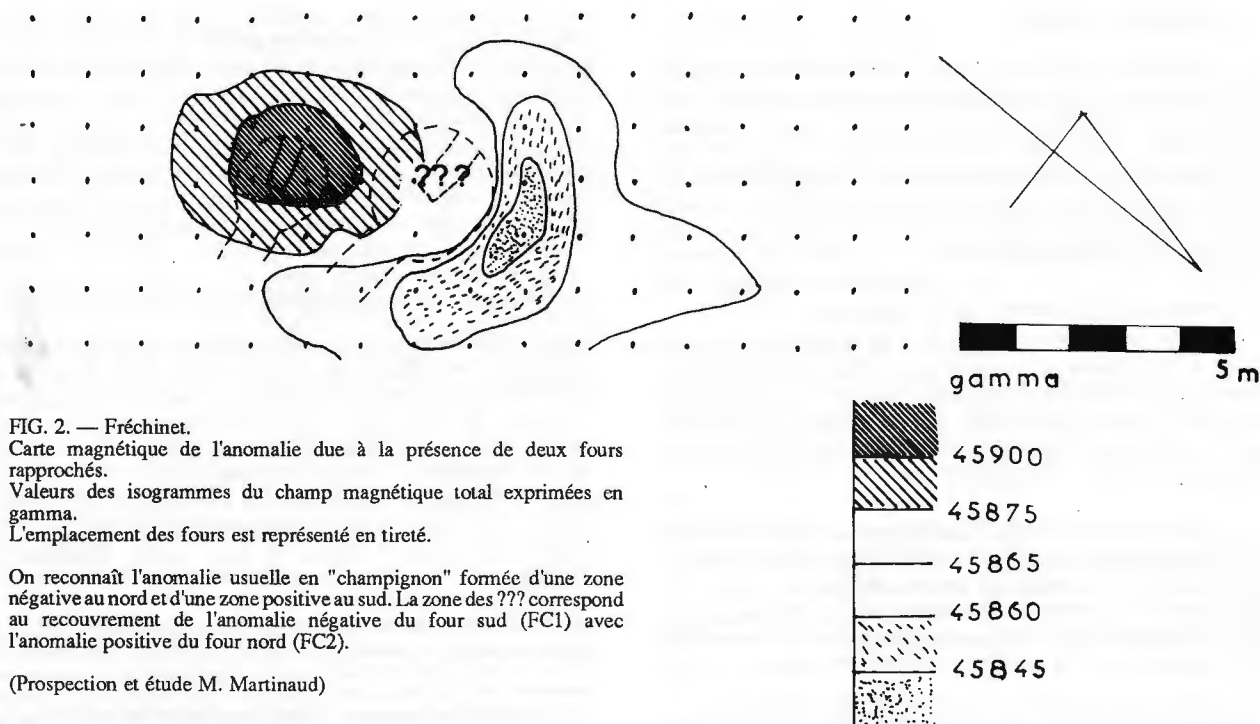


FIG. 2. — Fréchinnet.
Carte magnétique de l'anomalie due à la présence de deux fours rapprochés.
Valeurs des isogrammes du champ magnétique total exprimées en gamma.
L'emplacement des fours est représenté en tireté.

On reconnaît l'anomalie usuelle en "champignon" formée d'une zone négative au nord et d'une zone positive au sud. La zone des ??? correspond au recouvrement de l'anomalie négative du four sud (FC1) avec l'anomalie positive du four nord (FC2).

(Prospection et étude M. Martinaud)



FIG. 3. — Les fours de Fréchinnet; (Cl. P. Régald-Saint Blancard)

Résultats de fouille

La fouille ne porta que sur les zones d'occupation. Cependant, aux endroits où l'on pouvait penser avoir trace d'un habitat furent menés des sondages. Tous se révélèrent sans intérêt. De nombreux carottages à la tarière de pédologie furent faits, sans succès. Les seuls éléments qui purent être repérés sont des pierres rassemblées à l'angle sud-est de la parcelle. Elles portent les traces du soc des charrues et forment nettement un pierrier. Ces vestiges déplacés mis à part il ne fut malheureusement possible de retrouver ni habitat ni atelier de façonnage.

En revanche une occupation d'un autre type que des fours a été observée: deux fosses l'une comblée d'une tessonnrière¹⁶ et l'autre de la destruction d'un four sans autre matériel. Ce ne peut être des fosses d'extraction et on se perd en conjectures sur leur fonction. Elles témoignent en tout cas de la vie de l'atelier.

Deux fours (FC1 et FC2), assez petits, furent retrouvés côte à côte, dépendant de la même fosse d'accès (fig. 3). Bien que dérasés jusque environ le milieu du foyer¹⁷, ils n'ont pas été autrement abîmés par les labours et se présentent comme de remarquables intermédiaires entre les fours médiévaux et les fours du XVII^{ème} siècle.

16. Celle par laquelle le site a été repéré. A noter tout à fait en bas de la tessonnrière la présence d'une unique tegula fragmentaire. Elle peut évoquer une occupation gallo-romaine dans les environs.

17. Ce plan de dérasement avait été recouvert par des colluvionnements de pente et n'avait pas été altéré par les labours qui ne l'affleuraient pratiquement pas. Les parois des fours étaient parfaitement nivelées; dans la mesure où la destruction des parties hautes a correspondu au comblement et s'est fait de façon contemporaine, il y a de bonnes chances de considérer que ce niveau de dérasement est sensiblement analogue à celui du sol contemporain des fours. Cependant l'absence de distinction entre le limon colluvionné et le limon en place laisse un doute que la fouille n'a pu lever.

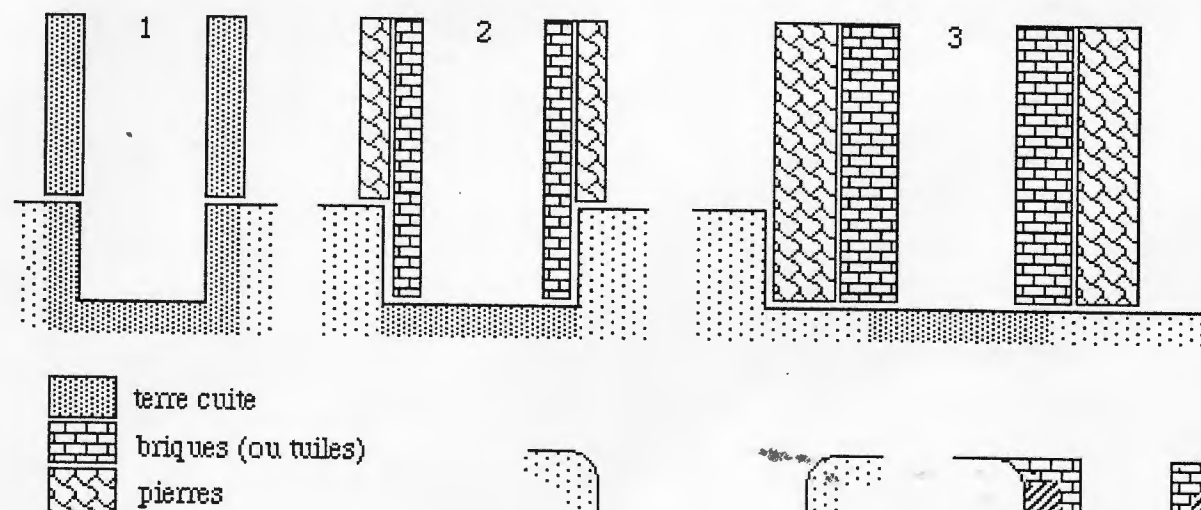


FIG. 4. — Schéma comparatif de la construction des parois
1- d'un four médiéval
2- d'un des fours de Fréchinot
3- d'un four moderne

FIG. 5. — Schéma de la construction des parois des fours de Fréchinot dans une fosse préalablement creusée.

Alors que les fours médiévaux ne sont bâtis qu'au-dessus de leur partie excavée et que les fours modernes sont entièrement construits hors de terre, ici, dans des fosses creusées au préalable, les parements intérieurs des parois des deux fours ont été construits en briques liées à l'argile (fig. 4)¹⁸. Le fond est formé du simple limon rubéfié. Sur le plan de dérasement des fours, apparaissent par endroit des tessons, essentiellement de tuiles, qui montrent clairement que l'excavation initiale n'avait pas la forme galbée des fours mais était rectiligne de part et d'autre de l'alandier: l'espace restant entre la paroi et le talon de la fosse est comblé de limon, avec éventuellement quelques tessons¹⁹.

Les deux fours sont de même plan, avec une différence de taille assez légère à l'avantage de FC2 (fig. 7). Ils possèdent des foyers circulaires. Les murs de refend qui les divisent, de plans plus rectangulaires que trapézoïdaux, présentent un talon collé à la paroi du foyer²⁰ et une tête plate, sensiblement carrée. Les alandiers sont relativement courts²¹ et larges. Leur paroi fait une amorce de retour le long de la fosse d'accès; sur le côté sud de FC2, ce léger retour correspond même à une petite tranchée de fondation²².

18. Les parois basses du foyer sont en quelque sorte à demi construites tandis que les parties hautes présentaient sans doute deux parements. On a là un cas nettement intermédiaire entre les fours médiévaux et les fours modernes: ce mode de construction présente par rapport au type médiéval un indéniable progrès dans la solidité, progrès qu'achève le four moderne.

19. La part entre ce comblement et la terre en place est impossible à réaliser (si ce n'est par la présence de ces quelques tessons), les deux ayant la même nature et la même cohésion, on ne peut donc établir des plans exacts de ces fosses initiales.

20. Ce collage est renforcé pour FC2 par des fragments de briques.

21. La tête des murs de l'alandier de FC2 - pour FC1, son état ne permet pas ce type d'observation - présente une inclinaison assez nette, du moins pour les parties conservées des pieds-droits; la voûte de l'alandier est probablement encore plus courte que ne l'indique le plan au sol.

22. Le comblement de cette tranchée était bien distinct du comblement général de la fosse d'accès, du fait d'une pellicule de cendres.

Entre les deux fours, ce retour des parois de briques se prolonge de pierres enfoncées dans le talus laissé par le creusement de la fosse d'accès, moins mur que stabilisation de la terre qui s'éboule aux moindres intempéries. Cette jonction entre les deux fours est irrégulière en appareil autant qu'en plan et l'on peut envisager soit des réparations soit des reprises. Ce muret présente même un point de rupture angulaire très net. En avant, la fosse d'accès possède une butte qui prolonge l'espace séparant les deux fours.

Le sol des fours est en pente nette du talon du mur de refend à la bouche de l'alandier, pente qui se prolonge jusque dans la fosse d'accès entre le front de taille et la butte de séparation (fig. 8). Cette pente présentait l'avantage de mettre le foyer hors d'eau par temps pluvieux.

Le sol est altéré pour chaque four par une véritable cuvette dans l'alandier et jusqu'à la tête du mur de refend. Pour FC1, cette cuvette est plus importante; elle a même, par endroits, atteint des niveaux du limon à peine rubéfié et non stabilisé par une cuisson intense; en revanche pour FC2, la cuvette est bien cuite. Ces observations montrent d'une part que ces cuvettes sont dues au nettoyage, d'autre part que le nettoyage se faisait périodiquement, enfin que FC1 avait été soigneusement (et même vigoureusement) vidé avant son abandon.

Les deux fours présentaient d'autres altérations importantes au bas des parois et du mur de refend. Il est notable que ce sont chaque fois les parois gauches des foyers qui sont les plus abîmées (plus encore pour FC2 que pour FC1), alors que les parois droites sont presque intactes. Les deux angles de la tête du mur de refend sont également altérés pour FC2 tandis que pour FC1, c'est surtout l'angle droit. Ce type d'altération est bien observable sur des fours encore en activité: il est dû au jet des bois de chauffage, jet qui n'est jamais égal des deux côtés pour une même personne. Il serait probablement abusif d'en déduire que le ou les potier(s) de Fréchinot était(en)t droitier(s), mais l'idée n'est pas loin de l'observation.

Notons encore pour FC1 que la paroi de briques ne descend pas jusqu'au sol mais que lui succède sur 20 à 30 cm. une partie de terre cuite sur place. Ce trait est soit un archaïsme de ce four, soit la trace cumulée de nombreux nettoyages assez brutaux.

L'appareil de construction différait légèrement d'un four à l'autre: pour FC1, il était essentiellement de briques²³ mais aussi de tuiles²⁴; pour FC2, uniquement de briques d'une épaisseur légèrement supérieure à celles du premier (fig. 6). Dans les parties courbes des fours (parois du foyer), les briques étaient recoupées, ne présentant à l'intérieur du foyer que leur petit côté, tandis que dans les parties rectilignes (mur de refend et alandier) elles étaient placées longitudinalement. Les parois étaient plus épaisses pour les alandiers que pour les foyers; elles étaient même doublées pour les premiers.

La fosse d'accès est unique pour les deux fours avec juste une légère butte de séparation entre eux (fig. 9). Elle atteint 6 m de large à son amplitude maximale. La pente ouest-est qui affecte les fours ne se prolonge pas plus de deux mètres dans la fosse: son sol est ensuite à peu près plan, tandis que le sol naturel est en légère pente de l'ouest à l'est, et commence à remonter environ 5 mètres après les fours.

La destruction des parties supérieures au niveau de dérasement a servi de comblement partiel aux fours et à la fosse d'accès. On y retrouve les mêmes caractéristiques: vitrification plus fréquente sur le petit côté que sur le grand; présence de tuiles vitrifiées pour FC1; légère différence des épaisseurs.

Plusieurs détails montrent un décalage chronologique dans la construction de ces deux fours: d'une part la survivance des tuiles dans la construction de FC1 et la menue différence des appareils de briques; d'autre part la petite tranchée de fondation de l'alandier de FC2; enfin l'angle marqué par le muret qui les réunit et la butte qui le prolonge en divisant la fosse d'accès. FC1 fut construit avant FC2.

La stratigraphie des comblements montre un décalage inverse: FC1 fut abandonné avant FC2.

23. C'est là la première apparition attestée à Sadirac de briques dans la construction de fours.

24. Les tuiles étaient taillées, les seules parties utilisées étaient les parties planes. On en trouve couramment de semblables dans la construction des fours du XVI^{ème} siècle.

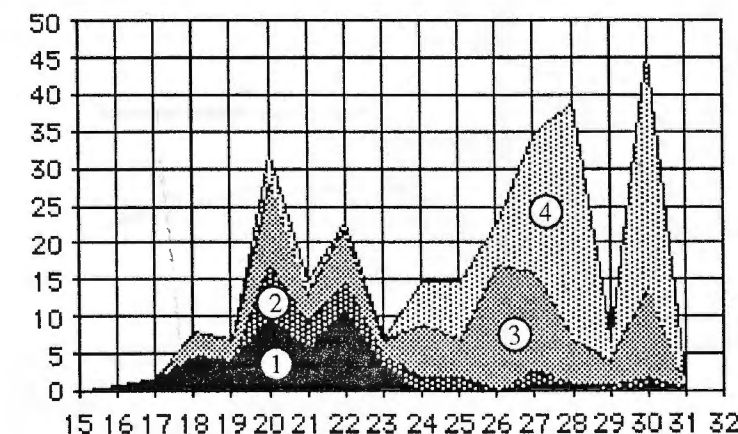


FIG. 6. — Diagramme représentant le nombre cumulé de briques par épaisseur (en mm) et par secteur, à savoir:

- 1- Foyer de FC1 (de 16 à 23 mm)
- 2- Accès de FC1 (de 16 à 23 mm)
- 3- Accès de FC2 (de 24 à 30 mm)
- 4- Foyer de FC2 (mélange des deux types)

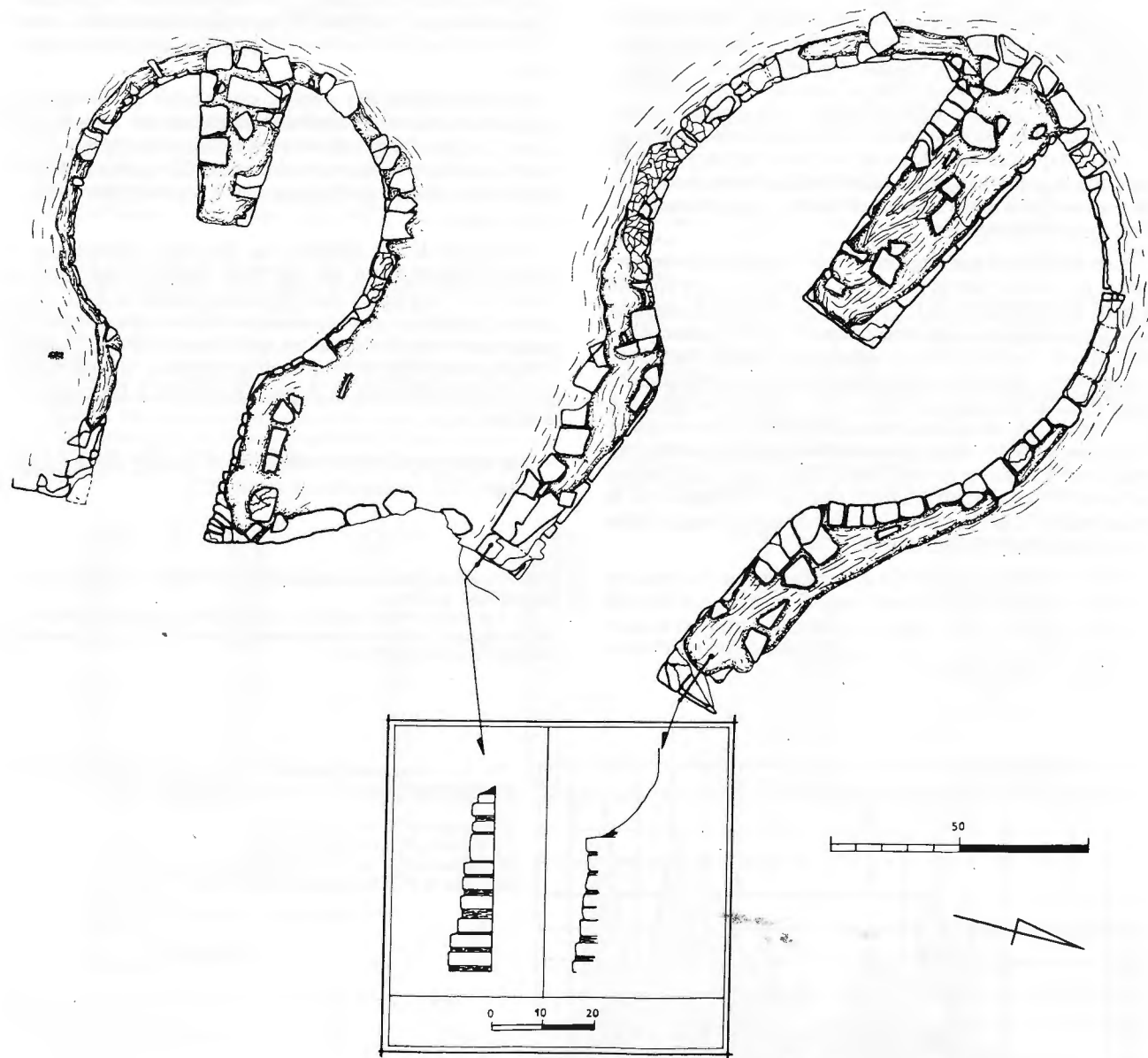


FIG. 7. — Plan des fours de Fréchinets.
(Relevés P. Régald-Saint Blancard; dessin P. Gosselin)

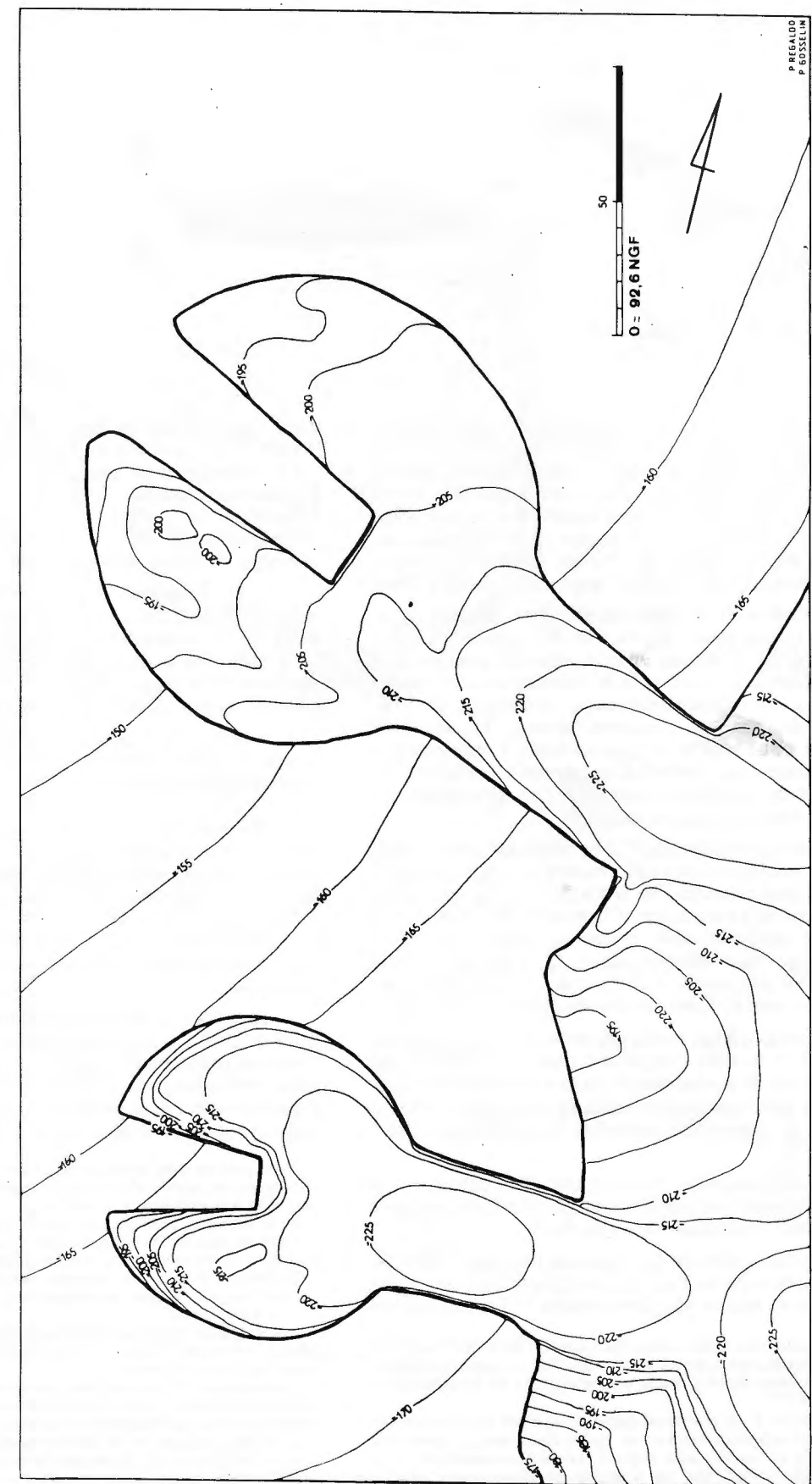


FIG. 8. — Plan des fours
en courbes isométriques
d'altitude.
(Relevés P. Régald;
dessin P. Gosselin)

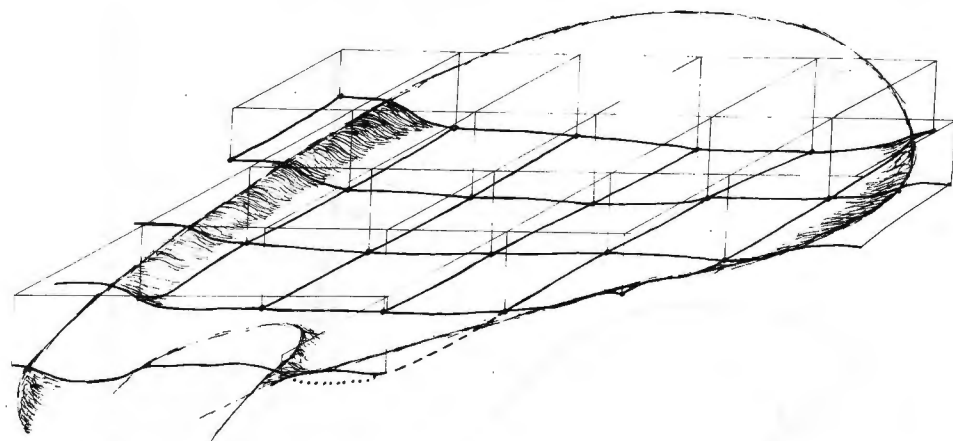


FIG. 9. — Schéma en trois dimensions de la fosse d'accès d'après les coupes stratigraphiques.

Sur le sol de FC1, tellement nettoyé que le limon solidifié par la cuisson a partiellement disparu, s'est accumulée une couche de cendres (couche 8) assez épaisse dans le foyer, très mince dans la fosse d'accès. Elle tend à se confondre par endroits avec une autre couche de cendres (6) mais en avant de FC1 et jusque dans l'alancier une lentille d'argile chargée de cendres (couche 5) couvre partiellement la couche 6, dans l'angle sud ouest de la fosse.

Cette couche 6 se retrouve en avant de FC1 et se prolonge jusque dans l'alancier de FC2, mais beaucoup plus mince; en ce dernier endroit, elle doit sensiblement correspondre aux cendres de la dernière cuisson tandis qu'ailleurs elle représenterait une accumulation non discernable de plusieurs cuissons, comme la couche 8 d'ailleurs. Cette couche en tout cas unifie l'ensemble des fours; d'autre part, si elle est le premier comblement de FC2, ce n'est pas le cas pour FC1, ce qui implique un décalage entre les deux abandons.

A l'intérieur du foyer de FC1 et contre la tête du mur de refend on trouve quelques vases entiers, les seuls qui ont été retrouvés dans ce secteur de la fouille. Leur accumulation tend à montrer un rejet depuis la bouche de l'alancier; la sole était peut-être donc encore en place. Ces vases s'enfoncent partiellement dans la couche 6 mais représentent une couche 4. Il y a toutes raisons de penser qu'ils proviennent d'une des dernières cuissons de FC2.

De façon tout à fait analogue, on observe au dessus des couches 5 et 6, dans l'angle sud ouest de la fosse, une accumulation de tessons brisés où la présence de collages abondants et de quelques brisures en connexion tendent à montrer une tessonnrière première, la seule observable à Fréchinnet²⁵.

Couvrant l'ensemble on trouve, aussi bien dans les fours que dans la fosse, un comblement (couche 2) et des terres colluvionnées puis labourées (couche 1).

La couche 2 présente des lignes de pandage évidentes, d'abord en forte pente d'ouest en est dans la fosse devant les fours, puis de plus en plus horizontales²⁶. Semblablement

25. La relation entre cette couche 3 et les pièces entières de la couche 4 n'est pas stratigraphiquement établie, mais l'on envisagera volontiers que les vases ayant résisté à ce rejet ont roulé (ou ont été repoussés) dans l'intérieur de FC1.

26. La couche 2 est incontestablement faite d'une superposition de lentilles assez inégales tantôt tessons, tantôt démolition (et souvent les deux mélangés), tantôt limon déplacé. Les colluvionnements de la couche 1 ont colmaté tout cet ensemble, pénétrant jusque dans le remblais.

elle présente à l'ouest (dans les fours en particulier) une densité de tessons (briques, tuiles, céramiques) et de pierres qui s'amenuise considérablement à l'est où elle inclut du limon en quantité très importante. Tout cela relève de la démolition des parties hautes des deux fours et d'une tessonnrière déplacée sans que l'on puisse établir de partition nette entre ces deux types d'apport²⁷.

Tout cet ensemble de comblements, de même que la tessonnrière de la fosse 1, peut être daté du début du XVII^e siècle du fait du matériel céramique qu'ils contenaient²⁸. On y note plus particulièrement une série de plaques de bénitiers domestiques²⁹ qui pourrait correspondre à la contre-réforme catholique qui suit les guerres de religion.

L'abandon étant du début du XVII^e siècle, on peut considérer que les fours ont été conçus au XVI^e siècle mais il est impossible de préciser plus.

Il apparaît donc que FC1, le premier construit de ces deux fours, a été abandonné avant FC2 et a servi de dépotoir pendant la fin de son activité. Se sont-ils succédé ou ont-ils travaillé en batterie? Tout dans la manière dont ils se juxtaposent montre que FC1 était encore en service lors de la construction de FC2: le mur de liaison entre les deux alandiers et la butte qui sépare en deux la fosse d'accès en particulier.

L'on a donc là deux fours en batterie, sans cependant qu'il y en ait conception préalable. De tous les sites observés à ce jour à Sadirac, le phénomène est unique. Il est riche en enseignements socio-économiques quant à l'accroissement de la production et à la transformation des structures de travail au début de l'époque moderne.

27. On peut voir dans ce trait un indice que les fours étaient contrebutés de tessonnnières, mais il n'y en a pas de preuve réelle et ces tessonnnières pouvaient être seulement à proximité.

28. D'autre part, deux monnaies ont été retrouvées, dans un triste état. Il s'agit de deux double-tournois dont l'identification devrait certifier cette date. Leur restauration n'étant pas achevée on ne peut les identifier.

29. Certains moulages ne manquent pas de finesse; on note:
- une Vierge à l'Enfant (deux exemples);
- une Crucifixion;
- un Séraphin (?) au dessus d'une tête (féminine?) (deux exemples). Le schéma évoque une Vierge à l'Enfant connue par ailleurs sur un portecierge du Musée de Sèvres;

- enfin un saint (?) inconnu portant d'une main une sorte de besace et de l'autre un outil (?) lame en bas, évoquant le "croissant", instrument courant dans nos campagnes pour défricher.

La fin de la tradition de ces bénitiers avait déjà été reconnue lors des fouilles de Blayet et du Casse pour le milieu et la seconde moitié du XVII^e siècle, avec d'autres modèles de Vierge à l'Enfant et de Crucifixion.

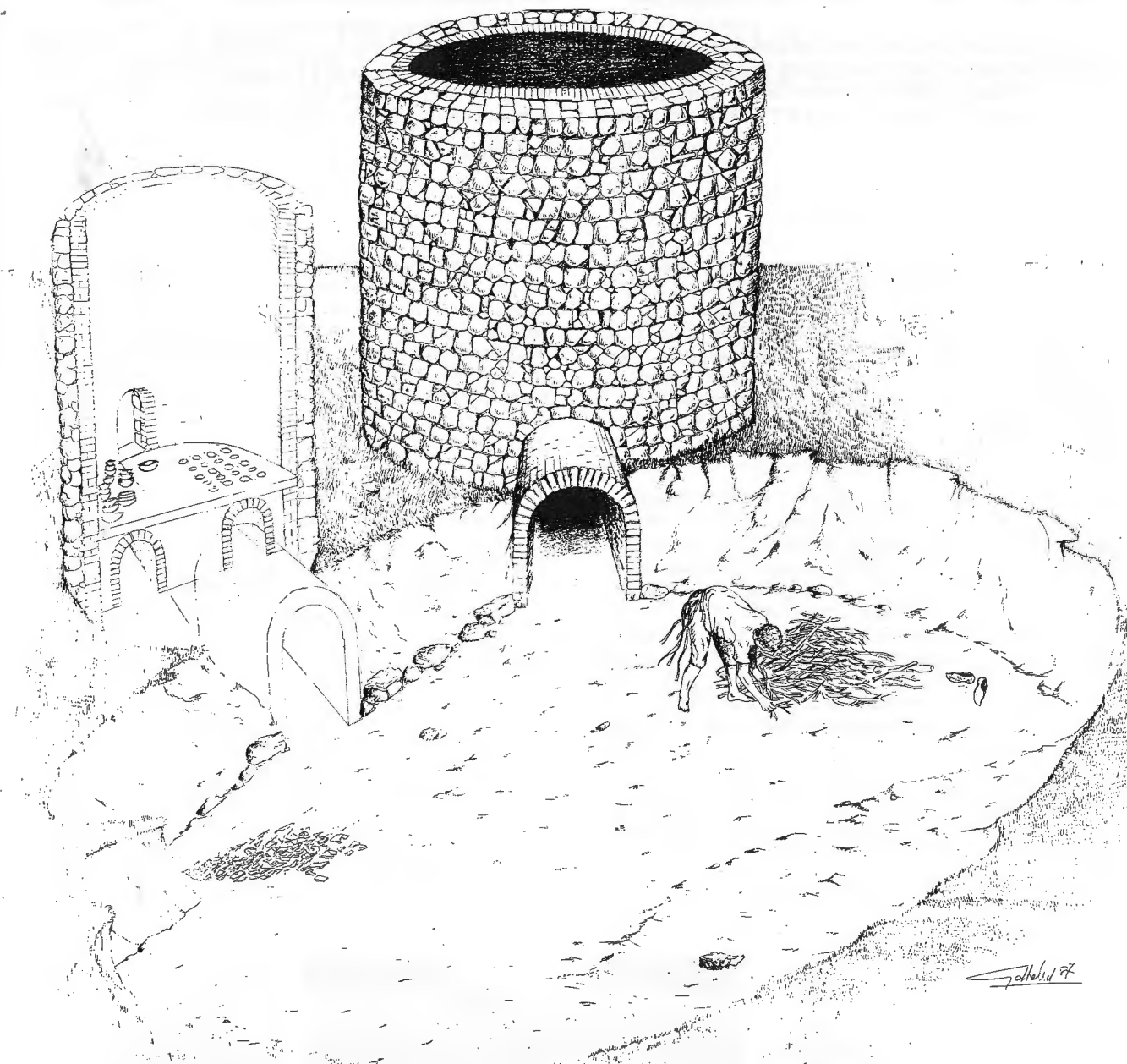


FIG. 10. — Reconstitution graphique des fours de Fréchinnet. (Dessin P. Gosselin)

La fosse 2 cependant pose le problème d'un four antérieur à ceux-ci: la destruction de four qui la comblait comportait essentiellement des tuiles retaillées, ce qui évoque FC1; mais dans la mesure où la destruction de FC1 et de FC2 semble former une même campagne, on comprendrait mal que les déblais ne se mélangent pas.

Cette fouille apporte des renseignements non négligeables sur les fours du début de l'époque moderne. D'une part leur conception intermédiaire entre le four médiéval courant et ceux du XVII^e siècle sadiracais

montre qu'il y a évolution locale³⁰ et non emprunt d'un nouveau type de four. D'autre part, alors que la réflexion conjugée de l'archéologie et des études d'archives induisait l'idée d'une génération de fours antérieure à celle du XVII^e siècle, nous avons là à la fois la preuve concrète de son existence et la conception même de ces fours.

Apparemment nous avons, de plus, à Fréchinot des éléments assez nets permettant de supposer une structure globale de production très proche de celle des XVII^e et XVIII^e siècles, sinon même semblable: en particulier habitat et four groupés loin de l'extraction.

30. Même si cette évolution peut être enrichie, voire provoquée, par celle d'ateliers d'autres régions. Une immigration assez importante au cours du XVI^e siècle est notable; mais il est bien difficile de peser son importance réelle sur la conception des structures modernes.

LA CONSTRUCTION DES TRIBUNAUX CIVIL ET CRIMINEL PAR LOUIS COMBES (1790-1794)

par Philippe Maffre *

Avec l'abolition des justices seigneuriales, puis la mise en vacances définitive des parlements, survenues dès les premiers mois de la Révolution, s'effondrait le complexe édifice judiciaire d'Ancien Régime en France. Il fallut attendre le mois d'avril 1790 pour connaître l'institution des tribunaux civil et criminel dont les ressorts respectifs correspondaient aux nouvelles entités administratives constituées par les districts et les départements. A Bordeaux, ces juridictions siégèrent en premier lieu dans l'enceinte du Palais de l'Ombrière¹.

L'enthousiasme manifesté par Combes² "pour la révolution mémorable qui s'opéra en 1789 et l'enflamma pour la Liberté" mais aussi, sans doute, ses talents et amitiés³, lui valurent d'être nommé au mois d'août 1790 Ingénieur des Bâtiments Civils du Département⁴.

A ce titre, il reçut la mission d'aménager l'ancien archevêché en Hôtel de l'Administration et de construire les nouveaux tribunaux dans le même lieu⁵. C'était là la

première commande de monument public pour le jeune architecte qui depuis son retour de Rome n'avait travaillé que pour des particuliers⁶. Pourtant selon ses propres dires, dans "cette ancienne capitale du monde il avait médité sur les grands principes des monuments publics, d'après les restes des beaux édifices que ce peuple fameux érigea" et "il revenait dans sa patrie pour offrir à ses concitoyens le fruit de ses travaux et de ses recherches après avoir parcouru toutes les grandes villes d'Italie et examiné tous les édifices anciens et modernes"⁷.

Pour ériger les tribunaux, était réservée toute l'aile droite de l'ancienne demeure archiépiscopale, à l'exception des maisons privées situées à l'extrémité occidentale de cette aile. Combes disposait donc au Nord des bâtiments bordant la rue de Montbazou, au Sud de ceux qui font façade sur la cour d'honneur et, entre ces deux ensembles, de la cour des écuries ainsi que de la basse-cour avec les constructions qui les cernaient. Il projette en un premier temps d'élever sur l'emplacement de ces cours deux grandes et hautes salles rectangulaires symétriques en encadrant une troisième plus étroite de même hauteur⁸ (fig. 1).

6. Le jurat Acquart pour son hôtel cours de l'Intendance, Victor Louis qui l'employa comme dessinateur, Messieurs Dugarry-Soubervie et Acquart pour leurs châteaux respectifs d'Olivier et Morin.

7. Lettre aux Administrateurs du Département du 8 fructidor an II (25 août 1794).

8. Coupe de l'une des grandes salles publiée par Monsieur Pariset (cf. note 2), conservée à la Bibliothèque Municipale, Fonds Delpit, cart 158, n° 3.

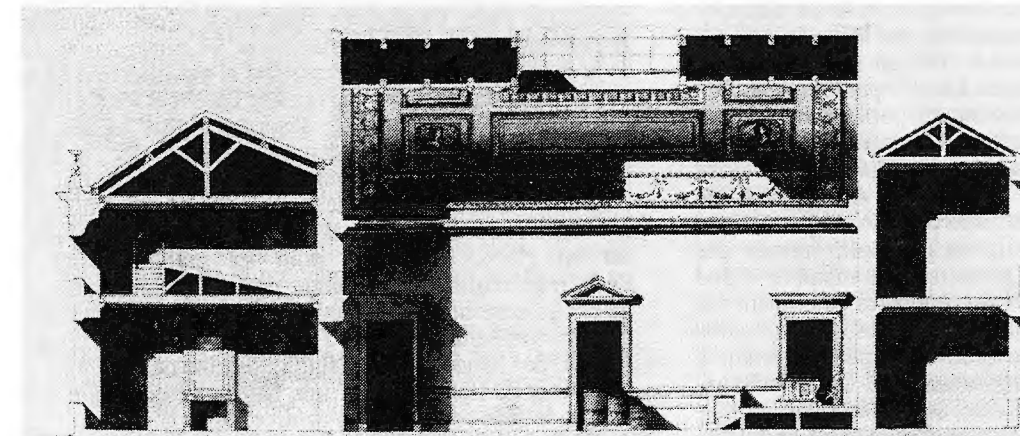


FIG. 1. — Premier projet, coupe longitudinale sur l'un des tribunaux.

La première affectée au Tribunal Criminel se trouve du côté du corps de bâtiment principal du Palais, les anciens offices la flanquant sont convertis en prison et ses annexes. Vers la cour d'honneur se situe la salle de délibération des jurés au-dessus de laquelle le greffe établi dans un demi-étage ouvre par une "jalousie" sur la grande salle.

La salle des Pas Perdus, ici appelée Salle Publique, au centre, occupe l'emplacement de la cour des écuries dont les corps de passage sur la rue de Montbazon et sur la cour d'honneur se convertissent respectivement en chapelle et vestibule. Enfin toujours du côté de la cour d'honneur une seconde chambre d'audience surmontée d'un greffe jouxte la troisième grande salle qui abrite le Tribunal Civil. Dans les bâtiments à demi-étage faisant façade sur la rue de Montbazon, sont prévues diverses pièces destinées aux magistrats, aux huissiers, aux archives du greffe, la sacristie desservant la chapelle et l'escalier contigu à celle-ci.

Dans le but de respecter l'architecture du palais ou plus simplement dans celui d'équilibrer sa composition, Combes choisit de limiter la hauteur des salles de manière à ce que leur toiture reste invisible. Ainsi les élévations tant sur la cour que sur la rue de Montbazon ne subissent que des modifications de détail. Pour mémoire rappelons qu'elles consistent, la première en travées de baies en plein-cintre inscrites dans des embrasures de même forme, la seconde en travées de baies également en plein-cintre, toujours inscrites dans de semblables embrasures, barrées d'une traverse, surmontées d'une fenêtre rectangulaire au niveau du demi-étage, le mur présentant ici un appareil à bossages continus très saillants.

Dans la cour un degré rectangulaire précède la travée centrale dont la baie donne accès au vestibule d'entrée. Ce vestibule de plan presque carré, voûté en berceau, dessert par deux portes à encadrement mouluré surmontées de frontons triangulaires la salle des jurés et la seconde chambre civile et par une large baie en plein-cintre la Salle Publique. Cette dernière communique latéralement avec chaque tribunal par deux portes rectangulaires, à encadrement mouluré, sommées d'une forte corniche, entre lesquelles se place une fausse ouverture de même nature couronnée d'un fronton triangulaire que soutiennent des consoles. Cette salle, dallée de pierre comme le vestibule, possède pour tout décor sur ses parois de pierre également un parement de minces refends. Au dessus des ouvertures, dans des tables rentrantes figurent l'Oeil de la Justice et le texte du Serment des Juges. Un entablement dorique soutient la voûte en berceau ornée de caissons carrés, à chacune de ses extrémités une large baie semi-circulaire garnie d'un chassis vitré en éventail assure l'éclairage. C'est ici la solution adoptée par Pierre-Adrien Pâris pour l'Assemblée Nationale, popularisée par de nombreuses gravures, que reprend Combes à une échelle plus réduite évidemment et adaptée à un volume caractérisé par une verticalité plus importante. A l'opposé du vestibule, la chapelle ouvre sur la Salle Publique par une ouverture en plein-cintre qu'encadrent les portes des bureaux des huissiers et greffiers à la manière d'une serlienne. L'arc repose sur des impostes rejoignant les corniches surmontant les portes latérales, son extrados s'orne de fasces et oves, une voûte en berceau couvrant le sanctuaire prolonge l'intrados à caissons. Un emmarchement rectangulaire soutient l'autel de marbre blanc, adossé, sur lequel repose le gradin de bois doré et le tabernacle de même matière qui dans un bel élan d'oecuménisme civico-

catholique sert de piédestal à une grande statue de la Liberté. Sur le dessin de Combes cet ensemble monumental semble, à l'imitation de certains autels baroques, se détacher sur un fond diaphane ou une verrière, il s'agit en réalité d'un effet de dessin qui n'aura malheureusement aucune réalisation.

De part et d'autre de la Salle Publique les tribunaux lui empruntent la même disposition et communiquent avec elle, ainsi qu'avec leurs salles secondaires par des portes semblablement décorées. Les parois lisses sont ici peintes en faux marbre au-dessus d'un simple lambris d'appui. Vers le Nord, au-devant de l'estrade sur laquelle siègent les magistrats, deux rangs de bancs circonscrivent le Parquet de forme semi-circulaire. La fausse voûte de plâtre et brique repose sur une corniche saillante. Ce berceau à décor de compartiments aux cadres feuillagés ou denticulés, certains étant historiés, s'ouvre largement par une "lunette" centrale éclairant le Tribunal. Cette lunette comme dans le projet de la Bibliothèque Royale de Boullée épouse la forme de la voûte, mais n'est en réalité que la projection d'une verrière établie au niveau des pans de la toiture et dont le chassis repose sur la charpente. Cette solution d'éclairage zénithal hantait en cette fin de XVIII^{ème} siècle la plupart des architectes, Ledoux l'avait adoptée quelques années plus tôt pour le Palais de Justice d'Aix-en-Provence.

Le projet proposé par Combes, simple mais non dénué de solennité où se trouvaient réunies des décorations antiquisantes et des solutions architectoniques modernes à cette époque, devait donc correspondre à son souci "d'unité, de simplicité et de majesté". Il semble cependant n'avoir point reçu un accueil enthousiaste. Sans doute pouvait-on lui reprocher de sacrifier au profit de l'esthétique des commodités nécessaires au bon fonctionnement de l'institution. Combes dut défendre sinon ses idées du moins ses prérogatives auprès des autorités, face à certaines attaques provenant du corps des ingénieurs des Ponts et Chaussées⁹.

Le 10 octobre 1791 les Administrateurs du Département et du District reçurent un second projet (fig. 2 et 3). La Salle Publique reste inchangée si l'on excepte la pose d'une grille fermant la chapelle (fig. 4). L'architecte supprime les pièces destinées à accueillir les greffiers pendant les audiences, situées au-dessus de la chambre des jurés et de la seconde chambre civile et établit pour le même usage des tribunes, soutenues par quatre colonnes, au fond des tribunaux, auxquelles on accède par des passages dérobés construits dans l'épaisseur des murs. Cette nouvelle disposition permettait d'économiser la construction du demi-étage prévu qui aurait entraîné la modification de la charpente et de la toiture du corps de bâtiment les abritant. Les chambres secondaires, désormais plus hautes de plafond, reçoivent une décoration appropriée à leur importance, le manteau de leur cheminée se transforme en un grand trophée composé de faisceau de lances, drapeaux entrecroisés que domine un aigle aux ailes déployées juché sur un globe. Renonçant pour les grandes salles à l'éclairage zénithal initialement projeté, Combes prévoit un exhaussement des murs et conséquemment de la voûte qui doit maintenant s'élever à près de quinze mètres du sol. Au Sud de chaque tribunal (fig. 5), du côté de la tribune et au-dessus de l'entablement une baie semi-circulaire très large éclaire le prétoire qui s'achève par un hémicycle plus

9. Lettre aux Administrateurs du Département du 24 juillet 1791.

étroit que la salle couverte d'un cul-de-four moins élevé que la voûte. Cette volumétrie complexe contraste fortement avec celle très simple de la Salle Publique, l'abondance du décor composite la souligne. Baies et fausses baies possèdent des encadrements à fasces et oves, un entablement d'inspiration ionique les surmonte, leurs vantaux s'ornent de trophées. Les chapiteaux des colonnes soutenant la tribune des greffiers sont ioniques. La voûte et le cul-de-four reposent sur un entablement corinthien. Une vaste représentation allégorique, de la Justice semble-t-il, occupe une grande partie de la surface de la première, bordée de modillons puis d'un encadrement de panneaux de rinceaux. Quant au cul-de-four, selon les propres mots de Combes, il est "décoré de médaillons avec les bustes des plus célèbres jurisconsultes ou orateurs anciens et modernes, au-dessus de chacun est un génie ailé terminé en arabesque". Sur les murs enduits de faux marbre gris et blanc sont peints des drapés sur lesquels se lit le Serment des Juges. Dans l'hémicycle "un rideau à l'antique" de couleur bleue, lui aussi peint en trompe-l'oeil, entoure l'estrade des Juges aux angles de laquelle trônent les représentations de la Loi et de la Justice, personnages féminins assis, aux poses hiératiques. Toute cette Antiquité qui emprunte aux Grecs, aux Romains et à l'imagination se retrouve transposée jusque dans le mobilier que Combes dessine lui-même. Les bancs des jurés et des défenseurs s'appuient sur des consoles à volutes. De semblables consoles, terminées par des pattes de lion, encadrent des panneaux ornés de trophées et soutiennent les bureaux des juges, recouverts de cuir noir. Le piétement des fauteuils des magistrats, très archéologique, évoque les sièges figurés sur les vases grecs, le dossier cambré et enveloppant se développant latéralement en accoudoirs invite à la réflexion sinon au repos. Ce catalogue anticomane trouve sa limite dans les toilettes dont les cuvettes sont "à l'anglaise".

Sur la base de ce projet, dont Combes chiffrait la réalisation à la somme de mille livres, et qu'agréèrent les autorités constituées le 27 octobre 1791, fut ordonnée une adjudication au rabais de la construction des Tribunaux par voie d'affichage. Le 15 novembre suivant, malgré les soumissions d'entrepreneurs importants, au nombre desquels on comptait Bergerac, Clochar, Beraud ou encore Gabriel Durand, l'adjudication fut emportée par l'architecte et entrepreneur Bernard Burguet pour quatre vingt quatre mille livres. Si le chantier, dont la durée prévue devait être d'un an, débuta sous les meilleurs augures, la situation se gâta très vite pour Burguet mais également pour Combes, il durera en réalité vingt deux mois. Pendant ces vingt deux mois, la France traverse une période pour le moins troublée, particulièrement mal ressentie à Bordeaux. La crise du numéraire, la dévaluation en progression géométrique, les premiers effets de la perte de Saint-Domingue et la quasi-cessation du commerce colonial et international eurent des conséquences désastreuses sur l'activité économique bordelaise toute entière. La situation politique ne fut guère plus brillante durant la même période. En novembre 1791 la proclamation de la Constitution ne datait que de deux mois à peine, en juillet de l'année suivante on déclarait la Patrie en danger, puis le 10 août la déchéance du "tyran"; la lutte d'influence entre Girondins et Montagnards débutait avant même les élections à la Convention en septembre, elle s'amplifiait tandis que la monarchie était abolie et proclamée la République le 21 septembre, se dramatisait au début de l'année 1793 après

l'exécution du ci-devant roi, enfin elle atteignait localement son paroxysme lorsque les députés girondins appuyés par une partie des autorités bordelaises constituèrent leur Commission Populaire de Salut Public ce qui équivalait à une sécession du pouvoir politique le 8 juin 1793. C'est sous ce "gouvernement" sans véritable autorité que furent achevés les tribunaux, peu avant son autodissolution et l'arrivée dans le département désormais du Bec d'Ambès des représentants du peuple Tallien et Ysabeau. L'un des premiers gestes de reprise en main de la ville hors la loi des deux représentants fut l'installation de la réputée terrible Commission Militaire dans ces locaux judiciaires qui n'avaient pas été bâtis pour elle a priori, mais que leur admirable situation à mi-chemin du Fort du Hâ et de la Place Nationale où se dressait l'échafaud adaptait parfaitement à leur nouvelle fonction.

Pour en arriver à cette situation il avait fallu passer par de nombreuses difficultés. A peine les démolitions commencées, Burguet et Combes constatèrent l'état de vétusté des charpentes des corps de bâtiment au Nord et au Sud ainsi que celui des planchers de ce dernier. Il fallut envisager leur reconstruction en augmentation du devis bien entendu. Les tribunaux commençaient à s'élever au début de l'année 1792 lorsque les Juges exigèrent que les hémicycles fussent situés non du côté Nord mais du côté Sud. Combes accéda à leur demande, mais la faiblesse de l'éclairage, conséquence de cette inversion, entraîna le retour à la solution de l'ouverture zénithale en appoint. Le chantier se poursuivait avec célérité malgré ces problèmes imprévus et les difficultés financières de l'entrepreneur qui annonça par lettres le 2 avril 1792 aux Département et District qu'en raison de "l'envol" du prix des matériaux et de la main d'oeuvre il ne pourrait s'en tenir aux prix annoncés l'année précédente sous peine de failir. Le lendemain Combes dressait un premier état des travaux, déjà fort avancés, et Burguet recevait deux jours plus tard les quatre vingt quatre mille livres conformément aux accords de l'adjudication. Le 9 juillet puis le 15 septembre un second et un troisième états étaient dressés par Combes avec les mêmes incidences. En mars 1793 la totalité des travaux allait s'achever. Pour couvrir une partie des augmentations, alors même que la décoration était commencée, arguant du fait que le détail de celle-ci n'avait été qu'insuffisamment précisé, on procéda à une parodie d'adjudication des "ouvrages en plâtrerie, sculpture et peinture" pour une somme de cinq mille livres. Presque tous les artisans qui travaillaient déjà sur place pour Burguet reçurent ces adjudications sous sa caution ou celle de son frère qui édifiait les charpentes des bâtiments. Cet événement nous procure l'avantage de connaître les noms de ces artisans, le sculpteur Rigaud, le plâtrier Ladevèze et le peintre Milhac, ainsi que ceux de quelques autres, dont Quéva, qui s'étaient ce jour-là déplacés pour rien. Il nous apprend en outre que la décoration se simplifiait singulièrement. Les grandes représentations sur les voûtes laissaient la place à de simples caissons ornés de rosaces. Les statues des estrades des Juges disparaissaient purement et simplement. En revanche, à l'entrée du tribunal, dans la cour, le Directoire du Département décidait de placer de part et d'autre de la porte les statues de la Constitution et de la Justice qui n'étaient autres que la Religion et la Ville de Bordeaux, commandées par l'archevêque à Deschamps en 1787 pour les niches du portail de son palais. Leur mise au goût du jour fut demandée au sculpteur qui sans émotion

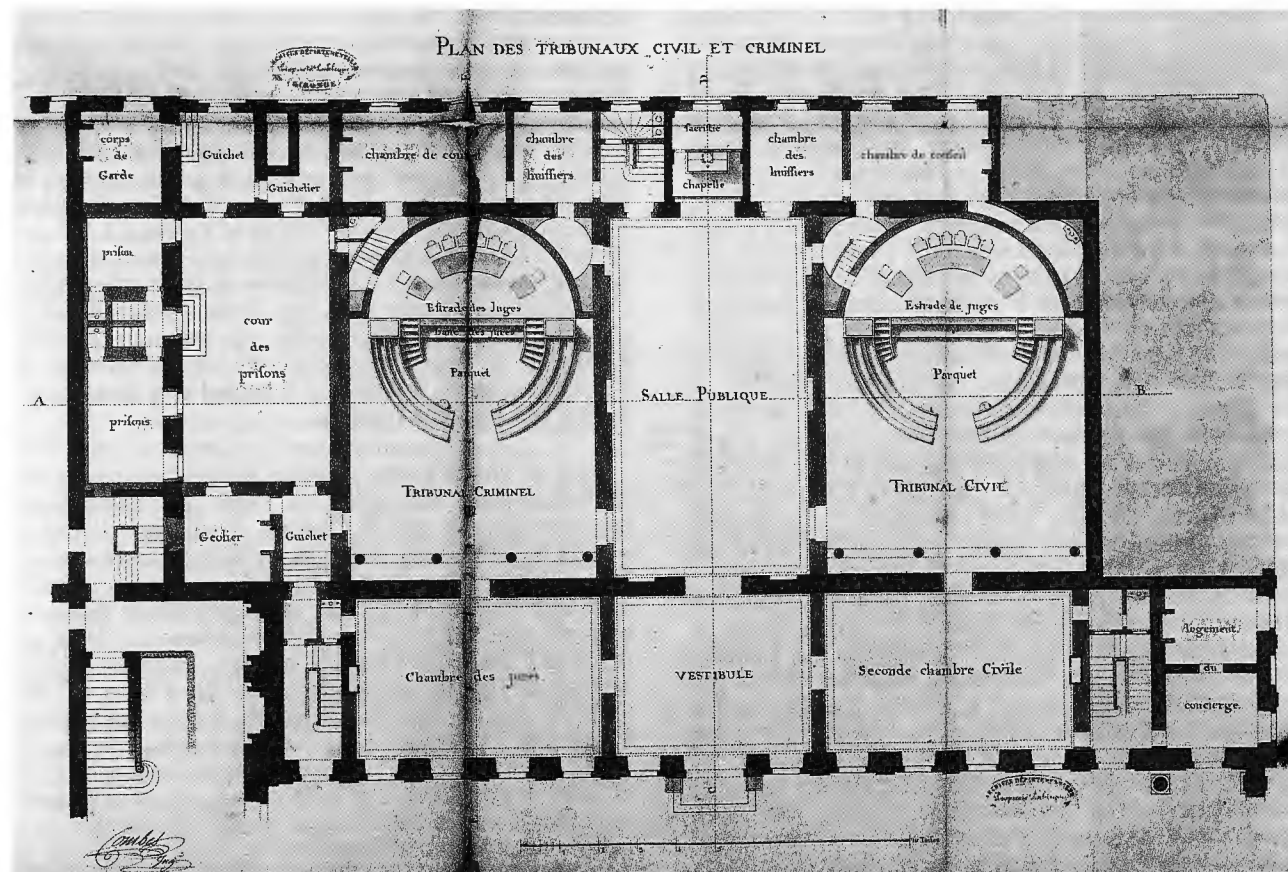


FIG. 2. — Second projet. Plan.

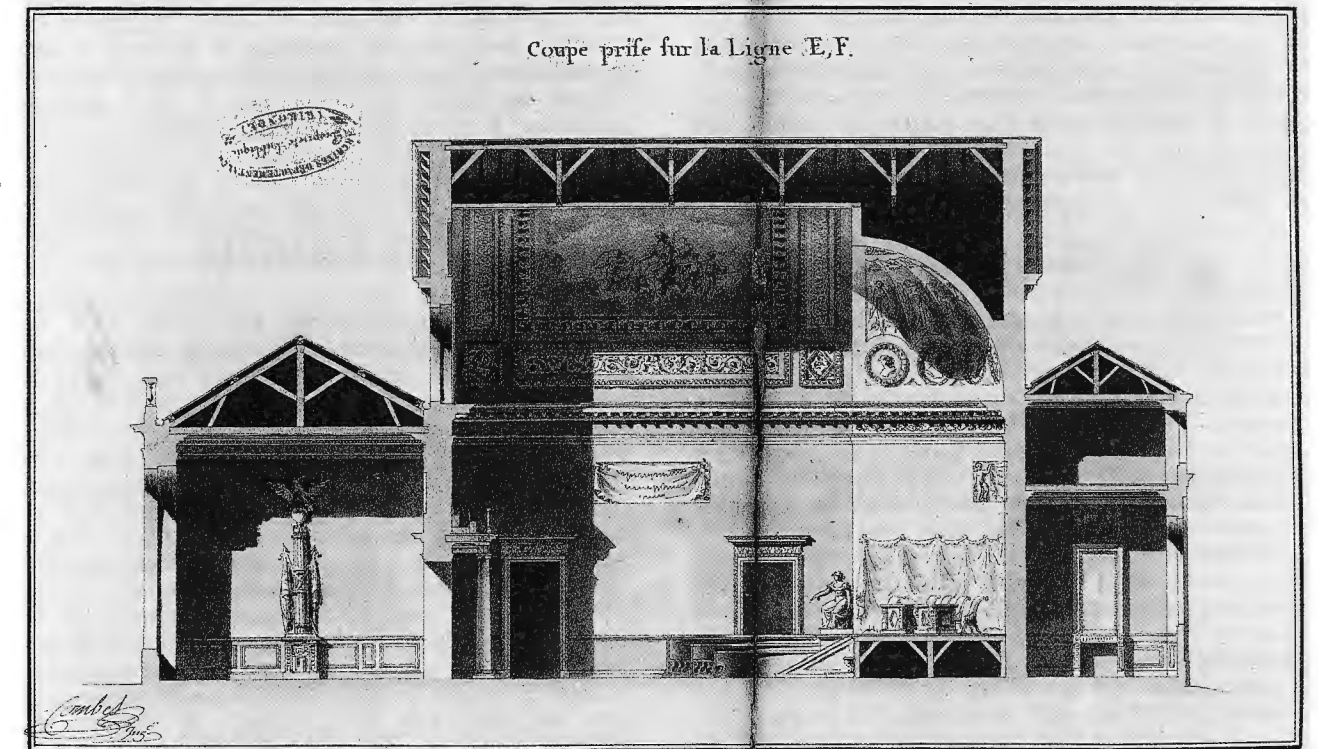


FIG. 4. — Second projet. Coupe longitudinale sur la salle publique.

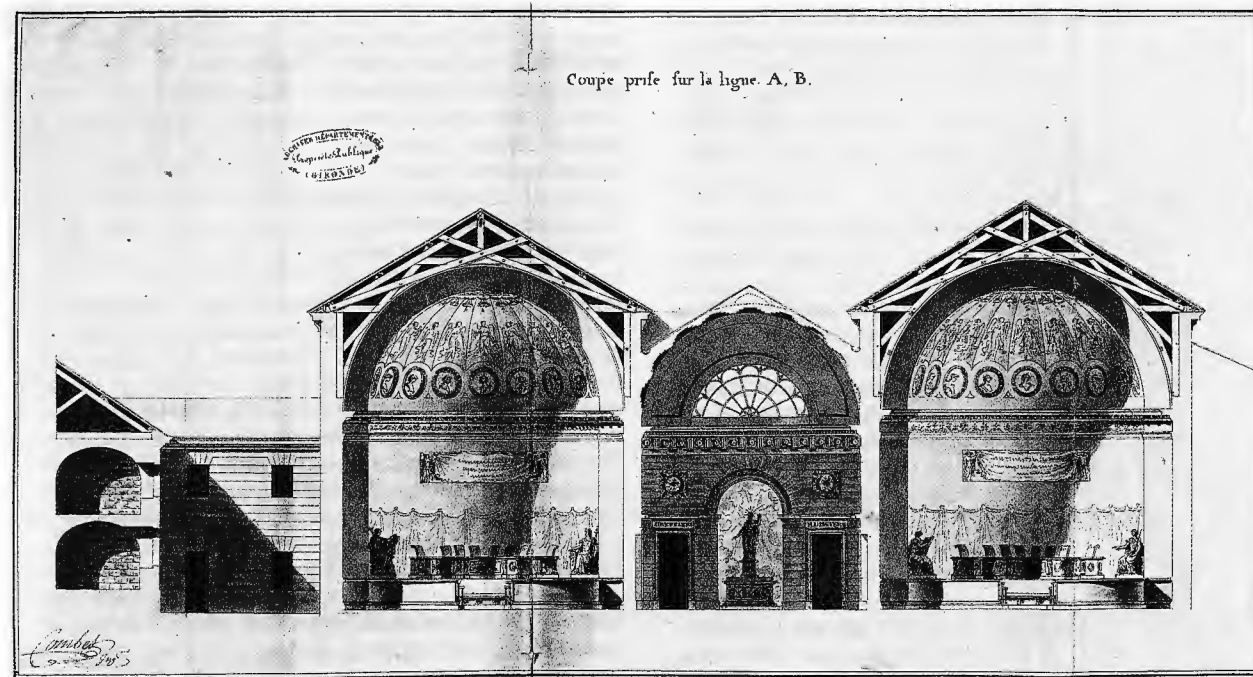


FIG. 3. — Second projet. Coupe transversale sur les tribunaux et la salle publique.

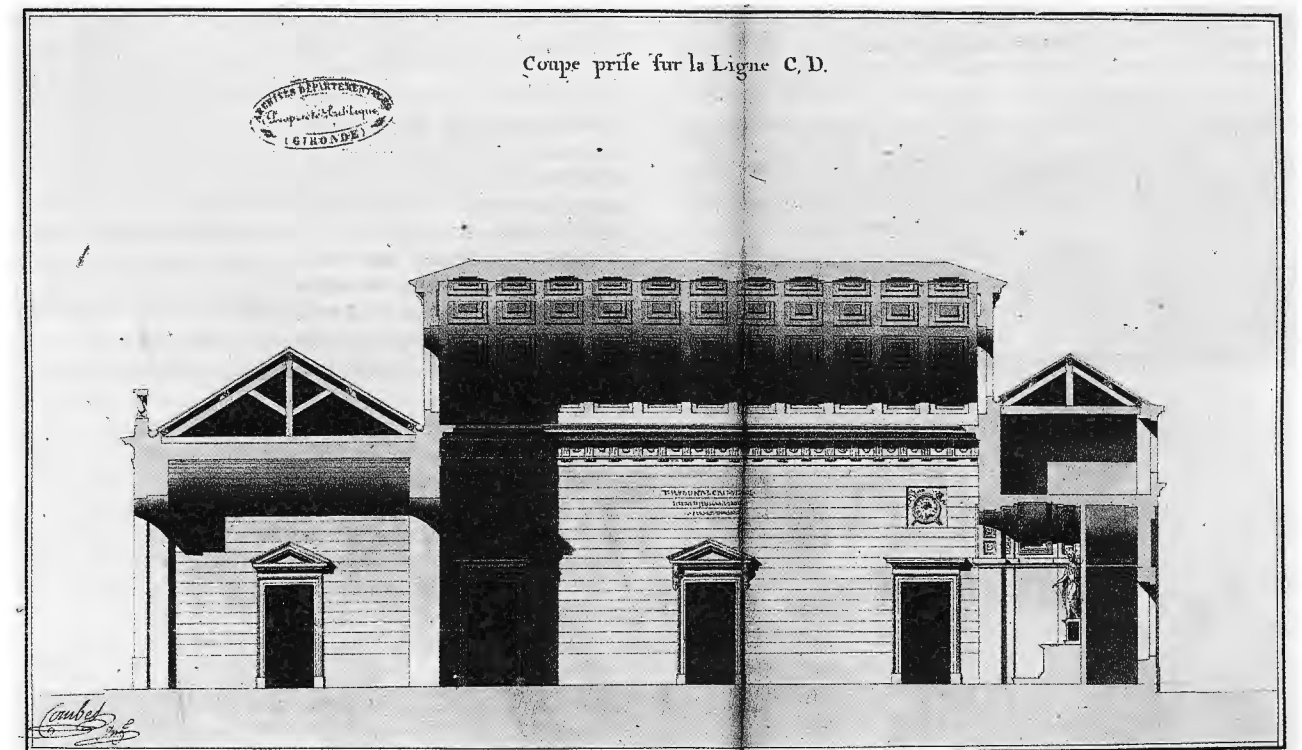


FIG. 5. — Second projet. Coupe longitudinale sur l'un des tribunaux.

RECHERCHES SUR LES SCULPEURS ORNEMANISTES: QUEVA (1754-1844) ET BONINO (1767-1852)

par Marie-Hélène Calvignac *

Si les manifestations de l'art néo-classique à Bordeaux et notamment dans l'architecture sont de mieux en mieux connues, il en est autrement pour l'ornementation. Cette forme d'art qui, par nature, dépend de l'architecture et participe à sa beauté, demeure rarement étudiée pour elle-même. Cette recherche sur les sculpteurs ornementalistes Quéva et Bonino a donc permis de redécouvrir une catégorie d'artistes que l'histoire de l'art tend peu à peu à réhabiliter, mais aussi de présenter un panorama de l'histoire de l'ornementation néo-classique bordelaise.

Quéva fut actif entre 1783 et 1825, Bonino, son cadet, travailla autour des années 1806-1845¹. Tous deux, attachés à de célèbres architectes, réalisèrent la décoration sculptée de monuments d'architecture privée, publique, religieuse ou funéraire.

André Joseph Quéva, fils d'un menuisier-ébéniste, était né à Bordeaux en 1754. Il se forma initialement auprès de Métivier, sculpteur bordelais encore fort mal connu, puis à Paris dans l'atelier du célèbre Augustin Pajou. Mais son passage dans la capitale fut bref, l'essentiel de sa carrière se déroulant à Bordeaux où il décèdera en 1844.

Florent Bonino, natif de Turin, se fixa définitivement à Bordeaux en 1806 alors qu'il était âgé de quarante ans²; son maître y fut le peintre Pierre Lacour et, comme lui, il fut membre actif de la Société Philomatique. Mais les sources demeurent avares de renseignements quant à la vie de Bonino, humble artisan qui mourut misérablement.

Les sculpteurs ornementalistes appartiennent à une communauté de métier totalement indépendante de celle des menuisiers et qui se veut moins artisanale. Ces maîtres artisans utilisent la pierre, le marbre, le bois ou le stuc pour réaliser les décors intérieurs ou extérieurs des édifices. Ils ne signent leurs œuvres qu'à de très rares occasions, rivalisant alors avec les véritables sculpteurs. A ce titre, Bonino, en tant que membre de la Société Philomatique, réalisa des œuvres dignes d'un statuaire³: des bustes de Louis XVI, Louis XVIII et Napoléon Bonaparte.

* Extrait d'un mémoire de maîtrise. Université de Bordeaux III. Direction du Professeur Rabreau.

1. M^{me} du Pasquier a publié sur cet artiste un article court mais dense et précis: "A propos du tombeau de Pierre Lacour: le sculpteur Florent Bonino (1768-1852)", dans *Revue Historique de Bordeaux*, 1973, p. 175-179.

2. La période italienne de Bonino n'a pu être éclairée malgré nos recherches dans les archives turinoises.

3. Tout au moins d'après les descriptions des catalogues d'exposition, puisque ces œuvres n'ont pu être retrouvées.

supprima le voile de la Religion, lui plaça le livre de la Loi dans la main gauche et remplaça les livres d'Hérésie qu'elle foulait aux pieds par un joug brisé. La Ville de Bordeaux fit le sacrifice des grappes de raisins et de fruits qu'elle tenait jusque là pour se munir d'un sceptre de Justice, elle s'appuya sur un miroir symbole de Prudence et abandonnant les tours par trop héraldiques qu'elle portait sur la tête fut coiffée avantageusement d'une étoile.

La réception définitive des Tribunaux eut donc lieu le 16 juillet 1793, en pleine tourmente politique, tous les ouvrages étant terminés et vérifiés. La veille, appuyé par Combes, Burguet avait adressé une pétition demandant une indemnité proportionnée à la mesure de ses mérites et de ses dépenses, aux administrateurs des deux autorités concernées. Sous les yeux de ces administrateurs, les deux tribunaux présentaient leurs sévères élévations qui rappellent les parties hautes des Barrières de Ledoux mais évoquent aussi la Curie romaine de Dioclétien. Tandis que la Salle Publique couverte de tuiles posées directement sur la voûte restait invisible, les masses blanches parallélépipédiques coiffées d'ardoise des deux prétoires émergeaient de l'ensemble des constructions les ceinturant, leurs murs-pignons se transformant en frontons triangulaires à modillons d'aplomb, de modénature très puissante. Ce spectacle émut les magistrats départementaux qui accordèrent le 25 juillet 1793 une gratification de douze mille trois cent livres à Burguet, mais il laissa insensibles leurs collègues du District. Le 29 décembre l'entrepreneur revint à la charge expliquant dans une nouvelle pétition qu'il n'a pas pu payer les ouvriers et demanda que ses "ouvrages soient vérifiés et réglés" conjointement par Combes et son propre expert, Joseph Teulère, Ingénieur des Bâtiments Civils de la Marine. Le District refusa de recevoir la demande et renvoya l'affaire aux "autorités supérieures" estimant suffisante la somme de trente quatre mille neuf cent dix livres pour sa quote-part des travaux, qu'il avait déjà acquittée. L'affaire fut donc instruite par le Département, elle s'éternisa quelque peu car Teulère étant nommé à Rochefort il dut être remplacé le 17 février 1794 par Chalifour, l'architecte du District. Trop absorbé par ses activités, Chalifour demanda en cours d'expertise à être dessaisi du dossier et l'architecte de la commune de Bordeaux lui fut substitué le 12 mai. Thiac et Combes remirent enfin leur rapport au Département le 20 août, estimant la totalité des travaux effectués par Burguet à deux cent cinq mille cent trente et une livres. Le Département transmit ces conclusions à la Commission des

Travaux Publics, l'Instance nationale appropriée à trancher, avec un avis favorable à Burguet et une proposition de financement de l'indemnité par la vente de terrains du Palais de l'Ombrière et de l'ancienne Intendance, le 11 septembre. Le 15 décembre intervenait une décision de Rondelet faisant droit aux réclamations de l'entrepreneur que le Payeur Général du Département avertissait le 29 décembre de la mise à sa disposition de la somme de cent vingt et un mille trente et une livres seize sols et sept deniers pour solde de tous ses ouvrages.

Entre-temps, les Tribunaux connaissaient quelques problèmes de fonctionnement. En février 1794 les magistrats jugèrent intolérable l'absence de chauffage dans les grandes salles, le faïencier Boyer reçut le 14 la commande de quatre poêles en faïence qu'il livrait et installait dix jours plus tard. Plus grave, on s'aperçut dès les premières audiences que l'acoustique des lieux était déplorable, l'écho rendant les débats cacophoniques. Combes attribua ce fait à l'absence sur les murs de matériau capable d'absorber les sons. Il demanda un devis à la manufacture d'Aubusson pour deux tentures en laine "ornées d'une bordure de feuilles de chêne liées par des rubans tricolores avec des retroussis rouges à franges blanches sur fond bleu où seront des attributs et des inscriptions républicaines", à poser dans les hémicycles. Il proposa également de tapisser sur liteaux en papier peint bleu les murs des salles jusqu'à la hauteur des entablements. Cette solution fut partiellement adoptée, le peintre Milhac étant chargé de poser le papier dessiné par Combes y compris dans les hémicycles, le devis d'Aubusson ayant fait renoncer à la confection des tentures. La situation semble ne s'être que légèrement améliorée puisque les juges du Tribunal Criminel se plainquirent de n'entendre ni les voix des accusés ni celles de leurs défenseurs, ce qui laisse supposer que leurs collègues et prédécesseurs de la Commission Militaire n'avaient pas prêté attention à ce détail. Leur délicatesse les poussa même à avouer qu'ils ne voyaient pas plus les accusés qu'ils ne les entendaient, car la lumière "trop vive" pénétrant par la baie qui leur faisait face les aveuglait; enfin ils suffoquaient pour cause de manque d'aération. Le 30 juillet 1795 Combes dut se résoudre à faire percer dans les voûtes des cheminées d'aération, à tendre des rideaux pour masquer les baies incriminées et d'autres rideaux qui obstruaient l'arc en plein cintre du cul-de-four achevant de défigurer ces salles par des adjonctions misérables, nécessaires et regrettables qui n'étaient pas loin d'équivaloir à un constat d'échec.

Mais ces ornementalistes furent principalement les exécutants des modèles créés par les architectes: Quéva travailla avec l'architecte Combes, Bonino s'associa à ce dernier mais aussi à Durand, Thiac ou encore Poitevin.

Deux hôtels particuliers bordelais caractérisent les travaux de Quéva et Bonino: il s'agit de l'hôtel Acquart et de l'hôtel Bryas. Le premier, situé cours de l'Intendance, fut construit par Louis Combes et orné par Quéva vers 1825. Le second, remanié en 1820 par Durand, conserve l'élégante décoration sculptée alors par Bonino.

L'ornementation de l'hôtel Acquart, riche mais sans surcharge, reflète l'aspect léger et mondain du décor du XVIII^e siècle par les lignes marquées d'inflexions et de courbes des guirlandes, par le mouvement en console des piédroits de la cheminée ou par les chutes enrubanées... L'inspiration se tourne encore vers la nature mais un vocabulaire plus spécialement antiquisant commence à s'affirmer (fig. 1).

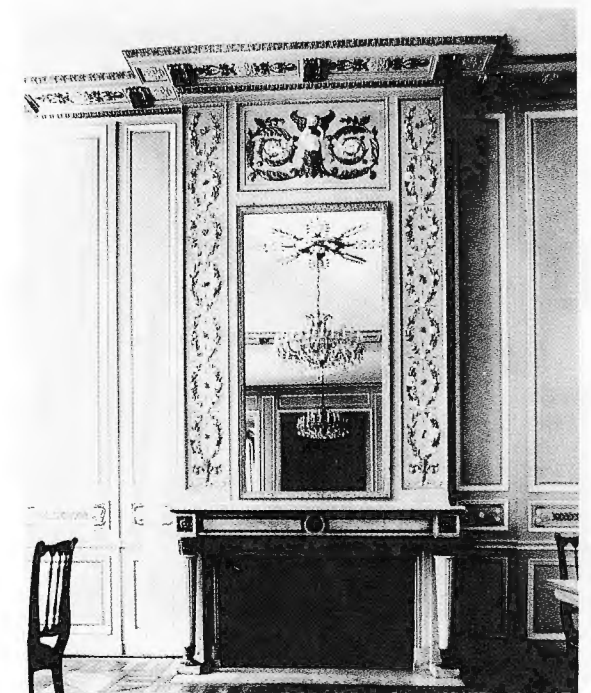


FIG. 1. — Cheminée de l'hôtel Acquart. Salon du premier étage.

La décoration de l'hôtel Bryas développe ce goût pour les motifs à l'antique tout en évoluant vers une ornementation plus stricte et plus sévère, caractéristique de la Restauration; les divisions verticales sont alors nettement marquées, la ligne droite domine (fig. 2).

La participation de Quéva et Bonino aux grands chantiers publics sera constante. La Révolution de 1789 détermine le début de la carrière officielle de Quéva. Entre 1791 et 1793, il travailla sans relâche sous la direction de Combes ou de Bonfin, gravant de nombreuses plaques aux nouveaux noms de rues ou réalisant les décors éphémères des fêtes révolutionnaires. "L'art le plus vivant de la Révolution est celui des fêtes" ⁴. A l'instar de nombreux citoyens, les bordelais célébrèrent régulièrement, entre 1790 et 1798, les fêtes de la Fondation de la République, de la Jeunesse, des Epoux, des Vieillards, de la Reconnaissance, de l'Agriculture, de la Liberté. Le Jardin Public était devenu Champ de Mars. Quéva sculpta le trône royal détruit lors de la célébration de la Liberté en 1796 et participa à la décoration de l'obélisque consacré aux "Mânes des hommes amis de la Liberté".

Il collabora également à la même époque à la décoration des "Tribunaux Civil et Criminel" édifiés par Combes dans le Palais Rohan. L'architecte développa ici un goût résolument néo-classique se référant à l'antique et affir-

4. Blondel (S.), *L'art pendant la Révolution*, Paris, s.d., p. 69.



FIG. 2. — Cheminée de l'hôtel Bryas. Grand Salon. (Cl. Inventaire Général Aquitaine)

mant le "style mâle" grâce à la multiplication d'exèdres, de voûtes en berceau, de génies ailés, de faisceaux et de trophées ⁵.

Les chantiers publics qui occupèrent Bonino furent essentiellement les restaurations de fontaines bordelaises. En 1827 particulièrement, il travailla sous la direction de Joseph-Gabriel Durand, alors architecte hydraulique de la ville. Ils restaurèrent les statues de la fontaine Saint-Projet; la "font d'Audège" reçut une couronne de feuilles d'eau, de joncs et de nymphéas fleuris suggérant le monde aquatique. Enfin, la fontaine de la Grave devant être transférée à son emplacement actuel, ils imaginèrent une nouvelle base ornée de mufles de lions, fortement inspirée de l'original dessiné par Bonfin. Durand confiait alors systématiquement, semble-t-il, l'exécution de ses dessins aux cis-
eaux de Bonino.

L'ouvrage essentiel de cette collaboration est l'érection de la fontaine de la Place Royale (actuelle place de la Bourse). En 1826, Durand fut chargé d'édifier une fontaine sur une des places les plus prestigieuses de Bordeaux. Dix ans plus tard, elle parut "trop mesquine" et fut transférée place du Palais ⁶.

Elle se trouve aujourd'hui dans les réserves du Musée d'Aquitaine. Il s'agissait du type conventionnel de la colonne-fontaine, composée d'une large vasque surmontée, par l'intermédiaire d'un sous-bassement et d'un piédestal, d'une colonne couronnée d'une boule de cuivre rouge à croissants de lune entrecroisés. Bonino réalisa l'ensemble de la sculpture dont le morceau le plus intéressant est le "chapiteau corinthien à feuilles d'olivier" ⁷ (fig. 3). Il est la parfaite réplique du chapiteau du temple de Jupiter Stator à Campo Vaccino, modèle alors largement diffusé par l'ouvrage de J.N.L. Durand: *Recueil et parallèle des édifices de tous genres anciens et modernes* ⁸ (fig. 4).

Ce classicisme formel des années 1830-1840 trahissait un certain épuisement de l'inspiration, tendance manifeste déjà autour des années 1825 dans la décoration sculptée des colonnes rostrales (fig. 5). Celles-ci, fixant alors définitivement la physionomie de la place des Quinconces, furent ornées par Bonino d'après les modèles de l'architecte Poitevin.

Nous avons vu, à travers ces quelques ouvrages, se dessiner l'évolution de l'art décoratif néo-classique jusqu'aux alentours des années 1830. Avec les oeuvres liées à l'architecture religieuse, nous rompons avec la chronologie et remontons dans le temps...

A la fin du XVIII^{ème} siècle, il était de bon ton pour un artiste de s'élever dans la carrière en se spécialisant dans la production d'oeuvres religieuses. Ainsi débuta Quéva. Il proposa dans les journaux des reliquaires, des Vierges... et réalisa, en 1788, pour l'église Saint-Vincent de Barsac, un baptistère de marbre.

5. Voir supra l'article de Ph. Maffre, fig. 3.
6. Ferrus (M.), "La fontaine de la Place Royale", dans *La Petite Gironde*, 29 septembre 1936.
7. A. D. Gironde: 5 J 37, Fonds Durand.
8. J.N.L. Durand, *Recueil et parallèle des édifices de tous genres anciens et modernes, remarquables par leur beauté, par leur grandeur ou par leur singularité et dessinés sur une même échelle*, Paris, an IX (1800-1801), pl. 74.

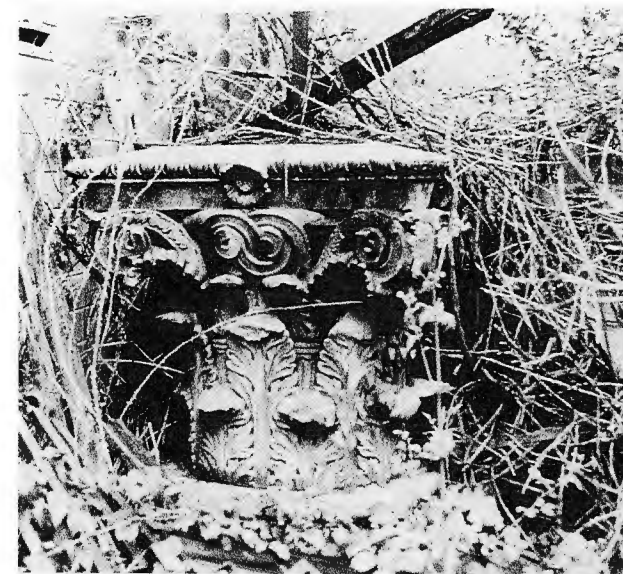


FIG. 3. — Chapiteau de la fontaine de la Place Royale.



FIG. 4. — Dessin d'un chapiteau du Temple de Jupiter Stator au Campo Vaccino.

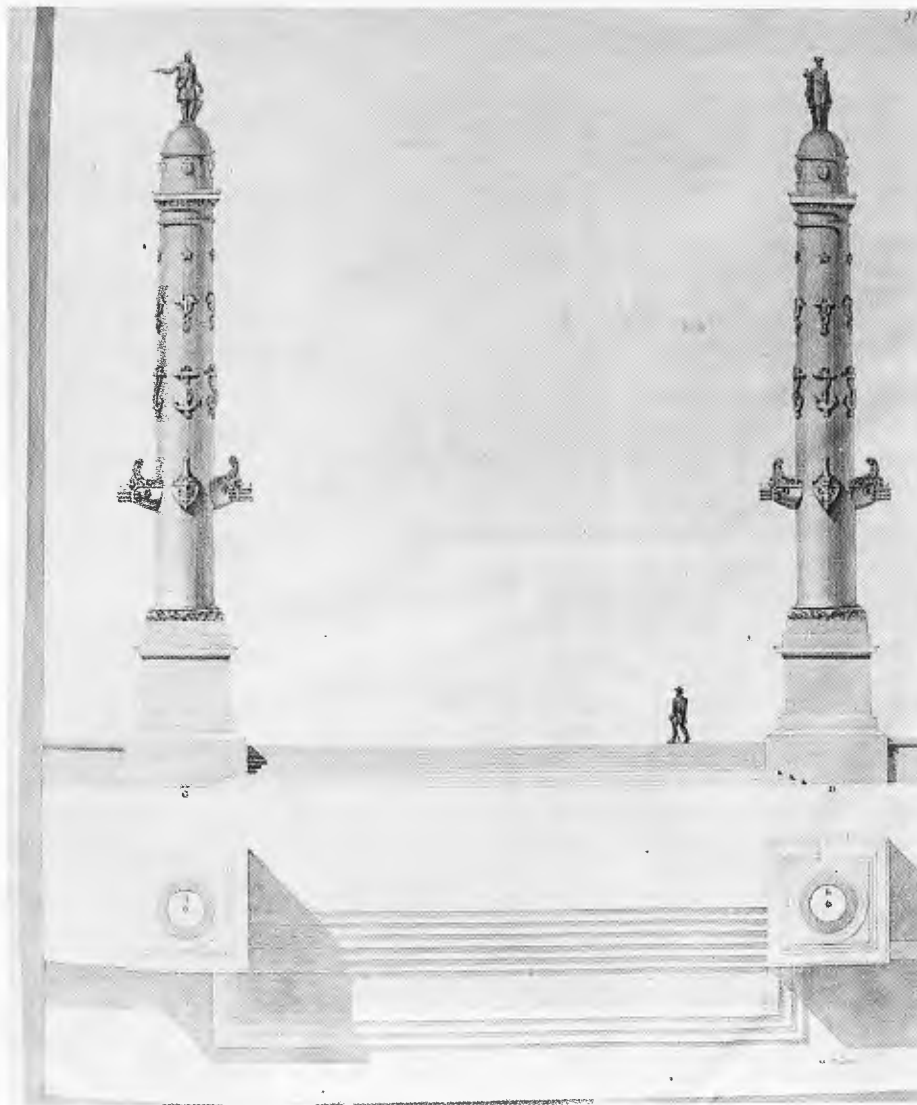


FIG. 5. — Colonnes rostrales. Dessin. (B.M. Bordeaux, Ms 620).



FIG. 6. — Eglise Notre Dame.
Abat-voix de la chaire.
(Cl. Inventaire Général Aquitaine).

La statue de la Vierge couronnant l'abat-voix de la chaire à prêcher de l'église Notre-Dame-du-Chapelet est selon toute vraisemblance la première oeuvre bordelaise de Bonino⁹. Unique création témoignant de ses qualités de statuaire, cette Assomption d'une forte composition dynamique souffre néanmoins de soin dans les détails. Son influence baroque témoigne peut-être des influences turinoises de l'artiste, ou bien celui-ci a-t-il voulu simplement adapter le style de la statue au cadre architectural qui devait la recevoir (fig. 6).

Quéva et Bonino étaient jusqu'alors principalement connus pour leur participation au chantier de la cathédrale Saint-André. Il est vrai que ce fut un chantier très important pour ces deux ornemanistes. Quéva y travailla le premier, participant à l'élaboration du mobilier épiscopal. Puis, il collaborèrent à l'ornementation de la tribune d'orgue.

La cathédrale Saint-André, très endommagée à la fin du XVIII^{ème} siècle, devint "Maison Nationale" à la Révolution, puis magasin à fourrages. En 1798, l'administration départementale chargea Combes de la restaurer. Les travaux débutèrent au moment du rétablissement de la paix religieuse en 1803, pour s'achever à la fin des années 1810. Nous savons par Marionneau que "les deux trônes placés aux extrémités des stales du chœur sont des ouvrages plus récents, exécutés par Quéva"¹⁰ (fig. 7). Ces trônes, destinés à l'archevêque et à l'évêque suffragant, élaborent un programme décoratif semblable à celui du chandelier pascal de la crédence et du trône appartenant encore aujourd'hui au mobilier de Saint-André, mais pour lesquels aucun document d'archives n'a pu être retrouvé. Ces boiseries, toutes rehaussées d'or, développent une ornementation strictement néo-classique, fortement inspirée des modèles diffusés par Bury ou



FIG. 7. — Choeur de la cathédrale
Saint-André. Trône épiscopal.
(Cl. Inventaire Général Aquitaine).



FIG. 8. — Cathédrale Saint-André.
La tribune des orgues. Détail.
(Cl. Chabot, Inventaire Général Aquitaine, 1986, S.P.A.D.E.M.)

9. Nous n'avons en effet trouvé jusqu'alors, aucune oeuvre antérieure.

10. Marionneau (Ch.), *Description de l'église Saint-André de Bordeaux*, Bordeaux, 1861, p. 112.

Percier et Fontaine¹¹. Combes avait donc réalisé une décoration de pur style Empire pour le chœur d'une église gothique. La réalisation en incombait très probablement pour son ensemble à Quéva¹².

C'est en 1803 que le gros oeuvre commença à Saint-André. Après avoir restauré les flèches septentrionales¹³, Combes établit une nouvelle tribune d'orgue (fig. 8). Pour cela, il utilisa les sculptures de l'ancien jubé du XVI^{ème} siècle qu'il compléta. "Dans tous ces bas-reliefs, le placement, la réparation et souvent l'addition de morceaux importants sont l'oeuvre de MM. Quéva et Bonino"¹⁴. Ces sculptures, d'une grande finesse d'exécution, ne sont pour la plupart que des pastiches des modèles Renaissance du jubé. Néanmoins, les sphinges, les figures engainées, les lécythes d'où s'échappent des fruits au naturel témoignent d'une inspiration tournée vers l'antiquité. Les cuirs de l'ancien jubé deviennent sous les ciseaux de Quéva et de Bonino, de petits tableaux rectangulaires illustrés de scènes de l'Ancien Testament. "Quéva et Bonino ont prouvé dans ce travail jusqu'à quel point un artiste peut s'inspirer des oeuvres des maîtres et produire des morceaux dignes de

11. La comparaison entre la crédence et la pl. 22 du recueil de Bury, *Modèles de marbrerie*, Paris, s.d., est particulièrement frappante.
12. Aucun document d'archives ne permet pourtant de l'affirmer.
13. Quéva travailla également à cette partie du chantier.
14. Lamothe (abbé de), "Essai historique et archéologique sur la cathédrale de Saint-André", dans *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1842, p. 13.

figurer à côté des plus heureuses compositions"¹⁵.

Quelque vingt ans plus tard, ils seront de nouveau réunis autour de l'architecte Durand, pour la restauration de l'église de la Romieu. Mais leurs travaux se bornèrent alors à la simple réalisation d'inscriptions gravées.

La sculpture de tombeaux était un travail qui incombait fréquemment aux sculpteurs ornementalistes. Quand il s'agissait de personnalités, ils réalisaient généralement les modèles proposés par les architectes. Par ailleurs, ils travaillaient d'après les recueils d'ornementation dont le répertoire était peu varié. Ainsi Quéva et Bonino durent réaliser de nombreux tombeaux dans les différents cimetières bordelais: la Chartreuse, le cimetière des Etrangers (cours de Journu-Aubert) et les trois cimetières protestants. Mais quelques tombeaux seulement leur sont aujourd'hui sûrement attribuables.

Le tombeau du peintre Pierre Lacour au cimetière de la Chartreuse, conçu par Combes, fut sculpté par Bonino. Le bas-relief qu'il réalisa avait pour modèle un dessin du fils du peintre. La figure féminine éplorée, allégorie de la Peinture achevant de tracer une dédicace au bas du portrait en médaillon du peintre, rappelle les compositions mélancoliques de Canova. Son modèle en plâtre, d'une facture fort délicate, se trouve aujourd'hui au Musée des Arts Décoratifs (fig. 9).

15. *Idem*.



FIG. 10. — Cimetière des Protestants.
Tombeau de la famille Schickler-Streckeisen.



FIG. 11. — Cimetière des Protestants.
Tombeau du colonel Deschamps.

FIG. 12. — Fragments du tombeau de l'architecte Charles Bonnard.

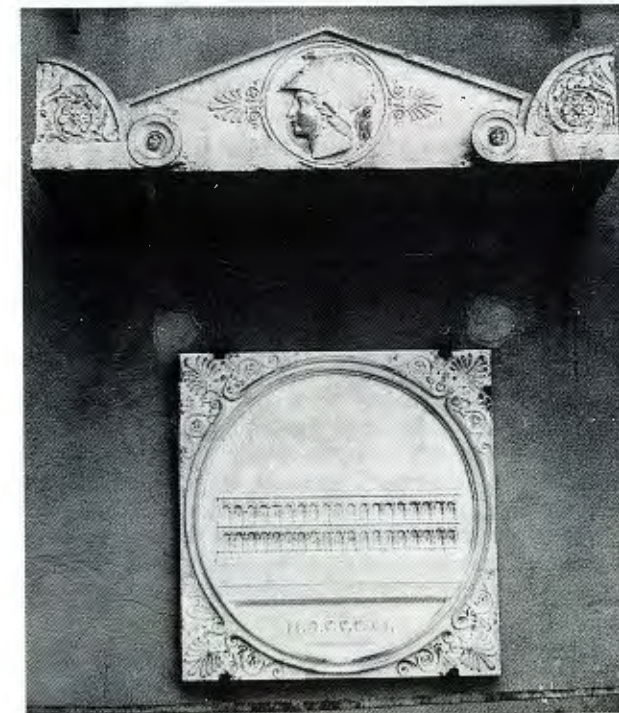


FIG. 9. — Bonino. Maquette en plâtre pour le tombeau de Pierre Lacour. (Cl. Musée des Arts Décoratifs, Bordeaux).

Grâce à une esquisse en plâtre signée, appartenant à une collection particulière, la sculpture du tombeau de la famille Schickler-Streckeisen, (cimetière protestant, rue Judaïque), a pu être attribuée à Bonino (fig. 10). L'édicule de forme circulaire présente des médaillons à bustes ou à blasons, alternant avec de longues urnes funéraires. On pense, ici encore, aux compositions de Percier et Fontaine. Comme pour le tombeau de Pierre Lacour, les figures, fortement modelées mais à peine idéalisées, relèvent de ce courant mélancolique de l'art funéraire néo-classique qui avait envahi les cimetières français et italiens.

Le tombeau du colonel Deschamps, d'inspiration plus romaine, est proche quant à lui des oeuvres d'un Thordwaldsen. Elevé en 1833 grâce à une souscription, la stèle fut sculptée par Bonino. Les figures allégoriques de la Victoire et du Génie pleurant sur le drapeau d'Austerlitz, se mêlent ici aux éléments narratifs et pittoresques: trophées militaires, tambours, casques, étendards... (fig. 11).

Les quelques tombeaux attribuables à Quéva sont moins intéressants pour leur étude stylistique. Au cimetière de la Chartreuse, il éleva le tombeau de l'architecte Bonnard. Les fragments, aujourd'hui déposés dans la cour des Archives Municipales, présentent le défunt à travers une de ses réalisations: il s'agit en effet de la façade du palais d'Orsay, projeté par Bonnard (fig. 12).

GROUPE JULES-DELPIT

LES EMBARRAS FINANCIERS DE FRANÇOIS I^{er} ET LEURS REPERCUSSIONS EN BORDELAIS

par Paul Roudié *

Ce que l'on retient généralement du règne de François I^{er} c'est ce qu'il eut de brillant, Marignan, le soutien apporté aux lettres et aux arts, le Collège de France, Chambord, Fontainebleau, etc...

Mais il eut aussi des côtés sombres et même douloureux, Pavie et la captivité du roi, le début de la répression du protestantisme et surtout des guerres aux péripéties nombreuses qui entraînèrent des dépenses considérables se traduisant naturellement par des ponctions fiscales mal supportées par le peuple.

C'est sur ce dernier point que je voudrais insister en prenant des exemples dans la région bordelaise d'après des documents qui n'ont jamais, je crois, été étudiés, tirés des minutes des notaires de Bordeaux et de Libourne.

Pour faire comprendre les choses, je donnerai tout d'abord un bref aperçu des campagnes menées par François I^{er} dans la seconde partie de son règne, la seule période que j'examinerai, et j'exposerai en gros les moyens qui furent utilisés pour les financer¹.

En 1535, le roi se prépare à envahir la Savoie et le Piémont, ce qu'il fait en 1536. Charles Quint envahit la Provence en 1537 et une trêve est conclue en 1538.

En 1542, nouveaux préparatifs et déclaration de guerre à l'Empereur en juillet et aussi au roi d'Angleterre. Les traités mettant fin aux hostilités ne furent signés qu'en septembre 1544 avec l'Empereur et en juin 1546 avec l'Angleterre. Ce dernier traité comportait le rachat de Boulogne, moyennant le versement en huit ans de près de deux millions de livres.

Les finances du royaume étaient gérées suivant un système très compliqué que François I^{er} essaya de rationaliser. A côté des ressources du domaine royal, considérées comme finances ordinaires, il y avait les impôts, dits finances extraordinaires, bien que leur perception fût devenue habituelle. Parmi les impôts directs, le principal était la taille levée sur les roturiers mais aussi les décimes, qui représentaient en principe un dixième des

revenus du clergé. Le principal impôt indirect était la gabelle levée sur le sel, dont certaines provinces étaient exemptées.

Que fit le roi quand ses besoins augmentèrent ? Il alourdit la taille, il demanda certaines années au clergé deux voire trois décimes au lieu d'un, il supprima des exemptions d'impôts indirects et notamment il imposa en 1541 la gabelle aux provinces de l'Ouest qui jusque là ne la payaient pas.

Il prit également, à l'occasion, des mesures réellement extraordinaires, créant des offices moyennant finance, engageant des éléments de son domaine, imposant aux villes des emprunts ou des charges diverses comme l'entretien de troupes pendant un certain temps. Les villes dans ce cas établissaient des taxes nouvelles, constituaient des rentes, ou empruntaient à cours terme. Le roi lui-même pouvait d'ailleurs emprunter directement à des particuliers.

Ce que je vais vous exposer, c'est un ensemble de petits faits, qui, pris isolément, n'auraient peut-être pas de grande signification, mais qui groupés montrent quels étaient les rapports parfois tendus entre les provinces et le pouvoir central quand celui-ci manifestait ses exigences. J'adopterai l'ordre chronologique.

Le 25 février 1537 (n.st) le roi avait donné des lettres de commission à Geoffroy de La Chassaigne, conseiller au Parlement, et à Pierre d'Agès, Maître d'hôtel du roi, pour qu'ils procèdent à la vente avec pacte de rachat de certains éléments de son domaine, ou à l'affermage des aides, gabelles et impositions dans la généralité de Guyenne pour en retirer 100 000 livres tournois. Ces lettres, déjà connues et signalées dans le *Catalogue des Actes de François I^{er}*², se trouvant dans les registres du Parlement de Bordeaux où elles furent enregistrées le 9 avril 1537, mais aussi dans les minutes du notaire Marchant³. J'en extrais quelques éléments qui me paraissent intéressants. Le roi, dès le début, fait état des "grans et inestimables despences que avons eues a supporter depuis que la guerre nous a esté ouverte et commencée par l'Empereur et aultres ses

* Professeur émérite Université Bordeaux III.

1. J'ai puisé ces renseignements essentiellement dans l'ouvrage de Jean Jacquart, *François I^{er}*, Paris, 1981.

2. T. III, p. 281.

3. A. D. Gironde, 3 E 9004, f° 2 et 19.



FIG.13: Cimetière des Etrangers.
Tombeau de Walter Barton.
(Cl. Musée d'Aquitaine).

adherans" et de celles qu'il a encore à soutenir pour le paiement des gens de guerre français et étrangers qui sont nécessaires à la sûreté du royaume. Il indique qu'il a déjà été aidé par le clergé, les villes et ses sujets et que c'est pour ne pas mettre de nouvelles charges et impositions sur le pauvre peuple qu'il a décidé de proposer cette vente à ceux qui lui ont déjà prêté (ce qui permettra de les rembourser) et sont disposés à lui prêter davantage. Il acceptera même de ceux qui n'ont pas d'argent comptant des chaînes d'or ou de la vaisselle d'argent.

Ce que le document notarié apporte de nouveau, c'est l'acte de vente passé le 29 mai 1537 entre les mandataires du roi et Jean Dibarrola, conseiller au Parlement, du droit de scel de l'exécuteur et garde de la rigueur établi aux contrats en la ville de Bordeaux moyennant 2 200 livres tournois qui seront versées à Jacques Arnoul, commis à la recette générale de Guyenne. Ce droit de scel avait été affermé 175 livres pour l'année en cours.

D'autres aliénations durent avoir lieu pour arriver à la somme de 100 000 livres, mais je n'en ai pas trouvé trace ⁴.

C'était donc la manière douce qui avait été employée alors. Il n'en fut pas toujours de même. Le 5 février 1539 (n.st) Jean de Saint-Projet, représentant de Pierre Secondat, général de Guyenne ⁵, et Jacques Arnoul, commis par le roi à la recette de ses deniers en Guyenne, se présentèrent devant les jurats de Bordeaux pour leur rappeler que le roi par trois fois, par lettres patentes datées respectivement du 14 mars 1538 (n.st), du 12 avril 1538 et du 7 septembre 1538, avait demandé à la ville 14 400 livres tournois pour payer 600 hommes de pied pendant quatre mois. Ils n'admettent pas l'excuse donnée auparavant par les jurats, alléguant qu'ils n'avaient pas vu les lettres du roi adressées à leurs prédécesseurs et ils leur remettent ces lettres. Les jurats leur répondent qu'ils les liront et leur donneront réponse l'après-midi. Lors de cette seconde entrevue le maire remet aux gens de finance des lettres patentes du roi datées du 12 janvier 1539 (n.st) par lesquelles le souverain leur avait accordé un an de délai pour s'acquitter de l'imposition. Je ne sais ce qu'il en advint ⁶.

Le 26 juillet 1541 François de Harville, secrétaire du roi et commissaire des mortes paies en Guyenne, apporta aux jurats de Bordeaux d'autres lettres patentes du 16 juin précédent qui exigeaient de l'argent pour subvenir à la fortification des villes frontalières. Les jurats répondirent "qu'ils verroyent les dites lettres et pourvoyroient autant ou myeulx qu'il leur seroyt possible et qu'il y avait plusieurs autres lettres et commissions du Roy pour prendre des deniers sur la dite ville a quoy seroyt impossible satisfaire ne continuer la construction des murailles de la ville tant nécessaire mais que amprès avoir vu les dites lettres ils advertiroient le Roy du tout..." ⁷.

Le 30 septembre de la même année, Claude Perronier, chargé de payer les fortifications des villes et châteaux de Guyenne, donna reçu aux jurats de 3 000 livres tournois terminant le paiement des 10 000 livres exigées de la ville pour servir aux fortifications de Bayonne par lettre patente du 22 avril 1539 ⁸.

Ce n'est pas tout ce que Bordeaux fit en faveur de Bayonne. Cinq actes échelonnés du 29 juillet 1542 au 17 février 1543 (n.st) nous apprennent que les citoyens de la ville avaient pris, au moins en partie, en charge le ravitaillement de cette ville et y envoyaient par bateaux du vin et du blé. Il ne semble pas que ce fût gratuitement puisque procuration fut donnée à un certain Jehannot Danduyssse pour recevoir les sommes qui proviendraient de la vente des denrées. Cependant un acte postérieur indique que la municipalité bordelaise avait emprunté à des bourgeois pour faire face à ce ravitaillement ⁹.

La ville de Bordeaux n'était pas seule concernée, bien entendu. Un acte du 23 août 1541 nous apprend qu'un jurat de Bazas est détenu en la conciergerie du Parlement, parce que les 2 400 livres que devaient payer les habitants de la ville pour la solde de 100 hommes de pied n'avaient pas été versées. Le commis à la recette générale de Guyenne lui donne trois mois pour recueillir la somme, sans quoi il devrait de nouveau se constituer prisonnier ou à défaut mener Vincent, bourgeois de Bordeaux, qui consent à lui servir de caution ¹⁰.

Ce qui était arrivé en 1541 à un jurat de Bazas fut étendu à tous les jurats des villes closes de la sénéchaussée "ou la plus grande partie d'iceulx" en 1543, comme il est déclaré dans un acte passé à Libourne ¹¹. La cause en était qu'ils déclaraient ne pouvoir payer ce que le roi leur demandait pour assurer la solde de 50 000 hommes de pied qui s'élevait à 45 600 livres pour la Guyenne. De fait le 6 octobre les jurats de Bordeaux étaient détenus au château Trompette et demandaient au lieutenant du capitaine la permission de se rendre à l'hôtel de ville, où ils avaient convoqué plusieurs habitants de la ville pour trouver moyen de payer au roi la somme qui était exigée d'eux. Cette autorisation ne leur fut pas accordée car l'un des clercs du général des finances s'était plaint qu'ils "ne tinssent pas suffisamment prison clouse" et que le lieutenant n'avait pas assez d'hommes pour les contraindre à réintégrer la forteresse s'ils ne le faisaient de leur propre gré ¹².

Je pense que les jurats de Libourne furent victimes de la même mésaventure, puisque c'est dans un acte qu'ils passèrent que se trouve la mention, que j'ai déjà citée, de l'emprisonnement de tous les jurats des villes closes. Cependant ils étaient libres le 23 novembre 1543 et se réunirent dans la maison commune pour décider que pour payer les 3 300 livres exigées de la ville, ils ne pouvaient

que vendre 500 francs de rente annuelle à prendre sur les revenus des deniers communs. Un acte du 3 décembre suivant nous expose comment, après avoir sans succès fait proclamer à son de trompe aux carrefours de Libourne que cette rente était mise aux enchères, après avoir sollicité sans plus de succès les plus notables personnages de la ville, les représentants des jurats se sont rendus à Bordeaux où ils ont conclu l'affaire avec Pierre et Richard Pichon. Cette vente fut homologuée par le Parlement et elle était assortie d'un pacte de rachat perpétuel. Nous savons d'ailleurs que les Pichon revendirent ce droit sur les revenus de Libourne à Michel de Montaigne le 30 mars 1579 et que c'est la veuve de celui-ci, agissant comme tutrice de sa petite fille, qui le rétrocéda à la ville de Libourne le 19 janvier 1595. Elle avait donc subi pendant cinquante deux ans les conséquences des exigences de François I^{er} ¹³.

Le clergé n'était pas à l'abri, je l'ai dit, d'une aggravation de la pression fiscale. Le 17 mai 1544 un clerc du commis à la recette du roi en Guyenne remit successivement à Guillaume de Lana, vicaire général, en l'absence de l'archevêque Charles de Gramont, deux lettres du roi nettement différentes par la forme. La première datée du 12 avril, assez longue, a un caractère très officiel. Il y est rappelé que par des lettres patentes antérieures le roi avait demandé que fussent levés quatre décimes sur les revenus des gens d'église, puis, après avoir exposé d'une façon fort détaillée et dramatique les dangers qui menacent le royaume du fait des préparatifs de l'Empereur et du roi d'Angleterre, le roi enjoint d'avancer les termes de versement de ces décimes et donne pouvoir à l'archevêque pour procéder à ce recouvrement, mettant à sa disposition ses justiciers et officiers pour se faire obéir.

Le vicaire général ayant renvoyé le messenger du roi vers le personnage qui était commis au recouvrement des décimes, celui-ci est sommé de faire diligence.

La seconde lettre est courte mais directe et très sèche. En voici la transcription intégrale.

"Monsieur de Bourdeaux, ayant asses entendu les restes par vous deues des decimes et dons gratiuz des années passées et les diligences qui ont esté faictes pour les recouvrer, dont s'est ensuivi peu d'effect, je ne scay plus que penser synon que vous ayes quelque opinion qui seroit cause de la longueur et retardement qui se trouve au payement desdicts restes. A ceste cause incontinent après la présente receue venes deviser moy la part que seray pour me dire les causes de la dilation dudict payement, mays a ce ne faictes faulte et bailhes certification de la reception de ceste presente au porteur d'icelle, vous disant a Dieu qui vous ayt en sa garde. De Rouen le vingt neufviesme d'avril mil cinq cens quarante quatre, Signé François De Laubespine".

Le vicaire général répond que l'archevêque a obtenu depuis peu du roi "certaines lectres de main levée de son bien qui cy devant a esté sayssy" et qu'il est à la cour "pour donner ordre a l'affaire mentionnée es dictes lectres" ¹⁴.

Il n'est pas étonnant que les habitants de Bordeaux aient accueilli avec joie et soulagement la nouvelle de la paix conclue entre le roi et l'Empereur le 12 septembre 1544 à Crépy-en-Valois. Nous en trouvons l'écho dans un registre du notaire Nicolas Payron qui, entre deux actes, écrit:

"Ledit pour premier d'octobre mil V^cXLIII qui estoit le

mercredy fut publié en ceste ville de Bourdeaux la paix entre le Roy et l'Empereur et le lendemain furent faictz les feux de joye" ¹⁵.

Mais la paix de Crépy ne mettait pas fin à la guerre contre le roi d'Angleterre et quand fut conclue avec lui la paix d'Ardres en juin 1546, François I^{er} s'y engageait, pour recouvrer Boulogne, à verser deux millions de livres en huit ans. Malgré les feux de joie, les sujets du roi furent toujours sollicités avec autant d'insistance. Voici les échos que nous trouvons toujours dans les registres des notaires:

Le 30 septembre 1545 le maire et le sous-maire de Blaye protestent auprès du jurat de la ville chargé de lever l'emprunt du roi sur les villes closes parce qu'ils estiment avoir été trop taxés. L'un devait 160 livres et l'autre 180. Toutefois, pour ne pas retarder le recouvrement des fonds, ils versent les sommes demandées ¹⁶.

Le 8 octobre 1545 le maire et le sous-maire de Libourne déclarent qu'en compagnie de plusieurs jurats ils ont rendu visite à "la plus seïne partie des bourgeois, manans et habitants" pour leur exposer que le roi exigeait 11 718 livres, et que par faute de paiement le maire et plusieurs jurats étaient prisonniers et que, malgré l'affirme des deniers de la ville et du revenu du grenier à sel, il manquait encore 8 000 livres. La plupart des bourgeois ont répondu qu'ils n'avaient pas d'argent et sur quinze folios sont consignées la liste des personnes sollicitées et leurs réponses.

Le 9 octobre Arnaud de Sauvenelle, qui affirme le revenu que prend la ville sur le grenier à sel pendant deux quartiers moyennant deux mille francs, associe à cet affirme trois autres bourgeois. Un autre acte du même jour nous apprend que c'est le 27 septembre qu'avait été passé contrat entre la ville et Sauvenelle.

Les choses semblent ne pas s'être toujours passées très régulièrement à Libourne. Le 16 octobre 1545 la cour de la sénéchaussée ordonna, à la demande de certains habitants, qu'une information soit ouverte contre les anciens maire, sous-maire et jurats, accusés d'avoir prélevé des sommes sur certains sans donner cédula de toutes et d'avoir exigé plus qu'il n'était prévu par les rôles. L'information eut bien lieu le 22 du même mois et une série de vingt cinq témoignages est reproduite qui semble corroborer l'accusation ¹⁷.

Revenons à Bordeaux où le 11 mai 1546 nous trouvons Benoît Albert, prieur de Bardenac, prisonnier au château Trompette, à la requête de Jean de Larrandouete, chargé de lever décimes et dons gratuits, parce qu'il devait 58 livres à cause des décimes imposés sur Bardenac. Albert remet entre les mains du lieutenant gardien du château 58 livres comme consignment pour être mis en liberté et le lieutenant, se considérant comme dépositaire de justice, promet de remettre la somme à Albert ou à une autre personne quand la justice l'ordonnera ¹⁸.

Le 27 septembre de la même année, quatre bourgeois de Bordeaux, qui n'étaient pas des jurats, étaient eux aussi détenus dans la forteresse royale à la requête du receveur général des finances en Guyenne "pour raison de certain emprunt pour le Roy demandé sur ladite ville". Ils demandèrent au lieutenant d'être élargis pour pouvoir envoyer leur famille aux champs à cause de la peste "qui de

4. Un édit du 30 juin 1539 interdit toute aliénation du domaine et réglemente la procédure de réunion des portions engagées (*Catalogue des Actes de François I^{er}*, T. IV, p. 15).

5. C'est-à-dire receveur général des finances. Ce Pierre Secondat avait reçu le 4 mars 1538 commission pour lever la solde de 2 595 hommes de pied sur la Généralité de Guyenne (*Catalogue*, T. III, p. 494).

6. A. D. Gironde, 3 E 10002.

7. A. D. Gironde, 3 E 6545. Le texte notarié n'indique pas à quoi était destiné cet impôt, mais il est facile de le savoir, car d'autres lettres furent adressées également le 16 juin aux villes de Toulouse, Lyon, et Reims. Elles sont analysées dans le *Catalogue des Actes de François I^{er}*, T. IV, p. 213-224, où les lettres concernant Bordeaux ne sont pas signalées. Parmi les "autres lettres et commissions du Roy" auxquelles les jurats font allusion, il y avait sans doute les lettres du 24 mai 1537, qui ordonnaient que fussent prises 10 000 livres sur les deniers communs de

Bordeaux pour les réparations et fortifications de Bayonne, dont il sera parlé plus loin, et sûrement les exigences indiquées dans le document précédemment analysé. Dans le *Catalogue*, T. III, p. 362, figure une commission donnée par le roi le 6 juillet 1537 à Pierre d'Agès et Geoffroy de La Chassaigne, que nous avons déjà rencontrés, en vue de se rendre dans diverses villes dont Bordeaux, Saint-Emilion et Libourne pour lever les sommes destinées à la défense du royaume. Des lettres itératives renouvelèrent cette commission le 9 octobre de la même année.

8. *Ibid.* 3 E 6260 et *Catalogue*, T. III, p. 327.

9. *Ibid.* 3 E 9833, f^o 440, 441, 469 v^o, 470 v^o, 689 v^o, 1095 v^o.

10. *Ibid.* 3 E 6983.

11. *Ibid.* 3 E 1115, 3 décembre 1543.

12. *Ibid.* 3 E 1065, f^o 256.

13. *Ibid.* 3 E 1115, 23 nov. et 3 déc.

14. *Ibid.* 3 E 1066.

15. *Ibid.* 3 E 9835, f^o 626.

16. *Ibid.* 3 E 6673.

17. *Ibid.* 3 E 1117.

18. *Ibid.* 3 E 1067, f^o 45.

present pullule en ladite ville". La permission leur fut donnée, mais ils s'engagèrent à réintégrer leur prison au plus tard deux jours après que l'ordre leur en aurait été donné, à peine de deux mille écus d'or¹⁹.

Le 15 juin 1547 c'est un jurat de Cadillac qui est emprisonné en la conciergerie de la cour par défaut de paiement de 158 livres, montant de la part de l'emprunt imposé sur les villes closes par le feu roi (François I^{er} était mort le 31 mars). Il fait remontrance au clerc du receveur général qu'étant détenu il ne peut faire diligence pour recouvrer la somme. Le clerc l'autorise à se rendre à Cadillac "pour quelque temps raisonnable" et le jurat promet de se rendre à Agen porteur des 158 livres dans les huit jours ou de réintégrer la prison.

Un certain Templier, habitant de Saint-Emilion avait été emprisonné, toujours pour la même cause, depuis "certain long temps tellement qu'il fust tumbé malade". Le juge de la cour de la sénéchaussée a demandé au clerc du receveur général de permettre qu'il soit libéré pour pouvoir se faire panser et faire diligence auprès des autres habitants de Saint-Emilion et se procurer l'argent réclamé. Le 11 janvier 1548 (n.st) le malade a été élargi, mais le juge doit promettre au clerc du receveur de le faire remettre en prison, s'il ne payait pas, "pourvue toutesfois que ledit Templier soit en vie"²⁰.

Le 15 septembre 1547 un clerc du receveur général fait emprisonner au château Trompette le maire, le sous-maire de Blaye et le procureur du roi dans la juridiction de la même ville parce que 1329 livres restaient dues sur ce à quoi les habitants de Blaye avaient été imposés pour la solde des gens de guerre. L'un des prisonniers est autorisé à aller porter à Agen 527 livres qu'ils avaient avec eux.

Le 23 décembre de la même année un autre jurat de Blaye, également emprisonné, demande la permission d'aller dans sa ville jusqu'à la fête des Rois pour obtenir une somme due au titre de l'emprunt sur les villes closes ou faire constituer prisonnier d'autres habitants. Il lui est octroyé jusqu'au 2 janvier.

Le même jour, un marchand de Libourne demande la même faveur pour faire constituer prisonnier d'autres concitoyens. On lui donne quinze jours.

Le maire, le sous-maire et le jurat de Blaye déjà en prison en septembre et décembre 1547 étaient encore détenus le 7 mars 1548 (n.st), puisque c'est au château Trompette qu'ils nomment un procureur pour les représenter devant le grand conseil à propos d'un appel qu'ils avaient interjeté²¹.

Le marchand de Libourne déjà en prison le 23 décembre 1547 y était encore le 6 juin 1548, bien qu'il ait été rejoint par trois autres habitants de la même ville. Ils obtiennent encore une fois l'autorisation d'aller solliciter leurs concitoyens.

Le 18 août 1548 enfin un jurat de Saint-Macaire est élargi pour essayer de se procurer les 353 livres que sa ville devait encore au roi²².

*
* *

19. *Ibid.* 3 E 6674.
20. *Ibid.* 3 E 6675.
21. *Ibid.* 3 E 1068.
22. *Ibid.* 3 E 1069.

Depuis le printemps 1548, la résistance aux exigences du roi n'avait pas seulement pris la forme passive de retards de paiements. Un véritable soulèvement populaire, prenant pour prétexte l'extension de la gabelle, avait pris naissance en Saintonge et en Angoumois et de proche en proche s'était étendu à une vaste région de l'Ouest de la France gagnant Bordeaux au milieu du mois d'août.

Je ne reprendrai pas le récit de cette révolte qui a déjà été fort bien fait.

Je ferai seulement remarquer, après M. Francis Loirette²³, que cette explosion s'explique non seulement par l'imposition du sel mais par tous les prélèvements faits depuis des années au nom du roi. Que les bourgeois et les jurats se soient joints au peuple n'a rien de bien étonnant quand on considère avec quelle brutalité ils avaient été traités.

Les documents que j'ai apportés, bien qu'inédits, ne révèlent pas tous des faits inconnus. M. Loirette en particulier a déjà fait état des sommes que durent payer les Bordelais et de l'emprisonnement des jurats de la ville en 1546. Ils ne nous révèlent d'ailleurs sûrement qu'une partie des mesures prises par les autorités et des vexations subies par les populations. Je pense malgré tout qu'ils ajoutent à ce que l'on savait déjà et montrent bien à la fois la continuité de la pression exercée par le pouvoir et l'évolution de l'attitude des autorités, qui en 1537 manifestent le souci d'épargner le peuple puis en viennent à des mesures de coercition très brutales, n'hésitant pas à retenir en prison les jurats de la plupart des villes de la généralité, de simples bourgeois, voire un ecclésiastique.

Il serait sûrement possible de compléter le dossier que je présente par des recherches aux Archives Nationales, dans le fonds du Parlement et dans les archives de différentes villes. Je voudrais cependant souligner encore une fois la richesse des minutes notariales, qui fournissent des documents que l'on ne s'attendrait pas du tout à y trouver, y compris des lettres royales inédites. Ces documents sont non seulement très précis mais pleins de saveur et donnent souvent l'impression que l'on revit les événements avec les acteurs de l'époque.

23. Dans *Histoire de Bordeaux*, T. IV, p. 303.

CONTRAT POUR LA SCULPTURE ET LA REPARATION DE STATUES DE LA CHAPELLE SAINT-JEAN DE BORDEAUX

présenté par Evelyne Picot-Bermond

Au cours du dépouillement des archives notariales bordelaises de la seconde partie du XVI^{ème} siècle, j'ai trouvé un acte concernant la chapelle Saint-Jean.

Il s'agit d'un contrat passé entre les comptes et boursiers de la chapelle avec Eustache de Lacoste, maître menuisier et tailleur d'images, habitant de Bordeaux, le 22 septembre 1590 devant le notaire Arnault Devaulx¹.

Où se situait cette chapelle ?

Elle se trouvait à l'intersection Nord du cours d'Alsace-Lorraine et de la rue de la Chapelle Saint-Jean. Elle appartenait, ainsi que l'hôpital de ce nom, aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Un accord conclu en 1224 entre les chanoines de Saint-André et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem prouve l'existence de cette chapelle à cette date, mais elle fut sinon reconstruite du moins réparée et consolidée en 1542². Elle demeura comme lieu de culte jusqu'à la Révolution. Ce qui en restait disparut lors du percement du cours d'Alsace-Lorraine.

Dans son *Evocation du vieux Bordeaux*, M. Desgraves précise que la chapelle et l'hôpital avaient été démolis au début du XIX^{ème} siècle.

"Saichent tous que par devant moy Arnault Devaulx notaire et tabellion royal, a esté personnellement estably M^{re} Pierre Duroy clerc royal au greffe de Guyenne faisant tant pour luy que pour Sr Jehan Pascault bourgeois et M^{re} Pignaire de Bordeaux au nom et comme comptes et boursiers de la confrairie de Notre-Dame d'Espérance de Mgr S^t Jehan-Baptiste et S^t Jehan l'Evangéliste instituée et fondée en la chappelle du pont S^t Jehan de Bordeaux et suyvant l'advis et conseil de Mgr M^{re} Ogier de Bouard conseiller du roy et magistrat de Guyenne et Mgr M^{re} Jehan de Poyanne advocat en la court du Parlement de Bordeaux scindic de ladite confrairie et assisté dudit sieur de Poyanne scindic susdit, lesquelz de leur bon gré et volonté et ou les susdits consentementz ont convenu marché avecques Eustache de Lacoste M^{re} menuisier et tailleur d'images habitant de la presante ville de Bordeaux illec présent et aussi personnellement estably stipulant et acceptant, c'est assavoir de faire deulx ymages tout à neufz bien et proprement

tailhés l'ung de S^t Jehan-Baptiste et l'autre de S^t Jehan l'Evangéliste ensemble de racoustrer quatre aultres ymages qui sont sur le grand autel de ladite chappelle de S^t Jehan, l'ung appelé Notre-Dame d'Espérance et l'autre Saint-Joseph et l'autre de l'annonciation Nostre-Dame avecques l'ange Gabriel ayant ses elles et son tullet en escript, et le rendre tout escript et acoustré, les piedz, bras, jambes, nes, mains et doibz et toutes autres choses qui seront de deffault esdits ymages et faire les deulx qu'il fait à neufz de la haulteur de ladite Nostre-Dame d'Espérance et les rendre toutz lesdites six ymages bien paintz et collorés de bonnes peintures visves coulleurs et en or et azeur ou il y sera besoing en estre mys, le tout en huille; et auprès qu'ilz seront faitz, sera loisible ausdits comptes et boursiers de les faire visiter par gens à ce entendus pour veoir s'ilz seront bien et proprement faitz et parfaictz comme s'appartient et de belles coulleurs et bien dorés et azurés où il sera besoing comme dit est; et où ilz ne se trouveront bien faitz, sera tenu ledit Eustache de Lacoste de les reffaire et racoustrer à ses propres coustz et despens sans nul contredit à peyne de toutz despens dommaiges et intérestz, et ce, moyenant le prix et somme de vingt escus d'or soleilh sur lequel marché, ledit du Roy a bailhé, payé et avancé sur ces présentes audit Eustache de Lacoste la somme de huict escus d'or soleilh en huict carnes de cars d'escu de quinze solz pisse que ledit de Lacoste a prinse, reçue et icelle compter et nombrer et priser dont s'en est tenu pour bien comptant et bien payé et en quicte par ces présentes ledit du Roy, Pascault et tous autres et le restant qui sont douze escus soleilh, ledit du Roy a promis de bailher et payer audit de Lacoste en ceste ville de Bordeaux lorsqu'il aura fait et délivré lesdites six ymages en ladite chappelle du pont S^t Jehan que ledit de Lacoste sera tenu de avoyr faitz et parfaictz bien et deuhement comme s'appartient et comme dict est et qu'il ny aye rien que dire et de bon bois de noyer, le tout le moys de Novembre prochainement venant à peyne de estre a susdicts comptes et boursiers à toutz despens dommaiges et intérestz et pour faire et aconplir lesdites parties en ont obligé et obligent l'une d'elles à l'autre scavoyr est: ledit du Roy le bien et revenu de ladite chappelle S^t Jehan et ledit de Lacoste sa personne, biens et choses, meubles et immeubles présans et advenir quelconques qu'ilz ont le tout pour ce soubzmis en et rigueur des cours de Mgr. le grand sénéchal de Guyenne par spécial à la rigueur du garde et exécuteur, renonçant et juré. Faict à Bordeaux en mon logis après midy en présance de sieur

1. A. D. Gironde 3 E 4501.
2. A. D. Gironde 3 E 4474 f^o 318.

Bertrand de Constantin bourgeois et marchand de Bordeaux et M^e Jehan Chirac praticien habitant Bordeaux tesmoins à ce appelé et requis le 22 Sept. 1590

"Aujourd'hui 10 Avril 1591 Eustache de Lacoste a reçu comptant de Pierre Roy ouvrier de la chapelle S^t Jehan, sur et en desduction dudit contract la somme de 4 escus et demi-escu d'or sol en 18 carnes d'ecus de quinze sols pieuse. Présents Daniel de Lesplantades et Pierre Guerin marchands de Bordeaux signés avec Eustache Coste."

Le contrat a été annulé le 26 Avril 1591 du consentement des parties.

On possède des procès-verbaux de visite de la chapelle qui nous renseignent sur son état intérieur et sa décoration³. Celui de 1784, qui reprend d'ailleurs celui dressé vers 1760 par l'abbé Baurein, nous donne les détails suivants:

"Derrière le tabernacle est un tableau représentant N. D. d'Espérance autour duquel est un retable de noyer avec des colonnes torses, chapiteaux, corniches et autres décorations.

Dans les niches du retable sont d'un côté le Sauveur dans le jardin, et de l'autre côté St Jean-Baptiste tenant à la main une coquille pleine d'eau. Les dites 2 figures de grandeur humaine.

Dans une armoire à côté gauche de l'hôtel: un buste doré qui renferme une partie du crane de St Jean-Baptiste notre patron.

Au côté de la chapelle, un petit autel est dédié à N.D.

Sur les colonnes sont les effigies ou figure de St Jérôme, St Augustin, St Jean l'Evangéliste, St Luc.

On trouve également dans la chapelle un tableau à cadre doré et sculpté représentant St Pierre."

Il est difficile de reconnaître dans les oeuvres mentionnées les statues faites ou raccommodées en 1590, sauf peut-être les deux saints Jean, encore qu'à la fin du XVIII^{ème} siècle ils fussent bien séparés l'un de l'autre, alors qu'on s'attendrait à les trouver en pendants. Plus de trace ni

de l'Annonciation, ni de Saint Joseph, et la Notre Dame d'Espérance, qui était évidemment une sculpture en 1590, était un tableau en 1784.

Le menuisier et tailleur d'images Eustache de Lacoste s'appelait en réalité Coste, car c'est ainsi qu'il signait d'une écriture d'ailleurs ferme et belle. D'autres actes notariés nous donnent certains détails sur sa vie et sa carrière.

Nous savons ainsi qu'il était natif de Briex en Normandie, département de l'Orne. Le 19 mars 1589 il était à Bordeaux et s'engageait pour trois ans à apprendre à un certain Etienne Fourcan non seulement son métier de menuisier mais aussi "à peindre", c'est-à-dire à dessiner, ce qui le distingue évidemment d'un simple artisan⁴. Le 9 septembre de la même année, il conclut pacte de mariage avec Anne de Bourg, une veuve qui lui apportait des meubles et du linge pour une valeur de 47 écus. Il demeurait quant à lui paroisse Saint-Maixent avec une autre maître menuisier Henri Dargent⁵. Sans doute étaient-ils associés. En 1590 et 1591 dans deux documents il est qualifié de sculpteur ou tailleur d'images, ce qui avec le prix-fait publié ci-dessus montre qu'il voulait faire reconnaître ses capacités. Le second de ces documents est l'acte de naissance d'une fille à qui il donna pour parrain son voisin le peintre Gérard Pageot⁶.

Il faut attendre 1606 pour trouver de nouveau trace de lui. Le 14 juillet il se remaria avec Jeanne de Babyn qui lui apportait une dot de 51 écus⁷. Il ne survécut pas très longtemps puisqu'en mai 1609 Pierre Fontaneau, qui avait été son serviteur, et une femme qui l'avait soigné pendant sa maladie furent payés de leurs salaires par le tuteur de sa fille Françoise née de sa seconde union⁸.

Ce qui est curieux ou peut nous sembler tel c'est qu'alors il est à nouveau qualifié de menuisier. En fait nous avons constaté plusieurs fois qu'à Bordeaux à la fin du XVI^{ème} siècle et au début du XVII^{ème} des maîtres maçons ou architectes se chargeaient d'exécuter des sculptures qui n'étaient pas seulement décoratives. Il n'en était pas ainsi dans les périodes antérieures où seuls les "imagiers" tailaient des figures dans la pierre ou le bois.

4. A. D. Gironde 3 E 1651, f^o 129.

5. Ibid. 3 E 1726.

6. C'est M. Meaudre de Lapouyade qui nous a laissé dans ses notes (A. M. Bordeaux ms. 560) une analyse du premier document. Quant au second nous n'avons malheureusement pas pu retrouver l'endroit où nous l'avons relevé.

7. A. D. Gironde 3 E 3153, f^o 512 v^o.

8. Ibid. 3 E 3159, f^o 385 v^o et 386.

DOCUMENTS CONCERNANT I / LA RECONSTRUCTION DE LA CHAPELLE DU BEQUET II / LA VENTE DE TABLEAUX FLAMANDS

par Paul Roudié *

I

Le 16 août 1589, devant notaire¹, le maître maçon Pierre Bulle promet à Isabeau de Bernens, veuve d'Héliot de Lesportes, de réédifier la chapelle de Notre-Dame du Béquet, ci-devant bâtie par ses prédécesseurs et à présent ruinée, et de "racoustrer" l'image de la Vierge ainsi qu'elle était auparavant, tenant entre ses bras l'image de son Fils. Il devait fournir les matériaux mais avait la faculté d'utiliser ceux qui se trouvaient sur place. Le prix fixé était de huit écus.

* Professeur émérite, Bordeaux III.
1. Archives Départementales Gironde, 3 E 1491, f^o 394.

Il existe encore une chapelle Notre-Dame au lieu-dit le Béquet, en bordure de la route de Toulouse, peu avant l'enceinte de l'hôpital militaire Robert Picqué (fig. 1). L'édifice est extrêmement simple et quasiment indatable. Il ne nous paraît pas cependant qu'on puisse le faire remonter en l'état jusqu'au XVI^{ème} siècle. En tout cas la piété qui se trouve au-dessus de l'autel est sûrement une oeuvre de la fin du XIX^{ème} siècle ou du début du XX^{ème}. Ce qui pourrait être ancien, et même antérieur à 1589, c'est le dais qui couronne la niche où se trouve la statue: il est en effet de style gothique tardif bien caractérisé et, si c'est un pastiche, il est fort habile (fig. 2).



FIG. 1. — Notre Dame du Béquet. Extérieur.



FIG. 2. — Notre Dame du Béquet. Niche et statue.

3. Henri de Marquessac, *Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem en Guyenne*, Bordeaux, 1866, p. 241 et sq.

On peut à partir du texte analysé ci-dessus et de l'examen du petit monument actuel tirer quelques conclusions dont certaines resteront hypothétiques. C'est la famille de Bernens qui fit construire, sans doute à la limite du domaine qui lui appartenait, la première chapelle. Si l'on admet l'authenticité du dais de la niche, cette érection aurait eu lieu au plus tard au début du XVI^{ème} siècle, et il n'y a pas de raison de douter que l'image de la Vierge tenant son Fils ait été dès l'origine une Vierge de pitié, dont on sait que le culte était particulièrement répandu au XV^{ème} siècle. La date de la reconstruction suggère l'hypothèse non d'un délabrement dû à la vétusté ou à l'abandon mais d'une

destruction volontaire par une bande de Huguenots iconoclastes. On sait qu'ils s'en prenaient plus particulièrement aux images de la Vierge et un oratoire placé sur une route très fréquentée était particulièrement vulnérable. Il est vraisemblable qu'après la reconstruction il eut encore à souffrir, peut-être sous la Révolution, et qu'il fut remis en état, sinon complètement remanié, à une époque relativement récente. Telle qu'elle existe à présent la chapelle du Béquet ne présente qu'un intérêt architectural très limité mais elle atteste la permanence d'un même culte en cet endroit malgré tous les aléas de l'histoire.

II

Voici la partie essentielle de l'acte de vente passé le 15 mai 1634 entre un marchand flamand et deux marchands bordelais².

"Jean Van Mechelen, marchand Denvers en brabant, estant de présent en cest ville de Bourdeaux... de son bon gré et vollonté a vendeu et vend par ces presantes a sieurs Gérard Olivier et François Demons, bourgeois et marchands de Bourdeaux, le nombre de cent quatre vingt trois tableaux tant petitz, moyens que grands, représentans diverses figures de dévotion et aultres et trois miroirs, le tout amplement especiffié et signé de sa main, que lesdicts sieurs Olivier et De Mons ont confessé avoir veu, agréé et tenir en leur puissance, tellement qu'ils s'en trouvent comptans. Laquelle vendition est faicte pour et moyennant le prix et somme de quatorze cens trente quatre livres tournoises..."

Il est ensuite longuement exposé qu'en fait Van Mechelen ne touchera pas le prix des tableaux, qui sera employé à rembourser les dettes qu'il avait tant envers les deux marchands bordelais qu'envers le théologal et vicaire de l'évêché de Vannes et un autre marchand flamand.

Il ressort de ce texte que les marchands bordelais n'ont pris possession au moment de la passation de l'acte que d'une liste énumérant et peut-être décrivant les tableaux, objet de la transaction, et qu'ils ne les avaient sans doute même pas vus; ils pouvaient être encore à Anvers. S'ils acceptaient de les recevoir c'est qu'ils n'avaient pas d'autre moyen de récupérer ce qui leur était dû par un étranger lourdement endetté. Il ne faut donc pas voir en eux des amateurs d'art soucieux de se constituer une collection. Il n'en reste pas moins qu'ils considéraient la peinture flamande comme une valeur relativement sûre et une marchandise susceptible d'être revendue à Bordeaux ou dans la région.

Nous avons déjà eu l'occasion de constater, après d'autres, et notamment quand nous avons publié l'inventaire du banquier de Herlaer³, quelle place tenait à Bordeaux au XVII^{ème} siècle la peinture flamande ainsi que la peinture hollandaise. En voici une nouvelle preuve, car la vente par un marchand d'Anvers, le même jour, de cent quatre vingt trois tableaux suppose de la part du marché bordelais une capacité d'accueil assez remarquable, donc un goût affirmé pour ce genre d'oeuvre. Quels étaient ces tableaux? Il est dommage que le mémoire ne nous soit pas parvenu. Nous savons seulement qu'il y en avait de toutes les dimensions et que les sujets religieux n'étaient pas les seuls représentés. Quels en étaient le ou les auteurs? On ne le saura jamais, mais il faut noter qu'il y eut un peintre nommé Jan ou Hans van Mechelen, né en 1587, qui a été formé à Anvers et y a exercé au début du XVII^{ème} siècle⁴. Il semble que l'on perde sa trace assez vite. Nous sommes fortement tenté de l'identifier avec le marchand que nous trouvons à Bordeaux en 1634. On peut imaginer soit qu'il avait abandonné la pratique de la peinture pour faire le commerce des oeuvres d'art, soit qu'il cumulait les deux métiers de peintre et de marchand. Il y a d'autres exemples de cette double activité. Dans ce cas les tableaux vendus à Bordeaux auraient pu être au moins en partie de lui. Quoi qu'il en soit, leur origine flamande est plus que probable.

LA MAISON N° 16 DE LA RUE FERNAND PHILIPPART

par Pierre Coudroy de Lille

L'une des maisons les plus pittoresques du quartier Saint-Pierre est au n° 16 de la rue Fernand Philippart; son angle Nord est arrondi et comporte dans son arc de 45° la porte de la boutique, le balcon sur trompe et les fenêtres des étages (fig. 1). La stéréotomie très habile lui donne un air élégant et raffiné, souligné par une ferronnerie délicate qui en fait un joyau du style Louis XV. Elle est "galbée comme une commode bordelaise", pourrait-on dire.

La maison fait l'angle de trois rues: deux ruelles étroites de l'ancien quartier médiéval, la rue du Puits-Descujols orientée Est-Ouest, la rue des Capérans orientée Nord-Sud, et une rue large, en oblique, percée au XVIII^{ème} siècle, la rue Fernand Philippart du nom d'un maire de Bordeaux en fonction de 1919 à 1925, auparavant rue de la Bourse, et plus anciennement rue Royale.

Lorsque Jacques Gabriel entreprit la construction de la place Royale, il avait prévu deux rues assez larges de part et d'autre du Pavillon central, en biais, pour irriguer le quartier Saint-Pierre alors gêné par des rues étroites. Le chantier commença en 1730, en 1749 la place Royale était inaugurée; la rue Royale, la place du Marché royal (aujourd'hui place du Parlement) furent bâties dans la décade 1750-1760. La maison qui nous occupe fut construite entre 1760 et 1764.

Il y avait un réel problème de raccordement entre le quadrillage de l'urbanisme médiéval, avec ses rues parallèles et perpendiculaires au fleuve, et le nouvel urbanisme de Gabriel, repris par Tourny. La solution qui a été adoptée par l'architecte, malheureusement encore inconnu, est excellente: bien loin de rompre l'harmonie de la rue Fernand Philippart dont toutes les maisons homogènes datent de ce milieu du XVIII^{ème} siècle, au contraire par son léger retrait elle constitue un charmant carrefour; la maison du n° 16 fait un petit repos presque au milieu de la perspective, une halte de bon goût, un décrochement qui donne du recul afin de mieux apprécier les lignes architecturales. La monotonie de la façade est rompue de façon agréable par la maison et son petit carrefour.

Le hasard heureux des chercheurs et l'obligeance de M^{me} du Vignau qui a classé les fonds particuliers des Archives municipales nous a permis de trouver sous cote ii 12 Bordeaux deux documents qui permettent de dater avec précision la construction de la maison et de connaître le nom du propriétaire qui fit la dépense.



FIG. 1. — Maison rue Fernand Philippart

2. Ibid. 3 E 10668, f° 1051. La référence de ce document nous a été indiquée par le commandant Coyne, que nous remercions très vivement de son obligeance.

3. Société Archéologique de Bordeaux, t. LXXVI (1985), p. 117.
4. Allgemeines Lexikon des Bildenden Künstler... t. XXIV, Leipzig, 1930, p. 324.

1/ C'est une copie d'acte notarié; par contrat passé le 23 novembre 1759 par devant Maître Parran, notaire royal à Bordeaux, les co-héritiers de Lauvergnac vendent à sieur Pierre Castanié, négociant de cette ville, y demeurant rue Royale, paroisse Saint-Rémy: "une maison située en cette ville rue des Capérans faisant le coin de la rue du Puits des Cujols, paroisse Saint-Pierre confrontant du couchant par le devant à ladite rue des Capérans, du levant par le derrière à la maison du sieur..., du midi à la maison de la dame Monguilon, une andronne entre eux, et du nord à ladite rue du Puits des Cujols, laquelle est fort vieille et ancienne et a besoin de grosses réparations..."

...laquelle vente est ainsi faite moyennant la somme de 9 400 livres, laquelle ledit sieur Castanié acheteur a tout présentement baillée et payée réellement comptant en écus d'argent de 6 livres..."

On peut penser que certains murs porteurs et les fondations ont été conservés, que tout l'ensemble a été renforcé avant que l'on ne reconstruise l'immeuble pour le mettre à la même hauteur que les maisons de la rue Fernand Philippart, soit un rez de chaussée et trois étages. Pierre Castanié dut commencer les travaux assez vite, en 1760, car il habitait la maison refaite en 1764.

2/ Une autre copie d'acte date du 26 septembre 1764, par devant Maîtres Despiet et Barberet. Pierre Castanié achète la maison voisine. Gillette Dulaurier épouse de sieur Clément Cousseilhac, maître cordonnier, étant en procès avec sieur Pierre Castanié, bourgeois et courtier royal, demeurant rue du Puits des Cujols, à propos d'un mur mitoyen en mauvais état et étant mise en demeure de réédifier par le rapport d'experts nommés les sieurs André Armand et Gabriel Chalifour, architectes, et ne pouvant faire les travaux, vend audit sieur Castanié "la susdite maison située en cette ville cantonnière des rues Mérignac et du Puits des Cujols, consistant en une très petite cave planchée et sans voûte, boutique et chambre au rez de chaussée bâties en moëllons, chambres au premier étage bâties en bois et torchis, et un petit escalier en bois, le tout de la dernière vétusté, hors d'état de plus servir, et menaçant une ruine prochaine; confrontant d'un bout vers le levant à ladite rue Mérignac, du couchant à la maison dudit sieur Castanié par lui occupée, du nord à la dite rue du Puits des Cujols et du midi à l'autre maison du sieur Castanié,.... pour la somme de 10 600 livres.

Pierre Castanié était ainsi propriétaire de tout un pâté de maison depuis la rue Mérignac, et il était en état de fortune de tout faire reconstruire. La maison d'angle de la rue Mérignac, l'actuel numéro 1, est donc postérieure de quelques années à la maison n° 16 de la rue Fernand Philippart.

Quelques recherches dans les registres paroissiaux nous ont permis de mieux connaître ce Pierre Castanié.

Le 29 janvier 1750, en l'église Saint-Michel de Bordeaux, bénédiction nuptiale entre Pierre Castanié, marchand, fils de feu sieur Jean Jacques Castanié et de demoiselle Marie Descamps, habitant cette paroisse, et demoiselle Marguerite Bérard, fille de feu sieur François Bérard et de demoiselle Suzanne Boyt.

Le 24 janvier 1790, fut inhumé dans l'église Saint-Pierre sieur Pierre Castanié, bourgeois et courtier royal, veuf de demoiselle Marguerite Bérard, mort hier, âgé d'environ 74 ans.

Le 26 janvier 1790, par devant Maître Ancèze, notaire, eut lieu l'ouverture du testament rédigé le 7 juin 1785.

"... de mon mariage avec feu Marguerite Bérard ma très chère épouse sont vivants 6 enfants, 3 fils et 3 filles. Comme j'aime tous mesdits enfants d'une égale tendresse, je partage mes biens qui consistent en deux maisons en ville contiguës situées rue des Capérans, du Puits Descujols et Mérignac, un bien de campagne à Caudéran, ma charge de courtier royal et tous les meubles meublant. Jean-Baptiste et Jean-Jacques prendront la maison que j'occupe avec les meubles partagés également entre les deux, Jean-Etienne et Suzanne-Rose prendront mon autre maison avec son magasin; le bien de campagne et la charge de courtier seront vendus, et chacune des deux autres filles prendront 12 000 livres".

Voici le sort des six enfants.

1/ L'ainé, Jean-Baptiste Castanié, négociant à la suite de son père et habitant la maison, mourut en 1832, sans enfant de son épouse Elisabeth Courtès.

2/ Le second, Jacques Castanié, alla s'établir à la Basse Terre, à la Guadeloupe, et je ne sais ce qu'il devint.

3/ Jean-Etienne Castanié, négociant, s'installa à la Guadeloupe.

4/ Suzanne Castanié épousa le 19 septembre 1775 en l'église Saint-Pierre sieur Bernard Gazeigne, négociant, originaire de Gaillac; celui-ci acheta une charge de courtier royal.

5/ Marie Castanié épousa le 5 avril 1774 sieur Jacques Bireau, courtier originaire de Faleyras, fils de Jean Bireau négociant et de demoiselle Ysabeau Rateau.

6/ Suzanne-Rose Castanié, fille majeure en 1790.

C'est l'ancienne propriétaire de la maison, M^{me} Dupuch, qui nous a montré ses archives en 1980, et qui par les actes de propriété nous a permis de continuer.

Le 29 mars 1834, vente devant Maître Jacques-Achille Baron, notaire à Bordeaux: Mme Elisabeth Courtès, veuve de Jean Castanié, vend à MM. Jean-Baptiste Chirol et Joseph Bletery, négociants associés, une maison à Bordeaux rue du Puits Descujols n° 4, formant l'encoignure de la rue des Capérans, pour 30 000 francs.

Le 18 février 1848 devant Maître Michel-Emile Baron, notaire à Bordeaux, M. Joseph Bletery négociant vend sa moitié de maison à M. Jean-Baptiste Chirol son ex-associé. M. Laurent Jean Baptiste Chirol, négociant mourut en 1862 et transmit la maison à sa fille M^{me} Lessance qui continua.

Les initiales du propriétaire, P et C, figurent dans le cartouche central de la grille du balcon, entrelacées et en double de telle sorte qu'elles se voient de l'extérieur et de l'intérieur. Pierre Castanié signait ainsi sa belle maison.

Quel en fut l'architecte? Peut-être l'un de ceux auxquels Pierre Castanié fit appel quelques années après pour son expertise, André Armand, qui fut bayle de la profession en 1758, ou Gabriel Chalifour, qui fut bayle en 1759-1765? Jean Alary construisit la maison voisine au numéro 14, dont l'angle est aigu.

Les deux maisons de part et d'autre, dans cette rue Fernand Philippart, ont été sacrifiées car elles ont chacune un angle très aigu, obligeant à de longs murs pour une faible surface au sol. Mais l'ensemble est particulièrement original et charmant.

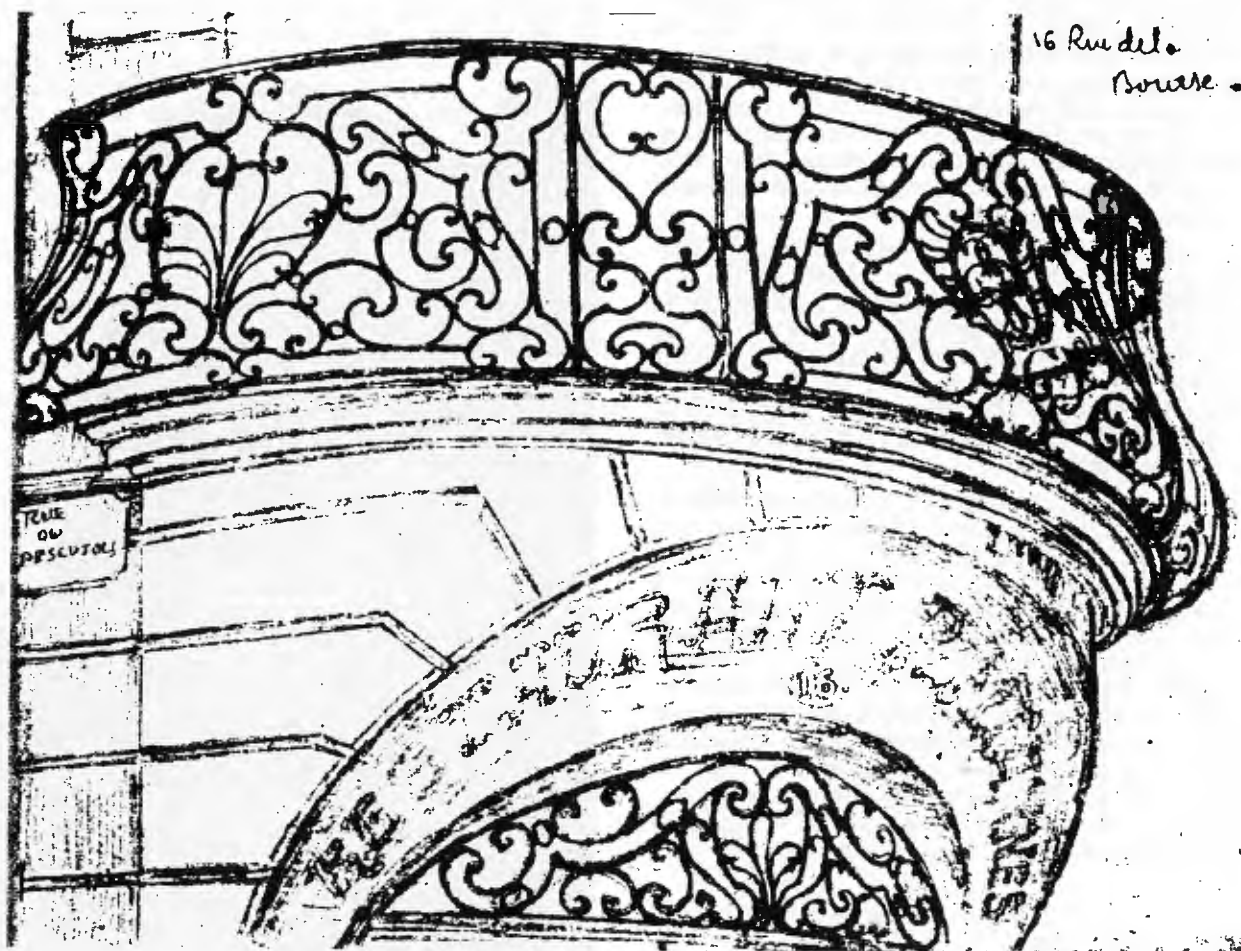


FIG. 2. — Le balcon d'après Louis Blanc, *La Ferronnerie à Bordeaux*.

LES BIBLIOTHEQUES PUBLIQUES ET DEPOTS LITTERAIRES DU DEPARTEMENT DE LA GIRONDE SOUS LE CONSULAT

par Marie-Josèphe Pajot *

Dans le cadre de recherches historiques sur les origines et la formation de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux ¹, j'ai été amenée à procéder à un dépouillement complet des documents figurant dans les archives de la Bibliothèque Municipale. Parmi cet ensemble de pièces de forme et de contenu très différents, il est une catégorie particulière de sources qui a attiré tout spécialement mon attention: les différents rapports établis par les bibliothécaires successifs sur le fonctionnement et le service de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux. Il s'agit d'un matériel que les historiens ont peu utilisé pour l'étude de l'évolution des institutions culturelles.

Nous avons affaire néanmoins à des documents d'une extrême richesse par la variété des renseignements fournis et la multiplicité des destinataires. Les archives de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux ayant conservé peu de rapports de la période révolutionnaire et ceux qui nous restent étant d'un caractère trop polémique, les premiers rapports dignes de foi sont ceux dus au premier conservateur de la Bibliothèque de Bordeaux, Jean-Baptiste Monbalon.

A Bordeaux, au cours du premier tiers du XIX^{ème} siècle, aucun état régulier n'était remis au Maire, ni au Préfet. Le conservateur ou le bibliothécaire adressait uniquement un rapport ponctuel à l'issue de demandes directes émanant en général du Ministre de l'Intérieur ou de l'Instruction, ou du Préfet. Les questions soulevées sont presque toujours d'ordre local: problèmes budgétaires, installations insuffisantes...

Mon choix s'est porté ici sur le rapport le plus ancien de la série: celui que Jean-Baptiste Monbalon envoya au Préfet de la Gironde Dubois, le 25 juin 1801.

Plus complet et mieux conservé que la majorité des rapports, il se situe à un moment charnière de l'histoire des Bibliothèques Publiques du département de la Gironde. Il présente la situation au lendemain de la Révolution et à la veille d'être placées sous la tutelle des communes.

Le document original est un manuscrit de 31 pages, de grand format: 31 x 19,5 cm. Il répond à l'envoi d'une circulaire du 8 avril 1800 du Ministre de l'Intérieur aux Préfets, les invitant à réformer les Ecoles Centrales ².

Son but est double: faire connaître les difficultés de la conservation des dépôts littéraires et d'autre part accentuer l'influence des demandes d'augmentation des crédits, de personnel. A la lecture du rapport, il semble que Monbalon ait toujours très bien équilibré ces deux aspects et usé de mesure.

Avant d'aborder la présentation du texte, il convient de rappeler en quelques mots la biographie de son auteur et les circonstances qui ont conduit à la situation de 1801.

Jean-Baptiste Monbalon

Jean-Baptiste Monbalon était né le 15 juillet 1755 à Sorde près de Dax ³. Son père, chirurgien-major de l'hôpital de la marine de Bayonne, lui fit faire des études chez son oncle bénédictin de la congrégation de Saint Maure au couvent de Lescar près de Pau. En plus des humanités classiques, il y reçut également une préparation à des études de médecine. C'est dans ce but qu'il se rendit à la faculté de Montpellier où il reçut le titre de docteur le 25 mai 1779 ⁴.

Il compléta encore ses études par la fréquentation des hôpitaux parisiens et le contact avec les professeurs qui y exerçaient. De retour, il s'installa à Bayonne auprès de sa famille où, pendant sept ans, il fit preuve de grandes capacités médicales. Le 25 février 1787, la ville de Bourg-sur-Gironde décida de s'attacher un médecin. Son choix se porta immédiatement sur Jean-Baptiste Monbalon dont la renommée était arrivée jusqu'à Bourg. L'Assemblée des notables de la ville agit de sorte que Monbalon accepta l'emploi. Il leur envoya, le 20 mai 1787, ses lettres de doctorat pour leur enregistrement officiel. Le 27 juillet 1787 elles étaient transcrites sur les registres de la ville de Bourg.

2. Archives de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux, carton II, liasse XI.

3. *Ibid.*, carton XII, dossier Monbalon.

4. Eloge de J.-B. Monbalon prononcé par L. Dutrouilh le 21 septembre 1837, dans *Recueil des Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1837, p. 167-175.

* Archiviste de la ville d'Arcachon.

1. Voir Marie-Josèphe Pajot, thèse de doctorat en cours à l'Université de Paris IV-Sorbonne sous la direction du Professeur Jean-Pierre Poussou.

Il fut également choisi par les habitants de Bourg et de vingt deux communes environnantes comme député à l'Assemblée électorale tenue à Bordeaux en 1789. Son but était de nommer les membres du Tiers-état aux Etats généraux et de rédiger les cahiers de doléance. Le rapport de Monbalon sur les besoins de la province y fut particulièrement remarqué. Ce fut le début de sa carrière politique. Il chercha, à partir de ce moment, à favoriser constamment la formation des municipalités et contribua également à fonder la société populaire de Bourg.

Lors de la séance du 24 juillet 1790, il fut élu sixième administrateur du Directoire du département de la Gironde à la majorité absolue des voix⁵. Il donna sa démission de membre de ce Directoire à la séance du 6 décembre 1792 pour raison de santé⁶.

Après la chute des Girondins, le 31 mai 1793, Monbalon participa à la Commission populaire établie à Bordeaux pour lutter contre les mesures violentes prises par la Convention. Un décret le mit hors la loi avec les autres membres de la Commission populaire sous la Terreur⁷. Sur l'avis favorable du comité révolutionnaire de surveillance de la commune de Bordeaux le 26 août 1794, il fut remis en liberté après deux mois d'incarcération.

Il se retira alors de la vie politique pour reprendre ses activités médicales, et fut nommé médecin de l'Hôpital Saint-André de Bordeaux. Il conserva cet emploi jusqu'en 1803, date à laquelle il donna sa démission pour se consacrer entièrement à la Bibliothèque Municipale de Bordeaux⁸.

Après la Terreur, il fut réélu membre du Directoire du Département. C'est ainsi qu'il fit partie du jury d'instruction pour la formation des Ecoles Centrales en l'an IV et pour la nomination des professeurs. Le 4 janvier 1796, ses collègues le choisirent pour être l'unique bibliothécaire de la Bibliothèque Nationale de Bordeaux.

Parallèlement à cette lourde charge, il continua de mener son action politique et administrative: le Directoire exécutif le rappela lors de la séance extraordinaire du 10 décembre 1798 pour être à nouveau membre de l'administration centrale du département. Le 1^{er} mai 1799 il en devint le vice-président à la majorité absolue des suffrages. Mais il démissionna dès le 19 juin 1799. Après les événements du 18 brumaire, le Premier Consul l'appela aux fonctions de commissaire du gouvernement près l'administration centrale par un arrêté du délégué des Consuls du 23 frimaire an VIII (14 décembre 1799). Monbalon conserva cette fonction jusqu'au 8 germinal an VIII (29 mars 1800), date à laquelle elle prit fin par la nomination du premier préfet de la Gironde M. Thibaudau, qui remplaça définitivement les administrateurs.

La carrière politique de Jean-Baptiste Monbalon n'était pas achevée. Dès l'été 1800 il fit partie des premiers membres du Conseil Municipal de Bordeaux à la suite de la première élection qui eut lieu conformément à la loi du 28 pluviôse an VIII (17 février 1800). Il resta conseiller municipal de la Ville pendant près de vingt ans. Sa

compétence et son activité au sein de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux lui valurent également d'avoir conservé pendant trente-quatre ans sa direction, et ce malgré la succession des divers régimes politiques.

Des bibliothèques d'Ancien Régime aux dépôts révolutionnaires

Il existait en France sous l'Ancien Régime un nombre important de Bibliothèques ouvertes au public. Bordeaux en comptait deux: la Bibliothèque publique de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, créée à partir de 1738 par la volonté de Jean-Jacques Bel à la suite du legs de son hôtel et de sa bibliothèque; et la Bibliothèque publique de la Société du Musée créée en mai 1783 grâce à l'initiative de l'abbé Dupond des Jumeaux.

Ces deux Bibliothèques recevaient un public différent et avaient également des fonds différents: 10 400 ouvrages en 20 000 volumes pour l'Académie en 1790 et quelques 232 titres en 1 200 volumes pour le Musée.

La Bibliothèque de l'Académie Royale resta ouverte jusqu'en août 1793, date à laquelle l'abbé Grégoire, représentant le Comité d'Instruction Publique obtint de la Convention la suppression des sociétés patentées comme institutions inutiles.

Cette mesure se plaçait dans le cadre d'une série de décrets qui avaient été pris dès 1789: mise à la disposition de la Nation de l'ensemble des propriétés ecclésiastiques et des biens des émigrés⁹. Dans un premier temps, on avait tout laissé sur place et posé des scellés. Vu l'éparpillement des collections, le Bureau des Domaines Nationaux du District de Bordeaux décida le 20 décembre 1792 de transporter tous les livres saisis au monastère des Feuillants. C'est ainsi que naquit le "dépôt littéraire" des Feuillants à Bordeaux. Monbalon dans son rapport ci-après nous en offre une brève description.

La bibliothèque de l'Académie fut la seule à rester en place à l'hôtel Jean-Jacques Bel. Cette mesure prit rapidement effet, dès la fin de 1792 et des collections y furent transportées pour y être inventoriées et classées, ce jusqu'en 1795.

A la fin de 1795 le pouvoir exécutif créa une nouvelle institution: les Ecoles Centrales auxquelles il était prévu d'adjoindre des Bibliothèques Publiques. Au début de 1796, le Directoire du département de la Gironde décida de nommer un bibliothécaire et c'est Jean-Baptiste Monbalon qui fut choisi à l'unanimité. A partir de cette date, il entreprit un inventaire des deux fonds de l'Académie et des Feuillants. Il obtint également une ouverture épisodique de la Bibliothèque de l'Académie au public avec de très nombreuses interruptions dues à la fois à des travaux d'aménagement du local et à la mise en place du fonds public.

Cette situation nécessitait l'amorce d'une nouvelle politique; c'est l'objet de ce rapport.

* * *

Le choix des thèmes abordés dans ce rapport fait surtout référence aux difficultés auxquelles Monbalon s'est heurté de 1796 à 1801. Une des toutes premières fut la question du statut et de la définition à donner à l'ensemble des livres saisis: dépôts provisoires littéraires, Bibliothèques Nationales, puis formation d'une Bibliothèque de l'Ecole Centrale.

Monbalon place le début des saisies de bibliothèques dans le département de la Gironde à 1791 à la suite des lois prises contre les biens ecclésiastiques et d'émigrés. Dans les sept chefs-lieux de districts¹⁰, on tenta de rassembler les livres saisis dans deux buts différents selon l'autorité de laquelle ils émanaient: soit pour créer une Bibliothèque locale, pour l'autorité du chef-lieu, soit pour être réunis aux dépôts de Bordeaux pour les instances départementales. C'est en majorité la seconde solution qui a prévalu sauf dans le cas de Libourne.

Dépôt littéraire et bibliothèque publique de Bordeaux

Le premier dépôt à être étudié par Monbalon est bien entendu celui qu'il connaît le mieux: Bordeaux.

Le grand intérêt des pages qu'il y consacre, réside dans le fait qu'il a élaboré des statistiques, tout en ayant soin d'en donner le détail. Vingt quatre bibliothèques issues de monastères ont selon lui été saisies. Dans les Archives Départementales de la Gironde, les Archives Communales de Bordeaux et à la Bibliothèque Municipale de Bordeaux, j'ai pu retrouver la trace de treize d'entre elles: celles des Augustins, des Bénédictins, des Capucins, des Cordeliers, des Carmes des Chartres, des Grands Carmes de la Ville, des Petits Carmes de la Ville, des Chartreux, des Feuillants, des Jacobins, de la Mercy, des Minimes et des Récollets. Dans le rapport ci-après, Monbalon précise: "des vingt quatre Bibliothèques de monastères il y en a de communautés de filles dans lesquelles il n'y a rien à prendre". Ce qui fait apparaître que le chiffre avancé correspond au nombre de couvents et monastères et non au nombre de bibliothèques saisies.

Pour les bibliothèques provenant des personnes qui ont émigré ou qui ont été condamnées, Monbalon en compte quatre vingt six. En réalité, il semble que le chiffre ait été beaucoup plus important en ce qui concerne les bibliothèques saisies et transportées aux Feuillants. Mais à partir de 1794 s'est amorcé un mouvement de restitutions de bibliothèques à leurs anciens propriétaires lorsqu'il s'agissait de particuliers. De quatre restitutions en 1794, on est passé à vingt deux en 1795; puis à partir de 1796 le nombre a considérablement diminué: trois pour la période qui va jusqu'en 1798. Il n'y aura plus de restitution par la suite jusqu'en 1801.

Si on confronte le chiffre de quatre vingt six donné par Monbalon, au total des bibliothèques restituées de 1794 à 1798, le résultat de cent quinze se rapproche des proportions données précédemment. Sachant que le mouvement des restitutions a recommencé à partir de 1801, on peut considérer que cinq bibliothèques avaient alors encore été

10. Bordeaux, Lesparre, Bourg, Libourne, Cadillac, La Réole, Bazas.

restituées. Enfin Monbalon cite les deux bibliothèques de sociétés savantes: l'Académie et le Musée; ce qui fait un total de cent à cent trente bibliothèques environ, pour un ensemble d'environ 75 000 volumes. Si on se place sur le chiffre de 1790, la Bibliothèque publique de l'Académie royale représentait à elle seule près du tiers des volumes saisis.

A ce stade Monbalon attire l'attention du Préfet sur le nombre très important d'ouvrages disparus et à cet égard l'exemple du dépôt de Bazas peut également être appliqué à Bordeaux.

La composition qualitative se ressent fortement de la présence des bibliothèques d'établissements religieux et des bibliothèques personnelles d'ecclésiastiques. Monbalon va jusqu'à dire: "que les trois quarts des ouvrages appartiennent aux différentes parties de la théologie". D'où un nombre très élevé d'ouvrages en double. Il faut noter ici qu'aucune prise en compte des éditions différentes n'est envisagée; seul apparaît le contenu quasi-identique du volume.

Enfin après avoir donné des proportions sur la composition quantitative et qualitative, il nous donne un aperçu des incunables qu'il a pu reconnaître, ainsi que des objets d'histoire naturelle, de physique, de dessin, des instruments de musique et autres objets divers. Il est à regretter évidemment l'absence d'un inventaire. Seuls sont mentionnés quelques détails sur les collections du "Museum".

Dépôts provisoires littéraires en Gironde

Le second dépôt destiné à être conservé sur place pour être ouvert au public est celui de Libourne.

Les renseignements fournis sont beaucoup plus imprécis car de seconde main. En effet ils ont été établis non pas à partir d'une enquête effectuée sur place par Monbalon à l'occasion d'un déplacement mais à partir des données fournies par le chef-lieu du district: un inventaire sommaire daté de 1799 recensant 4 900 volumes, dont plus de la moitié de théologie. Leur provenance n'est pas précisée, pas plus que leur lieu de conservation, ni le personnel qui en a la charge.

Il ne faut pas oublier que Monbalon avait la charge en tout premier lieu du dépôt de Bordeaux et, celui de Libourne ne devant pas lui être rattaché, il est fort possible qu'il ne possédait pas tous les éléments pratiques quant à l'organisation de ce dernier dépôt.

La commune de Libourne avait fait une demande auprès du Département pour pouvoir conserver ses ouvrages. Elle avait été acceptée étant donné l'importance du fonds par rapport aux autres villes de la Gironde; et surtout il était question d'y installer un établissement secondaire d'instruction publique d'où la nécessité de prévoir une Bibliothèque publique sur une place à l'usage des professeurs et des élèves.

Cet avis était partagé par Monbalon dans son rapport.

Les autres dépôts littéraires étaient destinés à être rattachés à la Bibliothèque Publique de Bordeaux pour des raisons purement économiques: "elle aurait fait cesser les pertes et les dégradations éprouvées depuis, l'employ de plusieurs gardiens et l'occupation de plusieurs maisons nationales".

5. Archives de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux, carton XII, dossier Monbalon.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.* carton II, dossier II, liasse 6, pièce 2.

8. *Ibid.* carton XII, dossier Monbalon.

9. Décrets des 2 novembre 1789, 14 novembre 1789, 20 mars 1790, 9 novembre 1791, 9 février 1792, 30 mars 1792, 27 juillet 1792, 2 septembre 1792, 10 octobre 1792, 8 et 12 août 1793, 14 janvier 1794; dans *Recueil des textes législatifs et administratifs concernant les biens nationaux*, Paris, 1926-1944.

Cette réunion de tous les dépôts provisoires à Bordeaux aurait également permis de compléter les collections restées lacunaires aux Feuillants.

Cinq dépôts rentrent dans cette catégorie:

- Bourg avec 1 000 volumes
- Bazas avec 1 100 volumes
- La Réole avec 1 800 volumes
- Cadillac,
- et Lesparre, où aucun catalogue ou inventaire n'a été envoyé.

Le problème majeur paraît être le manque de crédits: aucune prévision ni vote de budget n'a été fait pour permettre le déplacement à Bordeaux de ces dépôts.

D'autre part, les mauvaises conditions de conservation qui résultent du manque de soin obligent à une réaction rapide.

Monbalon est très critique à l'égard des anciens administrateurs de ces chefs-lieux de Districts. L'exemple qu'il donne des pertes à Bazas était applicable aux autres villes; il est facile de concevoir que ces saisies non seulement n'ont rien apporté aux habitants de ces communes mais qu'en plus elles ont enlevé, du fait de leur manque de sérieux dans l'exécution, une chance d'enrichir considérablement le dépôt de Bordeaux.

Difficultés budgétaires et contraintes matérielles

Ce n'est pas un hasard si un tiers des pages du rapport concerne les préoccupations financières. D'énormes carences budgétaires s'étaient accumulées depuis les années 1790; d'où les nombreuses demandes formulées par Monbalon au Préfet pour résoudre ces problèmes.

Le plus crucial restait le manque de ressources qui risquait d'étouffer les dépôts littéraires et les Bibliothèques publiques en gestation. En 1801, soit cinq ans après la nomination de Monbalon, le Département n'accordait toujours pas de budget spécifique à la Bibliothèque de Bordeaux pour faire face aux dépenses de fonctionnement. Le Département et la Ville de Bordeaux profitaient d'un

RAPPORT ADRESSE AU PREFET DE LA GIRONDE ¹¹

daté de Bordeaux, le 25 juin 1801.

Les dépôts littéraires qui ont été formés dès l'année 1791 en différentes communes de ce département, par la réunion des bibliothèques et objets scientifiques des monastères et corporations supprimés ainsi que des émigrés existent encore dans les mêmes lieux, savoir à Bordeaux, à Libourne, à Bourg, à Cadillac, à La Réole, à Bazas et Lesparre.

11. Le texte est donné avec son orthographe d'origine, parce que très savoureuse quand on sait qu'il a été envoyé tel quel au Préfet de la Gironde pour être retransmis au Ministre de l'Intérieur.

vide juridique: aucune loi ni aucun décret ne les obligeait à inscrire une partie de leurs ressources pour subvenir aux besoins des bibliothèques. L'Ecole Centrale n'avait elle non plus rien prévu pour ce type d'institution.

Monbalon se plaint donc d'être obligé de gérer ses 75 000 volumes avec des palliatifs et des solutions de dépannage. Ce qui fait qu'aucune opération d'envergure ne peut être prévue à l'avance. Mais les problèmes financiers du bibliothécaire ne s'arrêtent pas à ce manque de crédit de fonctionnement. Bien qu'exerçant depuis 1796, en 1801, aucun traitement ne lui a toujours été alloué. Tout au plus la Ville de Bordeaux lui versait de temps en temps des allocations provisoires. De telle sorte qu'en 1801 le Département devait 3 125 francs à Monbalon. On comprend que dans ces conditions il ait continué d'exercer à l'hôpital Saint-André.

Au vu de toutes ces difficultés, la première solution proposée au Préfet par le bibliothécaire est évidemment l'inscription d'un budget pour la Bibliothèque de Bordeaux sur les comptes du Département. La solution complémentaire est la vente des ouvrages en double dans les divers dépôts de la Gironde. Son but est double: d'une part supprimer une source de dépenses, d'autre part augmenter les ressources, qui, comme on l'a vu, sont des plus limitées.

Pour éviter les abus qui se sont produits dans d'autres départements, Monbalon envisage de s'occuper lui-même des opérations qui seraient ainsi centralisées au niveau de la Gironde à Bordeaux.

En conclusion de cette présentation, il paraît intéressant de lire dans le rapport suivant, qui date du 17 novembre 1803, les aspects qui ont retenu Monbalon. A deux ans d'intervalle, les problèmes restent les mêmes: on assiste toujours à un manque de ressources, à une mauvaise organisation d'ensemble par manque de moyens, notamment en personnel; les transferts des dépôts littéraires provisoires du Département n'ont toujours pas été effectués, pas plus que les ventes des ouvrages en double.

Il faudra attendre l'application de la loi du 28 janvier 1803 qui rattache les Bibliothèques publiques aux communes pour qu'intervienne un début de solution.

Ces communes étoient les chefs lieux de district et les administrateurs avoient ainsi mis ces dépôts à portée de leur surveillance. Cependant quelques Bibliothèques d'émigrés et même de monastères n'étoient pas encore réunies à ces dépôts, lors de la suppression des districts.

Dans l'arrondissement de Bordeaux, il paroît qu'une bibliothèque est restée dans la maison de campagne de Pichard émigré à Saucats.

La Bibliothèque du monastère de Blaye et peut être celles de quelques émigrés ne furent pas réunies dans le temps au dépôt de Bourg.

Dans l'arrondissement de Lesparre, la Bibliothèque de Basterot émigré est encore dans sa maison de Saint Trélody. L'acquéreur de cette maison, le bibliothécaire et l'administration du département ont inutilement depuis trois ans demandé le transport de cette bibliothèque au dépôt de Bordeaux.

Il y a lieu de croire que soit dans ces arrondissements soit dans les autres il est encore quelques bibliothèques qui n'ont pas été réunies aux dépôts voisins; mais je n'ai pas de renseignements positifs sur cet objet.

D'après la demande du ministre, je dois vous faire connoître quels objets sont contenus dans chacun de ces dépôts; mais je ne puis vous donner de détails positifs que sur la composition de celui de Bordeaux.

Le besoin de savoir ce que contenoient chacun de ces dépôts en attendant qu'on peut les réunir avoit déterminé l'administration du département à en demander les catalogues; mais à l'exception de Bazas, Libourne et Bourg qui ont envoyé des catalogues très imparfaits, il n'a pas été possible d'en obtenir et il paroît que ceux qui avoient été faits à grand frais en 1791 et 1792 ont été perdus ou soustraits.

DEPOT DE BORDEAUX

Le dépôt de Bordeaux contient 24 bibliothèques de monastères, 2 de corporations savantes supprimées, 84 d'émigrés et prêtres déportés et 2 de condamnés qui n'ont pas été réclamées encore.

Des 24 bibliothèques de monastères, il y en a 7 de communautés de filles dans les quelles il n'y a rien à prendre.

Parmi les 84 bibliothèques d'émigrés ou prêtres déportés 60 au moins sont de si peu d'importance pour le nombre des volumes et leur composition qu'elles ne présentent pas de ressources.

Des deux bibliothèques de corporations savantes celle de la ci-devant académie, quoique très incomplète, forme cependant notre principale richesse soit pour l'Ecole centrale soit pour le public. J'aurai lieu d'en parler ensuite.

La seconde n'est qu'une partie de la bibliothèque du Musée que plusieurs larcins ont extrêmement réduite; et cela est d'autant plus à regretter que ce soit a peu près la seule bibliothèque qui présentât des ressources pour la classe de littérature.

Les deux bibliothèques de condamnés appartenoient aux malheureux Vergniaux et l'abbé Hollier; elles sont tenues en réserve pour être remises aux parents de ces deux victimes de la Révolution.

Toutes ces bibliothèques forment un ensemble d'environ 75 mille ouvrages mais la plupart de ces ouvrages sont doubles, parce que les bibliothèques des monastères et des prêtres se ressemblent; d'ailleurs on trouve dans toutes beaucoup d'ouvrages incomplets.

D'après le travail fait sur la plupart de ces bibliothèques, j'ai reconnu que les trois quarts des ouvrages appartiennent aux différentes parties de la théologie, au droit et à l'histoire. L'autre quart comprend les auteurs classiques, rheteurs, poètes, historiens, quelques philosophes anciens et de moyen-âge; mais la littérature, la physique, l'histoire naturelle, la médecine, les mathématiques, les arts, la

politique, l'économie manquent en général dans les bibliothèques. Plusieurs de ces parties se trouvent dans la bibliothèque de la ci-devant académie et dans trois ou quatre bibliothèques d'émigrés; mais elles y sont très incomplètes.

On trouve dans le dépôt de Bordeaux près de 200 ouvrages imprimés dans le quinzième siècle depuis 1457 jusques en 1500.

On y trouve aussi plusieurs bibles polyglottes de Lejay, de Walton, et d'Anvers.

DEPOT DE LIBOURNE

Je ne connois le dépôt de Libourne que par un inventaire sommaire qui m'a été remis il y a deux ans; cet inventaire n'indique pas l'origine des bibliothèques qui le composent.

Il ne comprend que six cents quatre vingt quinze ouvrages formant deux mille trente et un volumes. La plus part de ces ouvrages et les plus importants sont incomplets.

On trouve à la fin de cet inventaire une note qui indiqueroit qu'il existe en outre dans le dépôt de Libourne environ deux mille huit cents cinquante neuf volumes qui appartiennent aux différentes parties de la théologie.

DEPOT DE BOURG

D'après l'inventaire que j'en ai reçu le dépôt contient plusieurs bibliothèques et particulièrement celle des ci-devant recolets de Bourg.

On n'y compte que 449 ouvrages formant 1000 volumes. Plusieurs de ces ouvrages sont doubles; ils appartiennent en grande partie à la théologie mystique.

La lettre de l'administration municipale qui accompagnoit cet inventaire annonce qu'il restoit encore à inventorier quelques livres du même genre qui se trouvoient sous sellés dans un des bureaux du district.

Il y a de plus à Blaye la bibliothèque d'un monastère des Minimes et peut être quelques bibliothèques d'émigrés.

DEPOT DE BAZAS

Sur l'invitation que la municipalité de Bazas reçut dans le temps de l'administration de département, de me faire parvenir les catalogues des bibliothèques de l'ancien arrondissement de ce district, un citoyen alors chargé de la conservation de ce dépôt me remit un paquet de cartes qu'il me dit contenir l'inventaire de la totalité des ouvrages du dépôt de Bazas.

D'après cet inventaire quatre bibliothèques seulement composent ce dépôt; savoir celle des ci-devant Capucins, celle de l'abbaye du Rivet, celle du Séminaire et enfin celle du collège.

Ces quatre bibliothèques contiennent en tout mille trois ouvrages. Beaucoup de doubles; la plus grande partie appartiennent à la théologie, les auteurs classiques et quelques ouvrages de sciences et arts forment le plus petit nombre.

DEPOT DE LA REOLE

Ce dépôt établi dans la maison des ci-devant bénédictins

a du recevoir indépendamment de la Bibliothèque de ce monastère, celles de l'abbaye de Saint-Ferme et des émigrés et prêtres déportés de l'arrondissement de ce district. Je n'en connois point les catalogues mais une note parvenue à l'administration du département indique qu'il reste encore dix huit milles volumes entassés dans un galetas de cette maison.

DEPOT DE CADILLAC

Aucun renseignement n'est jamais parvenu sur le dépôt dans lequel doit se trouver la belle bibliothèque de l'ancienne abbaye des Bénédictins de la Sauve, et quelques autres d'un moindre prix.

Cette bibliothèque de la Sauve étoit précieuse par le nombre d'anciens manuscrits qui en faisoient une partie importante.

DEPOT DE LEPARRE

Il paroît que les bibliothèques qui devoient composer ce dépôt n'ont pas été réunies; celle de l'ancienne abbaye de Verteuil doit être ou à Verteuil ou à Pauillac, ou à Leparre.

Celle de l'émigré Basterot est dans la commune de Saint Trélody dans la maison vendue de cet émigré.

L'acquéreur de cette maison a fait depuis trois ans plusieurs pétitions pour être débarrassé de cette bibliothèque, le bibliothécaire en a plusieurs fois demandé le transport au dépôt de Bordeaux. L'administration du Département après différents arrêtés pour faire effectuer ce transport, a écrit une infinité de fois pour faire cesser les difficultés que la municipalité de Leparre a constamment opposé à ce transport et cependant cette bibliothèque est encore dans le même lieu. Cette bibliothèque avoit été inventoriée; il existoit un catalogue en cinq ou six cahiers qui faisoit partie du dépôt. Il est prétendu que ce catalogue ne se trouve pas.

Il paroît qu'il y avoit indépendamment des livres, des cartes, des gravures et quelques instruments de phisique.

Tous ces dépôts à l'exception de celui de Bordeaux ont été mal gardés; tous les bons livres qui ont échappé à la rapacité des voleurs, périssent faute de soin dans la poussière et par les vers. Ils contiennent tous beaucoup d'ouvrages incomplets qui rapprochés pourroient offrir quelques ressources.

Pour avoir une idée des dilapidations qu'ont éprouvé ces dépôts il sufiroit de l'examen du catalogue en cartes du dépôt de Bazas.

Le nombre des articles ou cartes est de	1103
Savoir de la bibliothèque des Capucins	668
de celle de l'abbaye du Rivet	205
de celle du Séminaire	130
de celle du Collège	100

et l'on trouve 1103

Parmi les 668 cartes de la Bibliothèque des Capucins, une carte numérotée 2230

Parmi les 205 cartes de l'abbaye du Rivet, une carte numérotée 2347

Parmi les 130 cartes du Séminaire une carte numérotée 2318

Parmi les 100 cartes du Collège une carte numérotée 2390

9285

En supposant que les numéros fussent les derniers de chacune de ces Bibliothèques il y auroit une perte de 8282 ouvrages ainsi les 1103 ouvrages de ce dépôt ne sont qu'un faible reste des 9285 ouvrages au moins qui furent inventoriés dans le tems. Il y a deux ans que les cartes m'ont été remises et il est possible que le nombre des ouvrages qu'elles indiquent ait encore diminué depuis.

Ce résultat de l'examen des cartes du dépôt de Bazas ne peut pas être fort différent de la situation des autres dépôts.

DEPENSES QU'OCCASIONNENT LES DEPOTS
ET LES SOMMES QUI SONT DUES
A LEURS CONSERVATEURS

J'ignore si quelques uns des dépôts dont il a été parlé, autres que celui de Bordeaux ont des conservateurs salariés; mais il est constant pour moi que plusieurs n'en ont pas depuis longtemps; les clefs des dépôts étoient dans les mains de quelque administrateur ou secrétaire d'administration. Depuis la confection des inventaires il n'y avoit rien à faire dans ces dépôts que préserver et conserver ce qu'il s'y trouve, et on voit combien peu cet objet a été rempli. Il y a longtemps je crois que l'administration du département avoit fait cesser la dépense des traitements des gardiens conservateurs, et après la suppression des districts les municipalités restèrent chargés de les garder.

Le dépôt de Bordeaux beaucoup plus important a toujours eu un gardien-conservateur dont les fonctions ont continué jusqu'à ce moment. Indépendamment des nombreuses bibliothèques que renfermoit ce dépôt, il y avoit encore des objets d'histoire naturelle, de phisique, de dessin, de musique, d'arts et tableaux d'églises dont grande partie, par des arrêtés d'administration, a passé depuis des mains du conservateur dans celles des propriétaires ou de la régie du domaine national.

Depuis l'an 4 l'établissement d'une bibliothèque provisoire pour l'Ecole Centrale et le public, et ensuite les travaux relatifs à l'organisation de la bibliothèque, dont la plus part des mathériaux se trouvoient dans ce dépôt ont donné l'occasion d'appretier les services de ce conservateur.

Faute d'avoir fait les dépenses nécessaires en boiseries, la plus part des bibliothèques étoient enliassées et entassées; de mauvaises dispositions faites dans cette maison avoient extrêmement réduit le local du dépôt et le conservateur avoit été obligé faute de place de rapprocher et entasser les livres. Enfin le défaut de réparations et les gouttières qui en étoient la suite avoient encore ajouté aux difficultés et à l'embarras; mais par beaucoup d'ordre et de soins le conservateur avoit suppléé au défaut d'espace; sans lui il eut été bien difficile de démêler la confusion apparente qui résultoit de cet entassement, et ces circonstances ont rendu ses services plus pénibles.

Son traitement avoit dès le commencement été fixé à 1000 francs, pendant quelques temps. Ce traitement quoique très augmenté nominativement et porté même jusqu'à 30 000 assignats étoit bien loin de suffire à ses premiers besoins, et il a été obligé dans ces tems malheureux d'échanger ses meubles et effets pour du pain.

En l'an 6 l'administration jugea convenable de porter son traitement à 1500 francs par année, mais jusques là et depuis le paiement de son traitement a éprouvé bien des difficultés qu'il est essentiel de faire connoître.

Une circulaire du ministre de l'Intérieur aux administrateurs du Département leur prescrivait la confection d'un tableau de toutes les dépenses nécessaires à la conservation des livres et à l'organisation des bibliothèques. Il étoit nécessaire de pourvoir à toutes ces dépenses parce que le comité d'instruction publique qui avoit suspendu l'exécution de son arrêté du 14 pluviöse de l'an 3 par lequel il déterminoit les fons et le mode de paiement, s'étoit séparé avant d'avoir levé cette suspension.

Cet arrêté auroit supplée à la loi du 3 brumaire an 4 qui ne détermine que les dépenses fixes de l'instruction publique.

L'administration de département n'ayant pas exécuté les dispositions de la circulaire du ministre du 8 nivöse qui demandoit un état séparé des dépenses relatives à la conservation des livres et à l'organisation des bibliothèques, lui adressa néanmoins le 24 vendémiaire de l'an 5 l'état des dépenses de l'instruction publique pour cette année.

Elle avoit compris dans cet état celles relatives à l'organisation de la bibliothèque et à la conservation des livres et nomément le traitement du conservateur du dépôt.

Le ministre répondit le 18 brumaire qu'à l'égard de ces dernières dépenses la loi du 3 brumaire ne les ayant pas déterminées et le directoire n'ayant pas encore prononcé sur un rapport relatif à cet objet, il ne pouvoit ordonner que les dépenses strictement nécessaires et sans les qu'elles les Ecoles centrales ne pourroient être en activité, il demandoit en conséquence un état détaillé de chaque nature de dépenses indispensable, j'ignore si l'administration a donné à cette affaire la suite qu'elle devoit avoir mais par les effets je dois juger qu'elle a été négligée.

Le conservateur du dépôt se présenta pour avoir son traitement de l'an 5. L'administration lui répondit qu'il n'étoit plus porté sur les états de dépence; cependant pénétrée de ses besoins, et de la nécessité de ses services, elle lui donna dans le cours de l'année des secours provisoires, en attendant qu'il fut rétabli sur les états de dépence.

Souffrant de cet état précaire et sentant les besoin d'une augmentation de traitement le conservateur du dépôt présenta une pétition à l'administration du département; peu de temps après il s'adressa au ministre de l'Intérieur; ce ministre écrivit en conséquence le 6 pluviöse de l'an 6 à l'administration du département pour lui demander un état certifié de ce qui pouroit être dû à ce conservateur il demandoit en outre de lui faire connoître la consistance du dépôt dont il étoit chargé à fin de pouvoir statuer sur sa réclamation.

L'administration du département répondit au désir du ministre le 23 floréal suivant que d'après l'instruction sur l'organisation des bibliothèques les fonctions du conservateur ne devoient cesser qu'après le triage dont ce dépôt étoit susceptible et la confection du catalogue sommaire qu'il étoit chargé de faire de tous les livres qui s'y trouveroient encore après l'organisation des bibliothèques

2° que le dépôt étoit considérable et que le conservateur étoit très recommandable par ses services, ses qualités personnelles et la gêne où le réduisoit la modicité de son traitement qui formoit son unique ressource;

3° que les secours provisoires qu'il avoit reçu de l'administration en l'an 5 n'exédoient pas la modique somme de mille francs; que sa situation et ses services méritoient qu'il fut compris pour l'an 6 aux appointements de 1500 cent francs et qu'il reçut une indemnité relative pour l'an 5.

Il ne paroît pas que le ministre ait pris une décision dans cette affaire ou si sa décision est parvenue à l'administration elle est demeurée sans suite et ignorée.

Cependant l'administration n'a pu se dispenser de lui continuer des secours et de lui payer à titre d'indemnité provisoire une somme de mille francs sur l'an 6 et une somme de cinq cents francs sur l'an 7. Ces sommes ont été prise sur une partie du fonds faits pour l'instruction publique qui étoit restée sans employ telle que le traitement du bibliothécaire qui a cette époque s'en abstenoit, comme chargé des fonctions d'administrateur du département.

Votre prédécesseur remplaçant l'administration centrale éprouva les mêmes difficultés en l'an 8. Pour lui faire payer le traitement du conservateur du dépôt, parce qu'il n'étoit pas compris sur l'état de crédit arrêté par le ministre; mais trouvant sur cet état une allocation de quinze cents francs pour un garde conservateur du museum, cette place n'ayant pas encore été donnée et jugeant que personne n'avoit plus de droits à la préférence que le conservateur du dépôt, il se décida à le considérer d'ors et déjà comme chargé des fonctions de gardien conservateur du museum et à le faire jouir dès cette année du traitement fait par le ministre pour cette place. En conséquence il lui fit payer pour le 1° trimestre de l'an 8° 375 francs.

Par suite de ces dispositions vous venez de lui faire délivrer une ordonnance de la même somme pour le premier trimestre de l'an 9°.

Il ne paroît pas que les vues et les dispositions de votre prédécesseur aient été consacrées par un arrêté; vous trouverez juste sans doute d'assurer ainsi par un acte de votre autorité l'état de ce conservateur en déterminant qu'il demeurera chargé de tout ce qui concerne, tant les fonctions de conservateur du dépôt que celles de conservateur du museum.

En résumant les paiements qui lui ont été faits jusqu'à ce jour et se reportant à la réponse que l'administration centrale fit à la lettre du ministre le 23 floréal de l'an 6 il seroit du au conservateur, savoir:

pour l'an 5.....	500 francs
pour l'an 6.....	500 francs
pour l'an 7.....	1000 francs
pour l'an 8.....	1125 francs
en tout un arriéré de.....	3125 francs

REUNION DES DEPOTS

Il y a longtemps que l'administration du département a reconnu que la meilleure mesure à prendre pour la conservation des livres contenus dans ces dépôts seroit de les faire transporter dans celui de Bordeaux à l'exception de celui de Libourne où conformément aux art. X et XI de la loi du 3 brumaire il pourroit être formé un établissement secondaire d'instruction publique. Cette mesure eut été économique en ce qu'elle auroit fait cesser les pertes et les dégradations éprouvées depuis, l'employ de plusieurs gardiens et l'occupation de plusieurs maisons nationales.

Par ce moyen on auroit conservé un grand nombre d'ouvrages précieux qui ont été volés. Nous aurions un assortiment de livres de littérature, tandis que cette partie sera extrêmement pauvre; parce que les ouvrages de cette classe sont toujours les premiers enlevés.

Le défaut de fonds avait empêché l'administration du département de réunir à Bordeaux les livres de tous ces dépôts; mais il y a toujours nécessité à faire cette réunion, parce qu'il existe encore dans ces dépôts beaucoup de choses à conserver et que ce n'est d'ailleurs qu'à Bordeaux qu'il est possible de tirer un parti avantageux de ces richesses littéraires soit pour la composition de la bibliothèque centrale soit pour la vente des livres qui ne pourront pas entrer dans cette composition.

Il y a dans toutes les bibliothèques de ces dépôts ainsi que de celui de Bordeaux, un si grand nombre d'ouvrages incomplets qu'on doit espérer que le rapprochement de tous ces volumes détachés pourra produire bien des ouvrages complets; Si on ne faisait pas cette réunion les catalogues de la plus part de ces dépôts ayant été soustraits ou perdus on serait obligé d'envoyer sur les lieux des commissaires pour en faire les inventaires afin de connaître les ressources qu'on peut y trouver pour la bibliothèque de l'Ecole Centrale. Mais en faisant cette dépense plus forte sans doute que celle qu'occasionnerait le transport, il serait nécessaire d'en faire d'autres dans chacun de ces dépôts pour mettre en ordre les livres qui y sont entassés pour les nétoyer, les garder, les soigner, et les tenir à l'abri de la pluie.

On n'en serait pas moins obligé de faire toujours la dépense du transport de ceux qui seroient reconnus nécessaires pour la bibliothèque centrale et ceux qui resteroient dans les dépôts après le triage difficile, ne pourroient y être vendus ou échangés avec autant d'avantage qu'à Bordeaux.

DE LA FACILITE OU DIFFICULTE
QU'IL Y AUROIT A VENDRE OU A ECHANGER
TOUT CE QUI EST NECESSAIRE
AUX ETABLISSEMENTS LITTERAIRES
OU SCIENTIFIQUES

Il n'y a pas de doute que les ouvrages qui resteroient dans le dépôt général à Bordeaux après le triage de ce qui peut être nécessaire aux établissements d'instruction publique ne peut y être vendu avec plus d'avantage par la raison qu'une grande vente attire plus d'acheteurs; qu'à Bordeaux il y aurait plus de concurrence et que surtout les ouvrages de théologie et de jurisprudence y seroient recherchés plus que dans les petites communes.

On pourroit encore à Bordeaux plus facilement qu'ailleurs faire des échanges avec des librairies ou même avec d'autres bibliothèques des départements.

MOYENS DE REUNIR AU DEPOT
DE BORDEAUX TOUS LES LIVRES QUI SE
TROUVENT DANS LES AUTRES DEPOTS

Plusieurs choses sont à considérer pour opérer cette réunion.

1° La préparation du local pour placer convenablement toutes ces bibliothèques dans le dépôt général.

2° Les précautions à prendre dans le transport des livres pour éviter la confusion entre les ouvrages et les bibliothèques qui se trouvent inventoriées séparément, c'est à dire pour conserver l'ordre de division et de numéros

qu'ont reçu les bibliothèques et les livres lorsque les inventaires en furent faits, afin de pouvoir les placer provisoirement dans le même ordre lorsqu'ils seront parvenus dans le dépôt.

1° PREPARATION DU LOCAL

La maison des ci-devant feuillans qui fut affectée au dépôt de Bordeaux est assez spacieuse pour y recevoir encore les livres des autres dépôts, mais pour le moment une difficulté s'oppose à ce que le rez de chaussée et le 1° étage de cette maison puissent recevoir les livres des autres dépôts, ce local ayant été provisoirement accordé pour l'établissement d'un pensionnat formé par des professeurs de l'Ecole Centrale. Ce pensionnat méritoit des encouragements, son objet étoit de préparer des élèves pour l'Ecole centrale et de compléter par des répétitions particuliers et des études plus suivies l'instruction publique qu'ils y reçoivent. Il auroit été établi dès le commencement dans le local même de l'Ecole Centrale, si l'administration avoit eu les moyens de faire à cet édifice les réparations indispensables; ainsi en attendant que les fonds fussent faits pour cet objet elle mit provisoirement à la disposition des professeurs une partie de la maison des feuillans qui servoit de dépôt.

Mais aujourd'hui que les fonds sont faits et sont à la disposition du Préfet pour faire les réparations arrêtées à l'édifice de l'Ecole Centrale, rien ne s'oppose à ce que le pensionnat y soit transféré et que le local qu'il occupe dans la maison de feuillans soit préparé à recevoir les livres des autres dépôts.

Cette préparation consiste à établir des rayons dans le rez de chaussée et au 1° étage; une grande partie des planches qui peuvent être nécessaires pour cela est tenue en réserve dans le local même. Cet établissement de rayons qui ne doit être que provisoire ne peut pas être dispendieux, parce qu'il ne s'agit que de poser sur des supports des planches toutes préparées.

2° DEPLACEMENT DES LIVRES
DE DIFFERENTS DEPOTS
ET TRANSPORT A BORDEAUX

Il est essentiel d'envoyer dans chacun de ces dépôts alternativement un homme honnête, instruit de la connoissance des livres et accoutumé au maniement des bibliothèques afin de mettre de l'ordre dans le déplacement et l'emballage, parce qu'il faut faire suivre l'ordre des numéros et placer partout où cela peut convenir des notes indicatives de toutes les divisions. Je ne connois personne plus capable de s'acquitter convenablement de cette opération difficile que le conservateur du dépôt de Bordeaux; il n'en auroit que plus de facilité à placer ensuite les livres transportés au dépôt général.

On peut se dispenser de faire des caisses pour le transport des livres ce qui seroit trop dispendieux; il suffira de les enliasser par paquets du poids de 50 à 60 livres.

La plus part des dépôts étant situés sur les bords des rivières il sera facile de transporter tout à la fois et à peu de frais par bateau, tous les livres d'un dépôt; il ne s'agiroit plus, quand ils seroient parvenus à Bordeaux que de les charger au rivage sur des voitures pour les porter au dépôt.

On devra se procurer une toile à voile pour couvrir les

livres dans le bateau et les mettre ainsi à l'abri de la pluie et de l'ardeur du soleil. J'ai excepté le dépôt de Libourne dont les livres peuvent servir à former une petite bibliothèque dans cette commune intéressante par sa population, sa situation et son commerce. Si elle se conforme aux dispositions des art. X et XI de la loi du 3 brumaire an 3; mais comme dans ce cas la même le dépôt doit subir un triage pour fournir à la bibliothèque de l'Ecole Centrale les objets qui pourroient lui convenir, il sera nécessaire qu'on nous fasse parvenir un catalogue bien fait de tous les ouvrages qui en font partie.

EN QUEL ETAT SE TROUVE LA BIBLIOTHEQUE
CENTRALE. LE CABINET DE PHISIQUE
ET D'HISTOIRE NATURELLE
QUI DOIT Y ETRE ATTACHE.
OU'ELLES RESSOURCES EN BOSSES,
DESSINS, GRAVURES, TABLEUX
QUELLE RENFERME

L'Ecole Centrale et le public jouissent depuis cinq ans des avantages d'une bibliothèque publique, mais cette bibliothèque n'a pu recevoir encore l'organisation dont elle est susceptible.

Elle doit avoir pour objet: 1° de faciliter tant aux élèves qu'aux professeurs l'étude de toutes les sciences qui sont enseignées dans l'Ecole centrale, 2° de suppléer aux parties utiles d'enseignement qui n'y sont pas comprises et de compléter ainsi l'instruction, 3° d'offrir de plus au public et aux savans les objets d'utilité, de curiosité et d'agrément.

Pour atteindre ce triple but autant que les localités le permettent il s'agissoit de prendre dans les dépôts du département tous les bons livres qui peuvent entrer dans la composition de la bibliothèque; mais pour faire ce choix, il falloit tout voir et tout connaître. Le dépôt de Bordeaux, le seul qui ait été à notre disposition encore, nous a présenté la nécessité d'un travail préliminaire. Toutes les bibliothèques qu'il contient n'étoient pas inventoriées, il a falu en faire les cartes; les catalogues et cartes qui se trouvoient faits, présentoient beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes; il a falu les reconnoître et les corriger; erreurs dans les noms, prénoms et surnoms d'auteurs, dans l'indication de la matière, du nombre des volumes, du nombre des traités dans chaque volume; du format, de l'impression, de l'édition. Ces erreurs se montrant d'abord très nombreuses firent sentir la nécessité de vérifier toutes les cartes en les confrontant avec les ouvrages; Cette vérification a été entreprise et poussée aussi loin qu'il a été possible; mais on conçoit jusques là que ces opérations préliminaires ont été laborieuses, la plus part des bibliothèques du dépôt se trouvant entassées, il a falu ensuite par des caractères distincts indiquer sur toutes les cartes la classe et la division à la quelle chaque ouvrage appartient; ce qui rendoit nécessaire l'examen de la plus part des ouvrages.

Cette classification présentoit bien des difficultés. On s'étoit cru obligé de suivre avec exactitude le plan tracé par l'instruction du ministre parce qu'elle avoit particulièrement pour objet de rendre uniforme dans tous les départements, l'organisation des bibliothèques.

Elle prescrivait un ordre bibliographique nouveau et tout à fait différent de celui qui jusques là avoit été adopté.

Les difficultés d'exécution venoient de ce que plusieurs classes ne pouvoient se composer qu'au dépens de quelques autres sans que rien indiquât qu'elles classes il convenoit de laisser imparfaites pour compléter les autres; et de ce que l'instruction trop concise pour diriger dans les détails d'exécution, laissoit trop souvent dans l'embarras, l'incertitude et l'arbitraire, et qu'alors rien ne garantissoit l'uniformité du travail.

Je m'étois arrêté à un plan d'exécution qui me paroissoit le plus propre à remplir les vues de l'instruction; je l'ai soumis dans le tems à l'approbation de l'administration du département et du ministre de l'Intérieur mais n'en recevant aucune réponse j'ai continué mon travail, autant que pouvoit le comporter le défaut de toute espèce de secours.

L'administration du département avoit reconnu nécessaire de m'autoriser à m'adjoindre deux collaborateurs pour un travail aussi considérable; elle avoit déterminé par le même arrêté qu'il leur seroit payé à chacun un traitement de 200 francs par mois aussi longtemps que leur travail seroit nécessaire; mais ayant négligé de faire approuver cet arrêté par le ministre et de lui adresser l'état qu'il avoit demandé des dépenses nécessaires à l'organisation de la bibliothèque, les deux collaborateurs que j'avois choisi en conséquence ne recevant pas l'indemnité promise abandonnèrent bientôt le travail.

Il étoit nécessaire de faire dans le dépôt quelques dispositions dans l'objet d'étendre les bibliothèques qui faute de place ou de rayons établis étoient entassées afin de mettre en évidence les titres de tous les ouvrages et en rendre ainsi la recherche, l'examen et la comparaison plus facile; mais au lieu de parvenir à cette disposition nécessaire, l'établissement du pensionnat, dont il a été parlé, dans les deux premiers étages a obligé le conservateur du dépôt à augmenter l'entassement et l'embarras.

J'avois invité l'administration du département à réclamer les catalogues contenus dans les autres dépôts, mais quoique elle ait fait à cet égard nous n'avons pas pu les obtenir. Ces catalogues étoient nécessaires pour faire connaître toutes les richesses littéraires dont la bibliothèque centrale pouvoit se composer. A défaut de ces catalogues perdus ou soustraits, l'administration du département a demandé au ministre les doubles qui en 1792 furent envoyés au comité d'instruction publique de l'assemblée nationale. Mais il paroît qu'on n'a pas pu les trouver.

J'ai plusieurs fois présenté l'Etat des Dépenses nécessaires à l'organisation de la bibliothèque en distinguant celles des ouvrages de maçonnerie, menuiserie et relatives à la présentation du local, de celles relatives aux travaux bibliographiques. Mais ce n'est que depuis l'année passée qu'on a donné une suite à cet objet et qu'une partie des fonds a été faite.

L'édifice consacré à l'établissement de l'Ecole centrale ayant été reconnu insuffisant pour y placer la bibliothèque, le museum et le cabinet d'histoire naturelle l'administration eut à s'occuper du choix du local le plus convenable pour ces parties de l'instruction publique.

Déjà depuis longtemps le public étoit accoutumé à jouir d'une bibliothèque dans la maison de la ci-devant académie des sciences qui étoit devenue nationale. La situation de cette maison au centre de la ville et les dispositions de construction et d'arrangement qui s'y trouvoient faites dans

cet objet décidèrent l'administration à la conserver à cette triple destination.

En conséquence et pour se conformer à la loi du 4 ventôse de l'an 4 elle demanda que cette maison fut affectée par un décret à l'établissement de la bibliothèque, du museum, et du cabinet d'histoire naturelle. Elle joignit à sa demande le plan des lieux, l'état estimatif des objets, le devis des dépenses à faire, les soumissions des entrepreneurs pour rendre les lieux propres à leur destination.

Le ministre de l'Intérieur fit passer cette demande au ministre des Finances qui longtemps après la renvoya à la régie des domaines nationaux pour vérifier les faits et donner son avis.

Le directeur des domaines à Bordeaux consulté par la régie donna un avis conforme à la demande de l'administration du département. La régie remit l'affaire au ministre des Finances qui depuis lors ne s'est jamais occupé du rapport qu'il avoit à faire au directoire.

Ainsi la bibliothèque de l'Ecole centrale n'est pas encore organisée. Cette organisation a languie faute de secours et d'encouragements. Mais tout doit faire espérer aujourd'hui que cette partie de l'instruction publique si essentielle surtout dans une ville qui attire un grand concours d'étrangers et où cet établissement doit paroître digne d'une nation instruite et polie, offrira bientôt la preuve de l'importance que l'administration et le gouvernement y attachent.

Déjà (comme je l'ai dit) l'école centrale et le public jouissent d'une bibliothèque ouverte tous les jours impairs de chaque décade dans le local de la ci-devant académie; la bibliothèque qui s'y trouvait étant très incomplète je l'ai augmentée d'un grand nombre d'ouvrages que j'ai tiré du dépôt de Bordeaux pour satisfaire provisoirement autant qu'il est possible aux besoins des élèves et du public. Mais dans cet état la bibliothèque est bien loin de l'organisation qu'elle doit recevoir pour remplir les vues qu'on se propose et qui peut résulter en grande partie du triage et du rapprochement des ressources contenues dans les dépôts du département.

J'ai présenté à votre prédécesseur l'année passée le tableau des dépenses extraordinaires qui nécessitoit l'établissement et l'organisation de la bibliothèque, le Conseil général du département a délibéré à sa session de l'an 8 qu'il seroit fait provisoirement sur l'exercice de l'an 9 une somme de 4000 francs pour cet objet. Le ministre dans son état de crédit pour l'an 9 a alloué cette dépense.

Vous m'avez demandé un état des premières dépenses aux quelles devoient s'appliquer ces 4000 francs et l'état de celles qui devoient faire l'objet d'une nouvelle demande au Conseil du département.

Je vous ai remis ces états le 24 de fructidor dernier à la veille de la dernière session du conseil. J'ignore quelle a été sa délibération au sujet de ces dépenses; mais aussitôt que les rentrées de l'an 9 permettront l'employ des 4000 francs affectés sur cet exercice, je remettrai sous vos yeux l'urgence des travaux relatifs à l'organisation de la Bibliothèque.

CABINET DE PHISIQUE

Ce cabinet est déjà établi dans le local même de l'Ecole Centrale par les soins du professeur de phisique et chymie; cette partie n'a pas manqué de secours.

CABINET D'HISTOIRE NATURELLE ET MUSEUM

L'administration du département avoit destiné une partie des batimens de la ci-devant académie à l'établissement d'un cabinet d'histoire naturelle et un autre pour le museum. Mais tout est à faire encore pour ces établissements. Nous n'avons pour les former que des ressources bien médiocres; il y a dans le local de la bibliothèque une petite collection de minéraux et de coquillages; le dépôt de Bordeaux contient quelques objets du même genre et nous pouvons y joindre encore le Petit Cabinet que l'administration avoit acheté du citoyen Latapie qui est encore confié à ses soins dans une partie de la serre du jardin de la préfecture.

A la paix il sera très facile d'augmenter considérablement cette partie par les secours que peut nous procurer la navigation pour peu qu'on inspire à nos navigateurs le goût de l'histoire naturelle ou le désir de concourir à enrichir leur patrie de toutes les productions naturelles des régions lointaines.

MUSEUM

L'administration du département avoit également destiné une partie de la maison de la ci-devant académie à cet établissement. J'y ai réuni le très petit nombre de tableaux et de gravures qui se sont trouvés au dépôt ainsi que grande partie d'inscriptions, des marbres et pierres antiques que possédait la ville de Bordeaux; ces derniers objets sont précieux, on y trouve plusieurs statues de marbre blanc de six pieds de haut, l'une paroît représenter Drusus, une autre Néron son frère, une troisième, l'empereur Claude. Nous possédons encore un magnifique autel de marbre gris dédié à Auguste et au génie de la cité de Bordeaux. Ces monuments extrêmement précieux en ce qu'il indique le rang que cette ville tenoit dans les gaules du tems d'Auguste et les véritables noms des peuples de cette contrée (BITURIGES VIVICI) avoit autrefois été élevé dans le beau temple de Tutelle.

A cela près nous sommes sans ressources pour établir le museum; nous n'avons à peu près qu'un tableau et une gravure dignes d'y occuper une place mais autant il est facile au ministre de destiner à notre museum une partie du superflu qui doit se trouver à Paris et ailleurs, autant aussi il jugera convenable qu'une des villes de la République qui attirent le plus grand concours d'étrangers présente à leur curiosité un monument satisfaisant de la culture de nos arts et à une population nombreuse des moyens d'émulation et d'étude.

Bordeaux le 6 messidor de l'an 9

Monbalon

Société Archéologique de Bordeaux, tome LXXVIII, année 1987.

CERCLE BERTRAND-ANDRIEU

MEDAILLES ET JETONS COMMEMORATIFS DU NOTARIAT BORDELAIS

par Gilles Rouzet *

La plus ancienne médaille que l'on connaisse du notariat bordelais est en fait une médaille de clerc. Frappée par les notaires elle était destinée à récompenser les qualités du plus méritant de leurs collaborateurs. Jusque là rien de bien original, si ce n'est que, plus de 120 ans après sa création, on continue à la distribuer. Le plus extraordinaire tient au fait qu'on ait perdu la trace de la médaille originale, encore qu'étant frappée en or il est vraisemblable qu'elle ait pu être fondue et bien plus rarement perdue. L'histoire mérite d'être contée par le détail.

Le prix Verrière-Choisy, puisque c'est de lui qu'il s'agit, porte le nom de son fondateur. Celui-ci naît à Mios, avec la loi de ventôse an XI portant création du statut du notariat, le 23 décembre 1803. Il entame de janvier 1822 à décembre 1826 sa cléricature à Belin, bourgade de 1 100 âmes qui compte alors deux notaires dans un canton de 5 050 habitants. Il la poursuit à Bordeaux en l'étude M^e Rivière-Bodin, de janvier 1827 à octobre 1831, en passant premier clerc en août 1828. Il n'additionne donc pas les dix ans de pratique prescrits pour valider son stage lorsqu'il postule à la succession de son maître. La Chambre accepte cependant de lui faire subir les 11 et 17 novembre 1831 les épreuves de l'examen de notaire. Il l'obtient, dépose immédiatement dossier et supplique auprès du Procureur du Roi, et succède en 1832 à M^e Rivière-Bodin. Il poursuit son activité dans son étude bordelaise du 37 Fossées de l'Intendance, fait un tour de Chambre, et quitte la profession en 1864 en cédant sa charge à M^e Desclaux de Lacoste. Sur proposition de la Chambre il est rapidement nommé notaire honoraire mais décède quelque temps après, le 16 février 1867.

Le 2 mai 1867, le Président de la Chambre annonce solennellement à l'assemblée générale de la Compagnie que M^e Verrière-Choisy lui a laissé un souvenir d'affection, en léguant à la Chambre une somme de six mille francs,

convertie en une inscription de rente de trois pour cent dont les arrérages seront employés à un prix accordé par l'Assemblée générale à l'aspirant au notariat (stagiaire) qui aura travaillé avec le plus de zèle, d'aptitude et de délicatesse dans une étude de Bordeaux pendant trois ans au moins.

Quelques difficultés d'exécution apparaissent, ajoute-t-il, d'abord sur le choix que l'assemblée sera appelée à faire, à dater de l'année prochaine. Néanmoins la Chambre ne s'y est pas arrêtée, ayant le coeur à remplir les intentions généreuses d'un ancien confrère; elle a donc été d'avis d'accepter ce legs aux conditions qu'il impose et a chargé son président d'obtenir du Gouvernement l'autorisation nécessaire pour rendre l'acceptation définitive; l'assemblée générale de 1868 statuera en décernant le prix sur la proposition de la Chambre si comme on doit l'espérer les sujets dignes de cette distinction ne font pas défaut.

L'autorisation d'accepter le legs est donnée par décret impérial du 13 juin 1868 et ses modalités de réalisation sont établies par acte authentique dressé par M^e Gauthier, alors notaire à Bordeaux, le 29 juillet 1868. Il s'ensuit une cascade de décisions assurant la mise en place effective du prix:

- le 4 mai 1869 l'Assemblée générale est informée de ce que le testateur avait formulé le voeu que le prix fût décerné le 1^{er} mai de chaque année par l'Assemblée générale à l'un des candidats qui lui seraient présentés par la Chambre, chargée par ailleurs de régler les autres modalités du concours.

- le 12 mai 1869 la Chambre décide que le prix à distribuer consisterait en une médaille d'or d'une valeur égale au montant des arrérages annuels de la rente acquise et que les notaires de Bordeaux seraient invités, chaque année, trois mois avant la réunion de la Compagnie à désigner les candidats potentiels.

* Notaire à Bordeaux.

Forte de cette décision la Chambre gratifiée souscrit une inscription départementale de la Gironde de 256 francs de rente 3 %, désigne au deuxième tour le futur M^e Dircks-Dilly, alors clerc de M^e Borderia, comme premier lauréat, et lui remet une médaille d'une valeur de 289,55 F. Somme non négligeable si on la compare au prix des jetons de présence qui, suivant délibération de l'Assemblée générale du 3 mai 1870, étaient échangés sur une base de 4 F., ou qui, en 1871, étaient achetés à la Monnaie de Paris pour 1 382,40 F. les 300, alors que la seule médaille coûtait, cette année-là, un prix de 265 F.

Il faut dire que la Compagnie, comme le constatera une assemblée générale du 5 mai 1873, avait tablé sur une dépense d'environ 300 F. Soit un chiffre actuel d'environ 4 500 F. et dont l'importance fait regretter d'autant qu'on ne puisse apprécier la qualité du travail. Ni connaître le dessin, qu'on peut tout au plus supposer être en rapport avec son prix, puisque la délibération en question retient seulement que cette médaille d'or est frappée conformément au type adopté par la Chambre et porte le nom de celui qui l'a reçue.

Peut-être même peut-on avancer, sans grand risque de se tromper, que la valeur de cette médaille eut quelque influence sur la soudaine difficulté qu'éprouva le notariat bordelais à la distribuer. Aucune candidature ne fut retenue de 1875 à 1879 et le Président de Chambre ne manqua pas de déplorer, dès l'assemblée générale du 18 mai 1877, que vainement encore cette année les candidats ont été invités à se présenter (...) En présence de cette abstention persistante, ne vous paraît-il pas, comme à la Chambre, difficile de persévérer à maintenir une institution qui ne semble pas répondre aux espérances qu'avait conçues son généreux fondateur. Et le Président d'ajouter la Chambre croit devoir vous proposer, Messieurs, de prendre une détermination à cet égard après avoir examiné si le parti de plus convenable ne serait pas de renoncer à une libéralité faite à une condition dont l'exécution devient irréalisable. Si vous optez pour ce parti, nous remettons à l'héritier de M^e Verrière-Choisy, qui ne refuse pas son adhésion, le capital dont le revenu ne reçoit plus la destination qui lui était assignée. Mais si la Compagnie ne garde pas l'objet même du bienfait, elle conservera du moins toujours pour le bienfaiteur qu'inspiraient les meilleures intentions, son sentiment de profonde reconnaissance.

Cette intervention suscita probablement des réactions voire même des vocations puisque le prix fut distribué à nouveau en 1880 et 1881. Mais peut-être entraîna-t-elle aussi quelque déception pour l'ayant-droit du testateur. Le procès-verbal de l'assemblée générale du 3 mai 1881 s'en fait l'écho en rapportant que M. Ducasse, légataire universel de M^e Verrière-Choisy, demandait la restitution du capital légué, en arguant, pour la justifier, de la non-distribution du prix durant plusieurs années consécutives.

Peu impressionnée par l'argument et dûment habilitée par l'assemblée générale, la Chambre revint sur son premier mouvement. Elle constitua avoué en la personne de M^e Larre et chargea M^e Roy de Clotte, avocat à la cour, de la défense de ses intérêts alors que M. Ducasse confiait les siens à M^e Levesque, avocat à Bordeaux.

Les arguments développés par la Chambre pour défendre la pérennité de cette médaille étaient aussi rigoureux que pertinents: d'abord la somme de 6 000 F. avait été placée en titres de 256 F. de rente 3 % sur l'Etat

Français et seuls 1 024 F. pouvaient être réclamés. De plus cet excédent comptable restait purement théorique car d'une part le coût de la médaille avait varié chaque année se révélant supérieur aux arrérages du titre de rente et d'autre part la Profession avait ajouté dès 1880 à la récompense que constituait la médaille un ouvrage de Demolombe, éminent juriste de l'époque. Aussi ne se trouvait-il en caisse qu'un excédent de 417 F. ne permettant pas de décerner tous les ans de nouvelle médaille.

C'était donc aux yeux de la Profession l'insuffisance de trésorerie qui justifiait l'absence de distribution de médailles au cours des années 1876/1880 et non, comme le relevait avec une certaine malice l'assignation du légataire universel, la disparition progressive du notariat de clercs méritants.

Argument fallacieux et écarté comme tel par le Tribunal de 1^{re} Instance de Bordeaux qui débouta le demandeur par jugement du 18 avril 1883. Décision confirmée, sans qu'il soit introduit de pourvoi en cassation, par arrêt de la cour d'appel de Bordeaux, dont les termes sont consignés dans la délibération de l'Assemblée générale du 5 mai 1885. En conséquence de quoi la Chambre offrit à son avocat, pour le remercier de ses bons services, "un objet d'art, faible hommage à son talent désintéressé". Témoignage de reconnaissance qui consistait tout de même en un bronze d'art d'un prix de 570,65 F., soit quasiment le double de la valeur de la médaille d'or dont la frappe s'élevait la même année à 274,70 F., pour des arrérages constants de rente de 256 F. Mais qu'importait la dépense, l'affaire était gagnée et la distribution pouvait reprendre pour se poursuivre jusqu'à nos jours.

Le cas était exceptionnel et les autres médailles du notariat bordelais ne sauraient donner lieu à des récits de cette nature. Bien plus, aucune, à l'exception de celles émises par la Caisse des Dépôts et Consignations, ne semble avoir fait l'objet d'une quelconque publication. Il en est de même pour l'un des deux jetons commémoratifs. C'est pourquoi, préalablement à leur description et dans la mesure où le hasard des recherches le rendait possible, il leur a été consacré quelques lignes de présentation.

*
* * *

A- JETONS COMMEMORATIFS:

1- Jeton commémoratif de l'Ecole de Notariat de Bordeaux:

Ce jeton commémoratif est aussi rare pour les numismates qu'intéressant pour les bordelais. Frappé en 1907, à l'occasion de la renaissance de l'Ecole de Notariat de Bordeaux, il en situe la création, ce que d'aucuns avaient pu oublier, sous Louis-Philippe. En fait, il est probable qu'il avait été émis à l'occasion du premier Congrès des Notaires de France qui se soit tenu à Bordeaux. D'où la volonté supposée de faire coïncider la date de la manifestation avec celle du 75^{ème} anniversaire. Apparemment apocryphe puisqu'une brochure du XIX^{ème} siècle date la naissance de l'Ecole de Notariat de Bordeaux en 1831, il reprend donc sous la République la symbolique de la Monarchie. Tout comme l'avait fait cet opuscule qui se permettait d'octroyer à l'Ecole de Notariat, mais sans en justifier, un sceau peu conforme aux dispositions de l'ordonnance du 19

novembre 1830; et, sur cette reproduction, de cumuler la balance, la table de la loi avec les mains jointes en signe de bonne-foi.

Document tout de même utile puisqu'il nous rappelle que l'Ecole était installée en 1880 dans les locaux de l'Hôtel de l'Académie, 2, rue Jean-Jacques Bel, que son directeur était docteur en droit, Chevalier des palmes académiques et avocat au 2, rue Porte-Dijeaux, et qu'enfin une délibération de l'assemblée générale des notaires de l'arrondissement de Bordeaux, prise le 9 mai 1844, l'avait placée sous leur bienveillant patronage.

Module: rond - bronze argenté - tranche lisse - diamètre 35 mm - épaisseur 3,5 mm - poids 26,70 gr.

Avers: armes couronnées de Bordeaux avec en légende "LXXV^{ème} ANNIVERSAIRE, 1832-1907", entourées d'une palme et d'un ange tenant d'une main une couronne de laurier et de l'autre une couronne de chêne - signé Ad. Rivet.

Revers: tables de la loi, glaive inversé et balance avec en légende: "ECOLE DE NOTARIAT DE BORDEAUX", entourés d'une couronne fermée de laurier et de chêne - cartouche non gravé.



N°1- Avers



N°1- Revers

2- Jeton commémoratif du Congrès des Notaires à Bordeaux:

Le premier Congrès des Notaires de France qui se tint à Bordeaux était le dix-septième du nom. Ouvert le 11 juin 1907 il ne réunit pas moins de 238 participants sur trois jours. Il y revint en 1928. Du 3 au 5 juin quelque 382 notaires proposèrent entre autres deux réformes majeures que les pouvoirs publics concrétisèrent en ... 1955 et 1970. Quand le 55^{ème} Congrès des Notaires de France choisit une nouvelle fois Bordeaux pour s'y installer du 3 au 7 juin 1957 le jeton commémoratif n'existait pas encore dans les manifestations de cette nature. Au mieux quelques médailles étaient-elles fondues, telles celle de Nancy en 1914, celle de Clermont-Ferrand en 1965 ou d'Ajaccio en 1973, cette dernière sur l'initiative d'un président girondin. Mais il faudra attendre le Congrès de Paris en 1974, dont le futur rapporteur général devait présider celui de Bordeaux pour qu'apparaisse un véritable jeton. De sorte que c'est au 78^{ème} Congrès des Notaires de France, organisé à Bordeaux du 26 au 28 mai 1982, que revient le mérite d'avoir émis le premier jeton commémoratif d'un congrès bordelais. Pas moins de 1 040 exemplaires furent frappés en bronze pour être distribués aux congressistes avec un supplément de 5 jetons en or et 100 en argent (20 en frappe "monnaie" et 80 en frappe "médaille") destinés aux personnalités et aux jetonophiles.

Module: rond - vif argent 1^{er} titre - tranche lisse - diamètre 32 mm - épaisseur 3 mm - poids 18,60 gr.

Avers: armes de Bordeaux avec en légende "LILIA SOLA REGUNT UNDAS CASTRA LEONEM *"

Revers: vue cavalière de la place et du palais de la Bourse avec la place du Parlement en arrière-plan - exergue "BORDEAUX / 78^o CONGRES DES NOTAIRES / DE FRANCE / 1982" - poinçon suivi par "D'APRES DUPLAN-TIER".



N°2- Avers



N°2- Revers

B- MEDAILLES COMMEMORATIVES:

3- Médaille de la Chambre des Notaires de l'arrondissement de Bordeaux:

La Compagnie des notaires de Bordeaux est informée à l'occasion de son assemblée générale du 1^{er} mai 1890 que la Chambre, à l'image de ce qui se pratique ailleurs, a pris la décision de gratifier annuellement ses officiers et membres d'une médaille. Elle consiste, selon la délibération, en un jeton de forme spéciale, distribuable en mai, et portant gravé sur l'une de ses faces, l'année, le nom et la fonction de son récipiendaire. Avec l'espoir, croit-on, que ceci aura pour effet de conserver pour les membres de votre Chambre un souvenir durable, des soins, du zèle, du travail et du dévouement qu'ils auront donnés.

Le prix cumulé des coins et de 9 médailles ressort à 1 008,45 F. le 1^{er} mai 1890, retombe à 88,50 F. le 12 mai 1891 pour les seules 9 médailles, sans toutefois qu'on connaisse le détail des coûts de fabrication. Seule une facture de l'Administration des Monnaies et Médailles, miraculeusement épargnée, nous apprend qu'en 1929 les 13 médailles de la Chambre coûtaient à peine 41,60 F., que leur gravure à 0,22 F. la lettre revenait à 63,58 F., leur argenture à 39 F. et leurs 13 écrans en papier-carton à 52 F. Il faut dire qu'entre temps l'argent avait fait place au bronze argenté sans qu'on puisse en déterminer exactement la cause, sinon l'abandon du franc germinal et donc l'économie de métal précieux qui s'ensuivit. Quant à la datation, l'examen d'une quinzaine de médailles, dont le tiers d'officiers et 2 de présidents, fait ressortir qu'elles étaient frappées en argent brillant jusqu'au tout début du siècle, en vif argent jusqu'à la première guerre mondiale et en bronze argenté durant la décennie qui suivit. Détail à relever, l'apparition d'une fêlure dans le quart inférieur droit du recto dès le début des années vingt.

Fait curieux mais certainement dû aux innovations législatives de 1941, cette médaille, après avoir été retirée du circuit durant une dizaine d'années en raison de la disparition de la Chambre de Bordeaux liée au regroupement des Compagnies d'arrondissement, fut de nouveau distribuée aux élus de la Profession pendant une partie de la seconde guerre mondiale.

Module: rond - vif argent - tranche lisse - poinçon corne avec mention "ARGENT" - diamètre 41 mm - épaisseur 3 mm - poids 38 gr.

Avers: couronne de chêne enrubannée avec glands - grénétis - "NOTAIRES / DE / L'ARRONDISSEMENT / DE / BORDEAUX".

Revers: couronne de chêne enrubannée avec glands - grénétis - "CHAMBRE / DE / DISCIPLINE" - au dessous gravure "(X...) / MEMBRE / 1897-1898".

Variante: premier argent et bronze argenté.*



N°3-Avers

N°3-Revers

4- Médaille de la Chambre des Notaires de la Circonscription de Bordeaux:

La Chambre des notaires de la Circonscription de Bordeaux a assuré durant une quinzaine d'années la nécessaire transition entre les anciennes chambres d'arrondissement implantées en Gironde et la future chambre départementale.

De savants dosages ont présidé à son installation imposée par le décret du 17 avril 1927 et fixée au 11 mai 1927. Si Bordeaux se taillait la part du lion elle le faisait plus dans la qualité des postes qu'elle revendiquait que dans leur nombre. Sur les 142 notaires regroupés dans la nouvelle circonscription, les 30 notaires de Bordeaux-ville et les 35 notaires ruraux de l'arrondissement postulaient respectivement à 3 sièges chacun. Cependant les notaires de Bordeaux entendaient se réserver les postes-clés de Président, de Secrétaire et de Rapporteur. Il était proposé à chaque autre collègue une fonction, mais une seule, d'officier de la Chambre. Hormis Lesparre qui semblait ignorée, il revenait à Libourne, avec ses 27 notaires, celle de 1^{er} syndic; à l'arrondissement *extra muros* de Bordeaux, celle de 2^{ème} syndic; alternativement à Blaye ou La Réole, aux effectifs respectifs de 16 et 12 notaires, celle de 3^{ème} syndic; enfin à Bazas, forte de 13 notaires, celle de trésorier. Quelques postes de membres dont certains qualifiés à l'époque de *balladeurs* furent attribués aux anciennes compagnies d'arrondissement, numériquement les plus importantes.

La création de la Circonscription de Bordeaux eut pour mérite d'innover et de substituer une médaille en vermeil aux jetons d'argent jusqu'alors en usage dans la plupart des Compagnies d'arrondissement de la Gironde. Cette idée, peut-être en raison de son coût, ne semble jamais avoir été reprise dans le département.

Module: rond - vermeil - tranche lisse - poinçon corne avec mention "2 ARGENT" - diamètre 58,5 mm - épaisseur 2,5 mm - poids 80 gr.

Avers: "COMPAGNIE DES NOTAIRES / DE LA / CIRCONSCRIPTION DE BORDEAUX"

Revers: "CHAMBRE DE DISCIPLINE" au dessous gravure "Me (X...) / 3ème SYNDIC / 1938-1939".



N°4-Avers



N°4-Revers

5- Médaille de la Compagnie des notaires de la Gironde:

Le recto de cette médaille perpétue, sous forme de reffrappe, le verso du jeton créé par délibération de la Chambre des notaires de Bordeaux le 9 janvier 1806. L'exergue en est un peu plus tardive et reprend celle approuvée par délibération du 1^{er} mai 1850. Mais elle contient la même curiosité inexpiquée, la présence en signe de *bonne-foi* et contrairement à l'usage de deux mains gauches. Si elle est essentiellement destinée à gratifier les membres sortants de la Chambre, à l'issue de leur mandat triennal et au cours de l'assemblée de novembre qui la suit, elle récompense aussi maintenant les clercs méritants, qu'ils soient lauréats du prix Verrière-Choisy, du prix Tillhet ou du prix Eugène Guiard. Tout semblant avoir été dit sur le premier, si ce n'est que le titre a définitivement été remboursé en 1987 par la Banque de France, qu'en est-il des deux autres ?

En 1929 M^r Tillhet, ancien notaire à La Réole, remet à la nouvelle Chambre de la Circonscription de Bordeaux une somme de 10 000 F. destinée à financer une fondation constituée pour récompenser et aider les clercs les plus

anciens des études de la Gironde. M^r Tillhet avait exprimé le désir que le capital versé en dotation soit affecté à l'achat de valeurs à lots du Crédit National. Tout avait été prévu par le généreux bienfaiteur: les intérêts encaissés chaque année devaient servir à payer la prime; le montant des valeurs tirées au sort était affecté à l'acquisition de nouvelles valeurs à lots. Le tout était destiné à gratifier des clercs ou employés, quelles qu'aient été leurs fonctions mais à la condition qu'ils justifient d'un travail ininterrompu pendant un minimum de 20 ans dans une étude du département.

Il revient à la veuve de M^r Eugène Guiard, notaire honoraire ayant exercé à Bordeaux, d'avoir versé à la Chambre en mémoire de son défunt mari, un capital de 10 110 F. destiné à former le capital d'une fondation créée en son nom. Son but était, paraît-il, d'apporter ainsi un témoignage de haute et affectueuse estime aux employé(e)s de Bordeaux qui, travaillant depuis au moins 10 ans dans une même étude, auraient fait preuve à l'égard de leur employeur d'un maximum de zèle, d'aptitude et surtout de délicatesse. M^{me} Guiard avait exprimé le désir que la somme donnée soit employée en l'achat, au nom de la Chambre, de valeurs à lots sous forme de bons du Crédit National 6 % janvier 1923 1^{ère} émission. Ce vœu fut respecté et les titres furent souscrits. Ici encore les intérêts annuels devaient servir à financer le prix alors que le montant des valeurs sorties au tirage était destiné à accroître le capital de la Fondation. L'innovation par rapport au prix Tillhet tenait au fait que les premiers étaient expressément affectés et en priorité à financer la frappe d'une médaille d'argent portant sur une face *Prix Eugène Guiard* et sur l'autre *Chambre des notaires de la Gironde*, le nom du lauréat et la date, le surplus revenant en espèces au lauréat désigné par la Chambre. La donatrice confiait à cette dernière le soin d'inviter chaque année avant le 15 janvier les notaires de Bordeaux à lui communiquer, le 1^{er} mars au plus tard, la liste des candidats. Ceci fait il lui appartenait de procéder à leur classement par ordre de mérite et de le proposer au vote souverain de l'Assemblée générale de mai, seule habilitée par la bienfaitrice, même en cas de partage des voix, à désigner le lauréat.

Module: octogonal - vieil argent - tranche lisse - poinçon corne "1e" - largeur 33 mm - épaisseur 2 mm - poids 20 gr.

Avers: Justice assise avec ses attributs économiques - légende "LEX EST QUODCUMQUE NOTAMUS" - signé Tiolier - mains gauches enserrées pour exergue.

Revers: légende "COMPAGNIE DÉPARTEMENTALE DES NOTAIRES DE LA GIRONDE" gravure sur le champ "Me (X...) / MEMBRE" ou "PRIX / EUGENE GUIARD / DECERNE A Melle / (nom) / 1979".

Variante (de gravure) pour les prix Verrière-Choisy ou Eugène Guiard.



N°5-Avers



N°5-Revers

6- Médaille du Conseil Régional des Notaires de Bordeaux:

A la différence de la Chambre, institution multicentenaire qui assure la discipline des membres de la Compagnie, le Conseil Régional des Notaires en défend les intérêts dans le ressort de chaque Cour d'Appel. Né avec l'ordonnance du 2 novembre 1945 il sut attendre dans notre région la présidence d'un charentais, département dont les notaires feignent encore d'ignorer la numismatique professionnelle, pour se doter d'une médaille.

De création semble-t-il prétorienne celle-ci lui fut proposée le 15 novembre 1976 par le dépositaire bordelais des *Monnaies de Paris* à partir du recto de la médaille intitulée *Hommage au Notariat* utilisée par le Conseil Supérieur du Notariat pour gratifier ses membres. L'offre était faite à un prix hors taxes de 71 F. en bronze et 717 F. en argent pour une quantité minimum de 100 exemplaires de grand format. Aucune proposition de gravure de texte n'était jointe à ce document. Seul l'exemplaire de bronze fut retenu et la commande de la première centaine de médailles, non encore épuisée à ce jour, fut passée par lettre du 22 novembre 1976 au prix convenu de 85,20 F. TTC l'unité.

Non seulement les membres sortants du Conseil Régional des Notaires de la Cour d'Appel de Bordeaux, dont le mandat venait d'être ramené par décret du 9 juin 1975 de 6 à 4 ans, mais aussi les *sortis de charge* vivants en furent gratifiés. Les premiers la reçurent très certainement courant 1977 à l'occasion du renouvellement biennal de cette formation, mais une distribution fut organisée spécialement à l'intention des seconds. Et c'est ainsi qu'une lettre du 27 novembre 1978 rappelant la volonté du Conseil Régional des Notaires d'honorer ses anciens membres par la remise d'une médaille souvenir, spécialement frappée à leur intention par les Services de la Monnaie, invita-t-elle ceux d'entre eux encore vivants à venir la recevoir le 7 décembre suivant. Ce que la plupart fit au cours de la réception donnée dans les locaux de l'Hôtel de la Compagnie qui constituaient encore à l'époque le siège du Conseil Régional des Notaires.

Module: rond - cuivre bronzé - tranche lisse datée "1977" - poinçon corne "CUIVRE" - diamètre 75 mm (et non 77 mm) - épaisseur maximum 7 mm - poids 182 gr.

Avers: panonceau ovale avec Justice assise type Barre et exergue "REPUBLIQUE FRANÇAISE" surmontée de la légende "* LOI . DU . 25 . VENTOSE . AN . XI * / * ORDONNANCE . DU . 2 . NOVEMBRE . 1945 *" et surmontant l'inscription "CONSEIL et SECRET . / . PREUVE et FORCE EXECUTOIRE . / . RESPONSABILITE ." exergue "CE . QUE . J'ECRIS . FAIT . LOI".

Revers: inscription en relief "CONSEIL REGIONAL / DES NOTAIRES / DE LA COUR D'APPEL / DE BORDEAUX" suivie de celle en creux du titulaire "Me (nom & prénom) / 1979-1983" et d'une poinçon, le tout entouré d'une bordure plate.



N°6- Avers



N°6- Revers

C- PRIX DES CLERCS:

7- Prix Verrière-Choisy de la Chambre des notaires de Bordeaux:

Module: rond - vieil argent - tranche lisse - poinçon corne "2 ARGENT" - diamètre 45 mm - épaisseur 3 mm - poids 44 gr.

Avers: couronne de lauriers enrubannée avec baies et inscription centrale "PRIX / VERRIERE CHOISY / -".

Revers: couronne identique avec inscription centrale "CHAMBRE / DES NOTAIRES DE / BORDEAUX / - / (nom & prénom) / - / 8 MAI 1923 / -".



N°7- Avers



N°7- Revers

8- Prix Verrière-Choisy de la Compagnie des notaires de la Gironde:

Module: rond - vieil argent - tranche lisse - poinçon corne "1 ARGENT" - diamètre 41 mm - épaisseur 3 mm - poids 32,5 gr.

Avers: couronne de lauriers enrubannée avec baies et gravure centrale "PRIX / VERRIERE - CHOISY / DECERNE A (X...)"

Revers: couronne de laurier enrubannée avec baies et gravure centrale "ASSEMBLEE GENERALE / DES NOTAIRES / DU DEPT DE LA GIRONDE / 9 MAI 1956".

9- Prix de l'Ecole de Notariat de Bordeaux:

A la fin du siècle dernier l'Ecole de Notariat de Bordeaux avait pour objet de former indifféremment les élèves se destinant aux fonctions de clerc ou de notaire. L'enseignement proposé sous le contrôle de la Chancellerie abordait essentiellement le droit privé et la fiscalité et se divisait en cours théoriques et pratiques.

Au moyen de ce double enseignement, écrivait-on alors avec une certaine emphase, les moins clairvoyants aperçoivent l'intime corrélation qui unit la théorie à la pratique; ils comprennent qu'elles se vivifient l'une



N°8- Avers



N°8- Revers

l'autre, qu'elles se prêtent constamment un mutuel concours. Bien souvent le jeune homme voit jaillir de l'étude d'une espèce la lumière que les explications théoriques, toujours un peu vagues, à cause de leur trop grande généralité, n'avaient pu parvenir à faire briller à ses yeux. Il prend alors un goût nouveau pour l'étude et grâce à un travail où il a la satisfaction de constater lui-même les progrès accomplis, il parvient à une vivacité d'intuition que la théorie seule peut donner.

En 1880 seul l'externat était admis et l'inscription coûtait 370 F. à Bordeaux, dont 200 F. étaient acquittés à la rentrée, les 170 F. de surplus l'étant au mois d'avril. L'horaire était articulé de façon à permettre aux élèves de

travailler dans une étude: les cours théoriques se tenaient le matin, de 8h à 9h, et les cours pratiques étaient proposés le soir de 17h à 18h. Des devoirs écrits étaient distribués chaque matin pour le lendemain, un bulletin mensuel permettait aux familles de suivre la scolarité de leurs rejetons et un examen, assorti d'un certificat de fin d'études, les sanctionnait.

Les notaires ainsi formés, vantait la brochure, ne sont pas de simples praticiens. Aux cours de l'Ecole, ils font de notre droit civil une étude approfondie, en même temps qu'ils habituent leur esprit à tirer de toutes les règles de droit, l'application qu'ils auront à en faire pour la gestion des intérêts de leurs clients. Grâce à cette étude, ils parviennent à conformer toujours leurs actes aux dispositions de la loi, à conseiller avec sûreté les personnes qui les consultent, et ils épargnent ainsi les difficultés et les procès.

Programme ambitieux mais bien dans le style de l'époque que celui proposé par l'Ecole de Notariat de Bordeaux aux futurs basochards.

Module: rond - bronze - tranche lisse - absence de poinçon - inscription "BRONZE" - diamètre 51 mm - épaisseur 4 mm - poids 66 gr.

Avers: tables de la loi sur deux plumes croisées, surmontées d'un miroir et d'un serpent, entourées de deux branches enrubannées de laurier et de chêne avec des mains enserées en-dessous - "travail, dévouement, probité" en devise - deux rosaces - grénétis autour - signé "BESCHER".

Revers: inscription "ASSOCIATION / POUR / LE RECRUTEMENT, L'INSTRUCTION / ET LE PLACEMENT / DU PERSONNEL / DES ETUDES DE NOTAIRES / A Me (X...) / LAUREAT / DE L'ECOLE DE NOTARIAT / DE (BORDEAUX) - plaque avec l'année gravée.



N°9- Avers



N°9- Revers

10- Médaille pour l'aide aux débutants du notariat:

Répondant à un vœu longuement formulé la réforme de 1973 scinda l'enseignement notarial. Il revint aux Ecoles de Notariat la formation des élèves sortis de terminale qui, après une scolarité de 2 années à temps plein pour devenir clercs, pouvaient la prolonger de 2 années de stages panachés de cours pour postuler au diplôme de 1^{er} clerc. Le décret du 5 juillet 1973 confia aux Centres Régionaux de Formation Professionnelle le soin de préparer en 3 ans les frais émouls de l'Université à accéder aux fonctions de notaire. Non que ces derniers n'aient pas compté en leur sein des juristes de haut niveau, puisque cette même année 1973, 25 % des notaires bordelais et 11 % des notaires girondins étaient titulaires du doctorat en droit, mais la Profession manquait d'homogénéité.

Cette scission de la formation entre ceux qui se destinaient à la cléricature ou au notariat, dont le seul point commun après une période transitoire fut de se retrouver dans les mêmes locaux du 22, allées de Tourny, entraîna la disparition de l'Association pour l'Aide aux Débutants du Notariat. Aux dires mêmes de leurs responsables, élèves de l'Ecole et étudiants du Centre portaient finalement si peu d'intérêt à l'obtention de cette médaille que certains lauréats en oublièrent même de venir la retirer. Comportement qui ne fit qu'accentuer une tendance prononcée à la désuétude des cérémonies de remise que certains voudraient espérer réversible.

Module: rond - bronze - tranche lisse - poinçon de maître triangulaire - inscription "bronze" - diamètre 49 mm - épaisseur 3 mm - poids 51,5 gr.

Avers: sur flan mat cep de vigne, avec feuilles et treilles, enroulé autour d'un piquet - tables de la loi au pied - parchemin déroulé avec sceau à gauche - plume à droite.

Revers: inscription "Association / pour / l'Aide aux Débutants / du / Notariat / -" - bas de champ réservé à la gravure du nom.



N°10- Avers



N°10- Revers

D- MEDAILLES DE LA CAISSE DES DEPOTS & CONSIGNATIONS:

Selon une formule employée dans l'une de ses propres brochures en 1984 la Caisse des dépôts entretient depuis toujours d'étroites relations avec les notaires. Peut-être l'affirmation est-elle quelque peu exagérée car le sceau dont aime user la Caisse des Dépôts & Consignations porte l'année 1816 et le texte qui régit les rapports entre ces deux

institutions ne date-t-il que du 2 février 1890. Mais il est vrai que depuis bientôt un siècle les notaires sont tenus d'y ouvrir les comptes de *dépôts obligatoires* pour les *fonds clients* qu'ils conservent sans mouvement au-delà de trois mois. De même il convient d'ajouter à ce monopole l'interdiction faite à l'ensemble des notaires de détenir des comptes de *disponibilité courante* ailleurs qu'aux Chèques Postaux, à la Caisse des Dépôts ou au Crédit Agricole.

Aussi quand un arrêté du 25 août 1972, modifié le 7 juin 1973, interdit aux notaires urbains de recourir aux services du Crédit Agricole pour gérer les *fonds clients* certains crurent y déceler les séquelles d'une rivalité de personnes entre le dirigeant de la Banque et son Ministre des Finances. Toujours est-il que, rumeur fondée ou non, la C. D. C. vit son intérêt et le bénéfice immédiat qu'elle pouvait en tirer. Pour commémorer la chance qui lui était offerte et marquer l'événement la Caisse des Dépôts & Consignations fit frapper durant six années consécutives des médailles en argent. Elle les distribua nominativement aux notaires en exercice, leur remit quelques exemplaires en bronze pour gratifier leurs clercs et, vaincue par une forte hausse du métal précieux, s'orienta avec la reproduction du *gnomon* et de la *bonne-foi* vers le cuivre, argenté ou non. Jusqu'à ce qu'elle abandonne deux ans plus tard cette bien agréable pratique. Il paraîtrait qu'elle fit frapper une médaille en vermeil, mais, soit qu'elle ne lui ait pas été destinée, soit qu'elle ait été tirée en un nombre trop limité d'exemplaires, il n'a pas été possible, contrairement aux autres, d'en trouver trace dans le notariat bordelais.



N°11- Avers



N°12- Avers

11- Médaille nominative à l'effigie de Solon:

Module: rond - argent - tranche lisse datée "1972"- poinçon corne "1 ARGENT"- diamètre 59 mm - épaisseur 6,5 mm - poids 125,5gr.

Avers: buste drapé de Solon de profil gauche - grénétis et écornures partiels - "SOLON" en légende verticale - "vers 640-558 / avant-J-C" en exergue - "P. RODIER" en signature.

Revers: gravure en creux "Me (...) / 1973" entourée de deux palmes croisées - "NOTARIAT FRANÇAIS CAISSE DES DEPOTS" en légende - initiales "P.R." enlacées en exergue - grénétis en bordure.

12- Médaille nominative à l'effigie de Justinien:

Module: rond - argent - tranche lisse datée "1973"- poinçon corne "1 argent" - diamètre 60 mm - épaisseur 7 mm - poids 136,5 gr.

Avers: buste drapé de Justinien, de face et inscrit dans un cercle décentré - coiffe en diadème avec perles et cabochons - double pendants d'oreilles et fibule de toge assortis - "JUSTINIEN 1er 527-565" en exergue - "R. ANDREI" pour signature.

Revers: gravure en creux "Me (...) / 1974" entourée de deux branches croisées de laurier avec baies - "NOTARIAT FRANÇAIS CAISSE DES DEPOTS" en légende - initiales "A.R." gravées en exergue - grénétis en bordure.



N°11- Revers



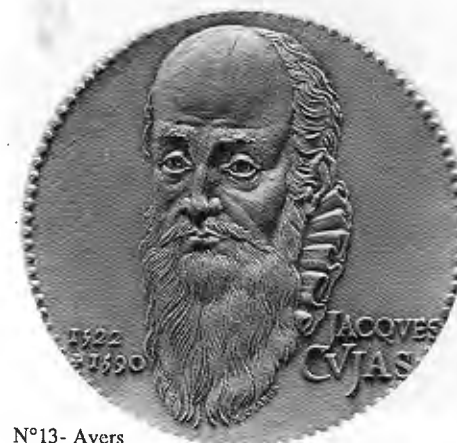
N°12- Revers

13- Médaille nominative à l'effigie de Cujas:

Module: rond - argent - tranche lisse datée "1975" - poinçon corne "1* argent" - diamètre 59,5 mm - épaisseur 5,5 mm - poids 136 gr.

Avers: tête de Cujas de trois quarts gauche avec fraise à godrons - grénétis en bordure - inscription "JACQUES / CUJAS" (à droite) "1522 / + 1590" (à gauche) - "M. CHARON" pour signature.

Revers: gravure en creux "Me (...) / 1975" entourée de deux palmes croisées - "NOTARIAT FRANÇAIS CAISSE DES DEPOTS" en légende - initiales "M C" gravées en exergue - grénétis en bordure.



N°13- Avers



N°13- Revers



N°14- Revers



N°15- Avers



N°15- Revers

14- Médaille nominative aux effigies de Loisel et Pothier:

Module: rond - argent - tranche lisse datée "1975"- poinçon corne "1* argent"- diamètre 59 mm - épaisseur 6 mm - poids 133 gr.

Avers: bustes de trois quarts opposés de Pothier en premier plan et de Loisel en second plan, coiffés de perruques et vêtus de toges avec rabats - inscriptions séparées par grénétis "A. LOISEL" "1536-1617" et "R. J. POTHIER" "1699-1772" en légende sur carnelle - "MERELLE" pour signature.

Revers: gravure en creux "Me (...) / 1976" en dessous de la mention inscrite dans le champ "NOTARIAT FRANÇAIS / CAISSE DES DEPOTS / -" le tout entouré de deux branches croisées de laurier avec baies.

15- Médaille nominative à l'effigie de d'Aguesseau:

Module: rond - argent - tranche lisse datée "1977" - poinçon corne "1* argent" - diamètre 59,5 mm - épaisseur 6 mm - poids 137,5 gr.

Avers: buste de d'Aguesseau de trois quarts droit, avec perruque, habit et rabat - grénétis partiel en bordure - "Henry François D'AGUESSEAU" en légende - "1668/1751" sur le champ droit - "J. MAUVIEL" pour signature.

Revers: gravure en creux "Me (...) / 1977" entourée de deux palmes croisées et presque fermées - "NOTARIAT FRANÇAIS CAISSE DES DEPOTS" en légende - initiales "J.M." gravées en exergue - grénétis en bordure.

16- Médaille nominative à l'effigie de Portalis:

Module: rond - argent - tranche lisse datée "1978" - poinçon corne "1* argent" - diamètre 59 mm - épaisseur 6 mm - poids 131,5 gr.

Avers: buste de Portalis de trois quarts droit, en habit avec cravate nouée - "Jean Etienne Marie PORTALIS" et "1746/1807" en légende - "- Santucci" pour signature.

Revers: gravure en creux "Me (.../...) / 1978" entourée de deux rameaux coupés de chêne et de laurier - "Notariat français, Caisse des dépôts": en légende.



N°16- Avers

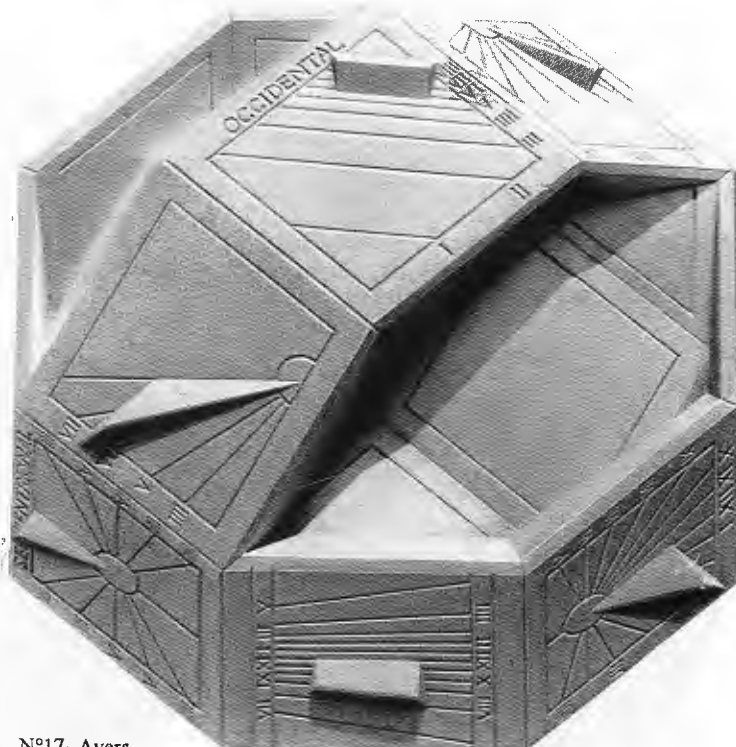


N°16- Revers

17- Médaille anonyme en forme de "Gnomon":

Module: octogone irrégulier - cuivre argenté - tranche lisse datée "1981" - poinçon corne "CUIVRE" - dimensions 92 mm x 99 mm x 91 mm x 99 mm - épaisseur 20 mm - poids 809 gr.

Avers: cadrans solaires polyédriques, horizontaux et verticaux, portant gravés en légende les mots "OCCIDENTAL" et "SEPTENTRIONAL", les styles et heures.



N°17- Avers



N°17- Revers

Revers: même description mais aux mentions de l'avvers sont substitués "ORIENTAL" et "MERIDIONAL", et sont rajoutés la mention "CAISSE / DES / DEPOTS / ET / CONSIGNATIONS", la signature "MICHEL" et le poinçon.

Réduction: bronze flor - dimensions 60,5 mm x 62 mm x 58,5 mm x 62 mm - épaisseur 13,5 mm - poids 218 gr.

18- Médaille anonyme en forme de "Bonne-Foi":

Module: hexagone irrégulier - cuivre rouge - tranche lisse datée "1983" - poinçon corne "CUIVRE" - dimensions 117 mm - épaisseur maximum 24 mm - poids 853 gr.

Avers: deux mains droites, enserrées et rayonnantes, sortant de nuées.

Revers: code ouvert - page de droite figurant un gnomon polyédrique sur pied, surmonté de "NOTARIAT FRANÇAIS" - page de gauche représentant un sceau Restauration fleurdélié portant en légende "CAISSE DES DEPOTS ET CONSIGNATIONS * 1816 *" - signature "MICHEL" au bas de la deuxième page droite - poinçon "Prisme" au bas de la couverture intérieure gauche.

Réduction: cuivre - dimensions 63 mm x 46 mm x 46 mm - épaisseur 14 mm - poids 156 gr.



N°18- Revers

N°18- Avers



ACTIVITES ET MANIFESTATIONS DE LA SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE DE BORDEAUX EN 1987

COURS PUBLICS D'ARCHEOLOGIE (XXV^{ème} ANNEE)

MOBILIER ET DECOR RELIGIEUX

- 25 février: Jean-Claude LASSERRE, conservateur régional de l'Inventaire Aquitaine, *Introduction*.
Joël PERRIN, conservateur de l'Inventaire Aquitaine, responsable de la sculpture au secrétariat général, *L'autel et le tabernacle, du Moyen Age au début du XIX^{ème} siècle*.
- 4 mars: Christian TAILLARD, maître de conférence à l'Université Bordeaux III, *Les buffets d'orgue, du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle*.
- 11 mars: Françoise LEGRAND, maître de conférences à l'Université de Pau, *Le retable: un exemple d'atelier, les Ferrère d'Asté (XVII^{ème}-XVIII^{ème} siècles)*.
- 18 mars: Catherine ARMENJON, conservateur de l'Inventaire Général, responsable du mobilier au secrétariat général, *L'orfèvrerie religieuse en France*.
- 25 mars: Paul ROUDIE, professeur honoraire, Université Bordeaux III, *Les stalles*.
- 1er avril: Joël PERRIN, conservateur de l'Inventaire Aquitaine, responsable de la sculpture au secrétariat général, *L'organisation du mobilier dans l'église au Moyen Age et aux siècles classiques*.
- 8 avril: Jean-Claude LASSERRE, conservateur régional de l'Inventaire Aquitaine, *L'organisation du mobilier dans l'église aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles*.

ASSEMBLEES MENSUELLES

- 10 janvier: M. Régaldo-Saint Blancard, *Sadirac au début de l'époque moderne: Fréchinot, un village abandonné au début du XVII^{ème} siècle*.
(voir ci-dessus p. 51-60)
- 14 février: en suite de la séance du 13 décembre 1986, *Archéologie des églises et des cimetières*:
(sera publié ultérieurement)
M^{elle} Faravel: *Sainte-Colombe*.
M. Barraud: *Saint-Genis-du-Bois*.
M. Sireix: *Saint-Vincent-de-Pertignas*.

15 mars: ASSEMBLEE STATUTAIRE

Présidence de M^{me} Orgogozo, Conservateur du Musée d'Aquitaine, en présence de M^e Dufourg, représentant le Maire de Bordeaux.

Après le rapport moral de M^{me} Lafond-Greletty, Secrétaire générale de la Société, et le rapport financier de M. Roborel de Climens, trésorier, ont été remises: la médaille d'argent de la Ville de Bordeaux à M. Jean-Claude Lasserre, la médaille de bronze de la Ville de Bordeaux à M^{me} Thomas, MM. Warot, Roborel de Climens, Sautreau. Le diplôme de la Société Archéologique de Bordeaux a été remis à M^{elles} Menigoz, Armenjon, MM. Taillard, Perrin et aux Archives Municipales de Bordeaux.

M^{elle} Marie-Agnès Gaidon a fait ensuite un exposé sur l'archéologie à Bordeaux en 1986, et notamment les fouilles de l'îlot Parunis, cours Victor Hugo.
(voir "Chronique d'archéologie bordelaise, 1986", SAB, LXXVII (1986), p.5-26)

11 avril: M^{me} Bordelais, *Les épis de faîtage de Sadirac*. (sera publié ultérieurement)

M. Bost, *La céramique sigillée de la villa de Plassac*.
(voir ci-dessus, p. 37-41 et 43-47)

16 mai: MM. Coffyn et Devigne, *Haches médocaines, épées de bronze et site néolithique en Bas Médoc*. (voir ci-dessus, p. 25-28, 29-30 et 17-18)

13 juin: M^{me} Calvignac, *Les sculpteurs ornemanistes Quéva et Bonino*. (voir ci-dessus, p. 67-74)

10 octobre: SEANCE INAUGURALE M. Faivre, La Galerie bordelaise. (sera publié ultérieurement)

13 décembre: M. Devigne, *Allées couvertes du Sud-Ouest*. MM. Devigne et Humbert, *Objet ancriforme à Auradou*. (voir ci-dessus, p. 19-24)

PRESENTATIONS D'OBJETS

11 avril: M. Maeght, *Une plaque céramique à sujet religieux du XVI^{ème} siècle*.

10 octobre: M. Crochet, *Bobines en pierre calcaire servant peut-être de support de porte*.

EXCURSIONS 1987

- 5 avril: excursion dirigée par M. le Professeur Gardelles à Saint-Avit-Sénieur, Beaumont, Sainte-Croix, Cadouin, en Dordogne.
- 20-21 juin: excursion dirigée par MM. Jean-Claude Lasserre et Joël Perrin en Vic-Bilh, Pyrénées atlantiques. Eglises, châteaux, maisons rurales.
- 25 octobre: excursion dirigée par le Dr. Lacoste-Lagrange, en Entre-Deux-Mers, Gironde. Mégalithes, abris souterrains, châteaux, édifices religieux.

VISITES 1987

- 21 février: le Musée d'Aquitaine.
- 10 juin: Musée de la Douane. Exposition "Charles Desmoulins, naturaliste et archéologue"
- 7 mars: la "Folie" de Fongravey, à Blanquefort, visite guidée par M. Charrueau.
- 30 mai: Blanquefort et sa région. Sa forteresse, son église, grottes de Majolan, visite guidée par MM. Tridant et Charrueau.

GROUPE JULES DELPIT

COMPTES-RENDUS DES SEANCES DE L'ANNEE 1987

- 13 janvier: M. Théron, *Inventaire d'un traiteur bordelais*. Pierre Mignard (1737-1801), traiteur de son état exerçait 8 rue du Chapelet (aujourd'hui 2 et 4 rue de Martignac). Cet inventaire après décès ne donne pas de description des immeubles, mais énumère avec détails tout le mobilier, même le plus humble et le plus usagé que comportent cuisine, office, réserves, chambres, etc...

On remarque l'exiguïté de la salle à manger alors que les sièges et les tables sont nombreux dans les chambres, dont le mobilier est particulièrement raffiné: toiles imprimées sur les murs, camaïeux, indiennes, meubles en acajou, miroirs et trumeaux avec glaces ...

- 23 février: M^{me} Picot, *Contrat pour l'exécution et la réparation de statues de la chapelle du Pont Saint-Jean (1590)*. (voir ci-dessus, p. 79-80)
- 28 mars: M. Avisseau, *La correspondance de P.P.P. Martin, administrateur de la "Tribune de la Gironde", journal publié sous le Second Empire*. (sera publié ultérieurement)
- 25 avril: M. Roudié, *Les embarras financiers de François Ier et leurs répercussions en Bordelais*. (voir ci-dessus, p. 75-78)
- 23 mai: M^{lle} Pajot, *La naissance de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux*. (voir ci-dessus, p. 87-96)
- 27 juin: M. Coudroy de Lille, *Documents sur la maison du 16 de la rue Fernand Philippart* (voir ci-dessus, p. 83-85)
- 24 octobre: MM. Coffyn, Devigne et Sion, *Les manuscrits Daleau de la Société Archéologique de Bordeaux*. (sera publié ultérieurement)
M. Devigne, *Le dolmen de Cabut, à Anglade*.
M. Sion, *Le dépôt de fondeur de Saint-Pey-de-Castets*.
M. Coffyn, *Inventaire archéologique de la Gironde*.
- 28 novembre: M. Maffre, *La construction des tribunaux civil et criminel par Louis Combes (1790-1794)*. (voir ci-dessus, p. 61-66)
- 19 décembre: en suite de la séance du 24 octobre, MM. Coffyn, Devigne et Sion, *Les manuscrits Daleau de la Société Archéologique de Bordeaux*. (sera publié ultérieurement)
M. Coffyn, *Le dépôt de Braud*.
M. Sion, *Le dépôt de Saint-Pey-de-Castets*.

CERCLE BERTRAND-ANDRIEU

PROCES-VERBAUX DES SEANCES DE L'ANNEE 1987

ABREVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- B. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, 1907-1932.
- B.M.C. *Catalogue of Greek coins in the British Museum*, Londres, 1873-1927.
- C. Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*, Paris, 1880-1892.
- C.D.B. Cougoul, Dugros, Bardet, "Plaques et insignes bordelais des petits métiers", dans *SAB*, LXXVI, 1985.
- Ci. Ciani, *Les monnaies royales françaises de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris, 1926.
- Co. Corre, *Corpus des jetons armoriés de person-nages français*, Paris, 1986.
- D. Delepierre, *Collection J.M.*, Cabinet des Médailles, Paris, 1983.
- D.E. Duncan Elias, *The Anglo-Gallic coins (Les monnaies Anglo-Françaises)*, 1900.
- E.d.F. Evrard de Fayolle, *Histoire numismatique de la Chambre de Commerce de Bordeaux*, Bordeaux, 1900.
- E.S. Engel et Serrure, *Traité de Numismatique moderne et contemporaine*, 1897.
- F. Feuarden, *Jetons et méreaux depuis Louis IX jusqu'à la fin du Consulat de Bonaparte*, Paris, 1904-1915.
- G.C. Gadoury et Cousinié, *Monnaies coloniales françaises 1670-1980*.
- K.M. Krause et Mishler, *Standard Catalogue World Coins*, U.S.A., 1981.
- L.T. De La Tour, *Atlas des monnaies gauloises de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1892.
- M. Maillet, *Monnaies obsidionales*, Paris, 1886.
- P. *Monnaies grecques antiques provenant de la collection de feu le Professeur Pozzi*, 1920.
- P.A. Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France*, 1858-1862.
- R.I.C. *The Roman Imperial Coinage*, 1923-1951.
- S.N.G. *Sylloge Nummorum Graecorum Fitzwilliam Collection Cambridge*.
- Lo. *The Lockett Collection*, Londres.
- V.G. Victor Guilloteau, *Monnaies françaises. Colonies 1670-1942; Métropole 1774-1942*.
- Y. Yeomen, *Catalog of modern world coins by R. S. Yeomen*.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIETE ARCHEOLOGIQUE AYANT PARTICIPE AUX TRAVAUX DU CERCLE

M. Bardet, Melle Bélier, MM. Benusiglio, Carmouze, Chalmin, Cougoul, Dugros, Duhart, Dupuch, Lecoœur, Maeght, Pujo, G. Rouzet, M. Rouzet, Wiedemann.

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNEE 1987

Président: M. Pierre Pujo
Vice-présidents: MM. Jean Dugros et André Bardet
Secrétaire: M. Jean Dupuch
Bibliothécaire: M. Pierre Maeght

SEANCE DU 18 JANVIER 1987 Présidence de M. Pujo, président

PRESENTATIONS:

M. Pujo: Peonie, Patraos. - 340 - 315 tétradrachme 12,49 gr. P. 987, Lo 1256.
M. Dugros: Ile de Crète Couronne 20 LEPTA 1900. K.M. 5 (frappée à Paris). Iles Feroë 5 ORE 1941 (frappée à Londres) K.M. 3.
M. Gilles Rouzet: Médailles du notariat.

SEANCE DU 15 FEVRIER 1987 Présidence de M. Pujo, président

PRESENTATIONS:

M. Pujo: royaume de Macédoine: Archelaos - 413 - 399 statère. Weber 1174 V; B.M.C. 5 V.
M. Benusiglio: Gaule: monnaies à la croix du trésor de Goutrens (Aveyron); peuplade des Ruthènes originaies de la Forêt Noire et venus s'installer dans la région toulousaine vers le I^{er} siècle avant notre ère; exposé sur la caractéristique de ces monnaies fractionnées après leur frappe: ("Corpus des Monnaies à la Croix de Richard", *Acta Numismatica* II, 1972, Barcelone).
M. Carmouze: Monnaie Anglo-Gasconne du Prince Noir, denier au lion émis entre 1362-1372, variante du N° 214 de Duncan Elias.
M. Dugros: Monnaies féodales: Ensisheim, Langraviat de Haute-Alsace, Léopold Archiduc 1621, taler, arg.; Nancy, Charles, teston, arg.; Alsace, Charles, 1604, teston, arg.; Léopold, demi-écu ou demi-aubone, 1724, arg.; Léopold I, quart d'écu, 1700, arg.; Léopold I, liard de Lorraine, 1726, br.
M. Bardet: République Démocratique de Lettonie du 18 Novembre 1918 à août 1940. 5 Lati, 1932, arg. Y. 9. République de Lithuanie du 2 Novembre 1918 au 3 août 1940, 10 Litu, 1936, arg. Y. 13.

SEANCE DU 22 MARS 1987 Présidence de M. Pujo, président

COMMUNICATIONS:

M. Pujo: Exposé sur l'implantation des différents ateliers monétaires à Bordeaux depuis l'époque mérovingienne jusqu'en 1878. La localisation exacte pour certains est assez incertaine, imprécision des textes.

M^{lle} Bélier: don à la Bibliothèque du Cercle du *Traité de Numismatique* de Roret.

PRESENTATIONS:

M. Benusiglio: suite de sa présentation des monnaies à la croix.

M. Dugros: Prince Noir, demi gros, argent. Monnaies émises par l'atelier de Bordeaux: Henri II, teston 1559, Ci 1268 var; Louis XV, dixième d'écu aux lauriers, 1726, Ci 2120; Louis XVI, écu aux lauriers, 1783 par Du Vivier, Ci 2187 V.G. 77; République Française, UN DECIME L'AN 8, par Dupré V.G. 822; 5 FRANCS L'AN 11, V.G. 1191; Troisième République, 5 FRANCS 1878, V.G. 3926, dernière année de frappe.

M. Desseaux: présentation d'un projet de médaille sur les anciens ateliers monétaires bordelais.

SEANCE DU 26 AVRIL 1987

Présidence de M. Pujo, président

COMMUNICATION:

M^{lle} Bélier: Irlande. Découvertes archéologiques et numismatiques. Exposé sur les campagnes de fouilles; si ce pays ne fut pas conquis par les Romains, il entretint des relations commerciales avec le monde romain. Liste des trouvailles de trésors monétaires, des monnaies isolées, des lingots d'argent, de la vaisselle et des poteries qui sont témoins de cette activité commerciale entre le I^{er} et le IV^{ème} siècle.

PRESENTATIONS:

M^{lle} Bélier: Sicile, période d'Agathoclès, bronze, - 306 - 289, tête d'Artémis R/ foudre ailée.

M. Benusiglio: Monnaies à la croix, suite de la présentation de ce monnayage.

M. Pujo: Siège de Bréda 1625 monnaie obsidionale de 20 stuivers flan carré de 19,6 mm de côté, argent uniface, M. XVII-13, Van Gelder 230.

M. Dugros: Atelier de Paris, les dernières séries de pièces où la marque de cet atelier apparaît sur les monnaies; 1897 les semeuses de 2 Fr; 1 Fr; 0.50 Fr argent. 1898-10 centimes; 5 centimes bronze; 1914 20 Fr, 10 Fr or; 1939 monnaies destinées à l'Indochine.

SEANCE DU 17 MAI 1987

Présidence de M. Pujo, président

PRESENTATIONS:

M. Benusiglio: Volsques Tectosages; monnaie à la croix, drachme, swastika fleuronée R/ rouelle à quatre rayons trois olivettes avec tigelle et une hache, arg. flan rectangulaire 2,96 gr. L.T. 3560.

M. Bardet: Julia Soaemias, 222, denier arg., C. 8; R.I.C. 241.

M. Pujo: Allemagne, Archevêché de Trèves, Jean Hugo d'Orsbeck (1676-1711), 1 albus ou petermannchen, arg. E.S. p. 143.

M. Dugros: Plaques et insignes bordelais: AUTOMOBILE CLUB DU SUD-OUEST, plaque de radiateur en cuivre repoussé. C.D.B. 2; CHAMBRE DE COMMERCE R/ ENTREPOT REEL N° 44 br. C.D.B. 6; COMMIS-

SIONNAIRE N° 224, cu. C.D.B. 12; GARDE PARTICULIER DES PROPRIETES DE ILE CAZEAU, cu., C.D.B. 24; MARCHANDS AMBULANTS, cu., C.D.B. 27; MARCHAND DES 4 SAISONS, rond, 57 mm, cuivre estampé, C.D.B. 29; OCTROI DE BORDEAUX, plaque de ceinturon, cu., C.D.B. 34; PORTEFAIX, 1625, rond avec anneau, cu., uniface, C.D.B. 49; PORTEFAIX 331, rectangulaire, cu., C.D.B. 50; TRAMWAYS, cu. repoussé, C.D.B. 58.

SEANCE DU 21 JUIN 1987

Présidence de M. Pujo, président

PRESENTATIONS:

M. Pujo: Thessalie, Larissa, drachme - 340 - 320, P. 1223, D. 1122

M. Bardet: Charles IX, teston au buste jeune, 1563, atelier de Toulouse, Ci 1356.

M. Dugros: Médaille de l'aqueduc de Budos, 4 juillet 1887, br. 68 mm, E.d.F. 79.

M^{lle} Bélier: Roi de Rome, deux médailles anonymes à son effigie.

SEANCE DU 18 OCTOBRE 1987

Présidence de M. Pujo, président

PRESENTATIONS:

M. Pujo: Lycie. Dynastes incertains de Lycie, statère, étalon lycien émis entre -520 et -480, protomè de sanglier à d., R/ carré creux, arg. 9,25 gr., D. 2800 var., B. 787, var.

M. Carmouze: Aquitaine, monnaie de Sanche X, P.A. 815.

M. Chalmin: Louis XIV, quart d'écu à la mèche courte de Warin, 1644, monnaie de l'atelier de Matignon, Ci. 1835.

M. Carmouze: Louis XIII, écu aux huit L, deuxième type, 1707, atelier de Rennes, tranche inscrite.

M. Cougoul: Jetons: Chapeliers, variante de F. 5037 a; Noblesse de l'Ile de France, jeton de mariage ALIGRE / DUREY, variante de F. 5839.

M. Carmouze: Jetons bordelais: PURREY ROI DES POIDS LOURDS, buste tête à g., 1907, sans signature, R/ camion à vapeur à plateau. SOLIDITE . SIMPLICITE . RAPIDITE . ECONOMIE . 37 mm aluminium; autre exemplaire avers même légende mais variante dans le portrait, sous la tranche du cou A. DUSSEAU, R/ même légende mais variante dans la représentation du camion 37 mm arg.

SEANCE DU 15 NOVEMBRE 1987

Présidence de M. Pujo, président

COMMUNICATIONS:

MM. G. et M. Rouzet: Panonceaux de notaires. Rappel historique sur les notaires avec description des panonceaux apposés sur leurs études. Les premiers panonceaux apparaissent au milieu du XVIII^{ème} siècle d'abord en bois. C'est à partir du Premier Empire qu'ils sont en métal embouti (laiton) et les symboles qui y apparaissent sont le reflet des divers régimes que connut la France au cours du XIX^{ème} siècle.

PRESENTATIONS:

M. Pujo: Syracuse, règne d'Agathoclès - 317 - 289, tétradrachme, étalon attique, monnayage émis pendant la seconde période de son règne - 305 - 300, De Wing 946 pour l'avers, 947 pour le revers, S.N.G. Fitzwilliam 1349, arg.

M. Benusiglio: Gaule, Pictons, statère de la série B Aquitanique, cuivre, L.T. 4395.

M^{lle} Bélier: Elagabale, 218-222, denier arg.

M. Dugros: Tunisie: Période avant le Protectorat. Abdul-Hamid 1187-1203 Hegire, soit 1774-1789; piastre Hegire 1199 frappée à Tunis, arg. K.M. 52; Abdoul-Mejid, Hegire 1255-1277, soit 1839-1861. 5 piastres, Hegire 1265, K.M. 102 a.

-Protectorat Français à partir de 1881.

TUNISIE, 10 CENTIMES, 1917, br. G.C. 64; TUNISIE PROTECTORAT FRANÇAIS, 25 CENTIMES, 1919, nickel, G.C. 72; 5 FRANCS, 1946, br. al., G.C. 91; TUNISIE 20 FRANCS, 1932, arg., G.C. 99; TUNISIE PROTECTORAT FRANÇAIS, 10 Fr, 1939, arg., G.C. 95; TUNISIE, 5 Fr, 1934, arg., G.C. 89; TUNISIE, 100 Fr, 195 au croissant, cupro-nickel, G.C. 107.

République de Tunisie; 1970.

Habib Bourguiba Président. DINAR F.A.O., arg., G.C. 131; DINAR F.A.O., 1976, cupro-nickel, G.C. 132.

SEANCE DU 20 DECEMBRE 1987

Présidence de M. Pujo, président

COMMUNICATIONS:

MM. Pujo et Gilles Rouzet: Compte-rendu de leur visite du 18 décembre au Cercle Numismatique Toulousain où ils ont été très bien accueillis, ont participé à une séance de travail et fait chacun un exposé.

M. Benusiglio: Compte-rendu sur le Colloque consacré à l'or romain dans les trouvailles monétaires isolées.

M. Pujo: Exposé sur le monnayage des Brettians, monnayage émis entre - 216 et - 203, relativement important malgré sa courte durée, rattaché à la Grande Grèce et correspondant à la période de la Seconde Guerre Punique où les Brettians furent les alliés d'Hannibal contre Rome.

PRESENTATIONS:

Macrin, 217-218, empereur ayant régné pendant quatorze mois, denier au type du Fides Militium C. 26, R.I.C. 68.

M. Dugros: Monnaies royales françaises: Louis IX (Saint Louis), 1226-1270, gros tournois à l'étoile (12 deniers tournois), atelier de Tours, arg., Ci. 180; Philippe III le Hardi (1270-1285), gros tournois, atelier de Tours, arg., Ci. 188; Philippe IV le Bel (1285-1314), gros tournois à l'O rond, Ci. 203; Philippe V le Long (1316-1322), gros tournois, Ci. 244; Philippe VI de Valois (1328-1360), gros à la queue, Ci. 307; Jean II le Bon (1360-1364), gros au chatel fleurdelisé, billon, Ci. 408.

M. Cougoul: Jetons Ile de France. Noblesse: BAUFFREMONT, F. 6808 a; SURMAIN, F. 5665; LE MERCIER, manque à F., Co. 2911; JUPILLES DE MOULINS, manque à F., Co. 2487.

JOURNEES NUMISMATIQUES

Les 6, 7 et 8 juin 1987, la Société Française de Numismatique a tenu ses Journées Numismatiques annuelles à Bordeaux, comme elle l'avait déjà fait en 1957, il y a trente ans. Le Cercle Bertrand Andrieu a été amené, tout comme en 1957, à participer activement à la préparation et au déroulement de ces journées.

Une soixantaine de participants ont donc été accueillis pour la séance inaugurale le samedi 6 juin au matin dans une salle de la Mairie de Bordeaux par M. Jean dit Cazaux, représentant M. Chaban-Delmas, Maire de Bordeaux, puis par M. Régildo-Saint Blancard, Président de la Société Archéologique de Bordeaux.

M. Lorient, Président de la Société Française de Numismatique, remercie la Municipalité et la Société Archéologique de Bordeaux. Il cède ensuite la présidence de la séance à M. Pierre Pujo, Président du Cercle Bertrand Andrieu, qui exprime tout le plaisir que les membres du Cercle éprouvent à recevoir les Journées Numismatiques à Bordeaux.

Communications de:

M. Lafaurie: *Supplément à la liste des découvertes de monnaies des V^{ème}-VIII^{ème} siècles en Gironde.*

M. Frère: *Denier d'Arnoul frappé à Thuin.*

M. Amandry: *Deux aurei du Médailleur Municipal de Bordeaux.*

La séance ordinaire de la Société se tient l'après-midi au même endroit.

Communications de:

M. Boudet: *Evolution de la monnaie dans le Sud-Ouest de la Gaule des origines à Auguste.*

M. Dhenin: *Les deux trésors monétaires de Courpiac, XIV^{ème} siècle.*

M. Nony (lue par M. Amandry): *Monnaies ibéro-romaines découvertes en Gironde.*

A la fin de la séance, les congressistes sont reçus dans un salon de la Mairie pour un vin d'honneur offert par la ville de Bordeaux.

Le dimanche est consacré à une excursion en car dans la Guyenne Anglo-Française sous la conduite de M. Coudroy de Lille; sont visités, l'abbaye de La Sauve, les abords du château de Curton, Saint-Macaire et Cadillac. Le repas est pris en commun au château de Malromé.

Le lundi matin, les participants se sont retrouvés dans une salle de l'Athénée.

Communications de:

MM. Abaz et Noldin: *Aperçu sur le monnayage sotiate à travers quelques découvertes effectuées sur le site de Sos (Lot-et-Garonne). Les monnaies d'argent à la légende CVBIO et assimilées en Lot-et-Garonne.*

MM. Labrousse et Lafaurie: *Trésor de monnaies mérovingiennes du VII^{ème} siècle trouvé à Montréal (Gers) lors des fouilles de la villa de Séviac.*

M. Benzaken: *Quelques éclaircissements sur la monnaie du siège de Toulon, 1793, frappée au nom de Louis XVII.*

En fin de matinée, M. Botineau, Conservateur de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux, accueille les participants dans celle-ci pour une présentation des monnaies, médailles et jetons d'or du Médailler Municipal. Cette exposition a été préparée par MM. Bardet, Dugros et Pujo du Cercle Bertrand Andrieu.

L'après-midi, M. Coudroy de Lille fait visiter le Vieux Bordeaux aux congressistes.

Puis c'est la fin de ces journées qui ont fait mieux connaître le Cercle Bertrand Andrieu hors de notre cité et ont permis des contacts particulièrement intéressants entre membres de la Société Française de Numismatique.

Société Archéologique de Bordeaux

tome LXXVIII — année 1987

Marie-Agnès Gaidon. — Chronique d'archéologie bordelaise, 1987. 3

Marc Devignes. — Néolithique Ancien de l'Amélie (Soulac-sur-Mer, Gironde) 17

Marc Devignes et M. Humbert. — L'objet ancristiforme de Grézac 2 et exemplaires semblables des allées couvertes du Sud-Ouest 19

Marc Devignes et André Coffyn. — Haches médocaines de Lacanau 25

André Coffyn. — Une épée draguée dans la Gironde 29

Teresa Rebollo-Conde. — La sigillée gauloise décorée de la villa de Plassac (Gironde) 37

Conceição Lopes. — Les marques sur sigillée Sud-Gallique de Plassac (Gironde) ... 43

Jacques Gardelles. — Vers le renouvellement de nos connaissances sur l'art roman du sud-ouest de la France 49

Pierre Régaldo-Saint Blancard. — Sadirac au début de l'époque moderne: Fréchinot, un village de potiers abandonné au début du XVII^{ème} siècle 51

Philippe Maffre. — La construction des tribunaux civil et criminel par Louis Combes (1790-1794) 61

Marie-Hélène Calvignac. — Recherches sur les sculpteurs ornemanistes: Queva (1754-1844) et Bonino (1767-1852) 67

Groupe Jules-Delpit

Paul Roudié. — Les embarras financiers de François I^{er} et leurs répercussions en Bordelais 75

Evelyne Picot-Bermond. — Contrat pour la sculpture et la réparation de statues de la Chapelle Saint-Jean de Bordeaux 79

Paul Roudié. — Documents concernant: I- La reconstruction de la Chapelle du Béquet II- La vente de tableaux flamands 81

Pierre Coudroy de Lille. — La maison n° 16 de la rue Fernand Philippart 83

Marie-Josèphe Pajot. — Les bibliothèques publiques et dépôts littéraires du département de la Gironde sous le Consulat 87

Cercle Bertrand-Andrieu

Gilles Rouzet. — Médailles et jetons commémoratifs du notariat bordelais 97

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1987 109

Groupe Jules-Delpit: comptes rendus des séances de l'année 1987 110

Cercle Bertrand-Andrieu: procès-verbaux des séances de l'année 1987 111

Les directeurs de la publication :
Professeur P. ROUDIE, P. REGALDO-SAINT BLANCARD

Composition et mise en page:
Société Archéologique de Bordeaux

Impression:
Biscaye-Conseil,
22, rue du Peugue,
33000 Bordeaux

Dépôt légal : janvier 1989.

Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le bulletin : il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant.

Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 1989 : **130 F**. Pour les étudiants : **90 F**.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux.

(C.C.P. BORDEAUX 306 80 S)

Hôtel des Sociétés Savantes
1, place Bardineau
33000 Bordeaux
Tél. : 56 44 48 18

Cession de bulletins isolés ou de publications de la société (sauf épuisement) :

Bulletins récents (depuis 1960)	125 F
Bulletins entre 1923 et 1960	60 F
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923)	110 F
J.P. TRABUT-CUSSAC, <i>Livre des hommages d'Aquitaine</i>	60 F
D ^r A. CHEYNIER, <i>Pair-Non-Pair</i>	100 F
J.A. BRUTAILS, <i>Les vieilles églises de la Gironde</i>	(épuisé)
A. NICOLAI, <i>Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIX^{ème} siècle</i>	500 F
J.A. BRUTAILS, <i>Album</i>	(épuisé)
<i>Catalogue du Centenaire</i>	125 F
<i>Tables 1924-1973</i>	50 F
<i>Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes</i>	50 F

SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE DE BORDEAUX

1, place Bardineau, 33000 Bordeaux. — Tél. 56 44 48 18.

Présidents d'honneur :

M. le Professeur MARCADE, *membre de l'Institut.*

M. le Professeur ROUDIE.

Conseil d'administration pour l'année 1987 :

Président : M. REGALDO-SAINT BLANCARD.

Vice-présidents : M. AVISSEAU, Dr LACOSTE-LAGRANGE.

Secrétaire Générale : Mme LAFOND-GRELLETY.

Trésorier : M. ROBOREL DE CLIMENS.

Conseillers :

Mme MULLER, MM. AVEILLE, BENUSIGLIO, COUDROY DE LILLE,
GARDELLES, J.Cl. LASSERRE, RECHE, SAUTREAU, VIVEZ.

Commissaire aux excursions :

M. SAUTREAU.

Permanence : jeudi après-midi.

Les réunions ont lieu au siège de la Société :

Archéologie générale : le deuxième samedi de chaque mois à 17 h.

Cercle "Bertrand-Andrieu" (numismatique) : le troisième dimanche à 10 h.

Groupe "Jules-Delpit" (études d'archives) : le quatrième samedi à 17 h.